



**BULLETIN  
DES AMIS  
D'ANDRÉ GIDE**

**Thésée**  
*a cinquante ans*

**N° 106**  
XXVIII<sup>e</sup> ANNÉE — VOL. XXIII  
AVRIL 1995



*Bulletin  
des Amis  
d'André Gide*

N° 106

AVRIL 1995

le  
***Bulletin des Amis d'André Gide***

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,  
dirigée par Claude Martin (1968-1985),  
puis par Daniel Moutote (1985-1988),  
Daniel Durosay (1989-1991)  
et  
Pierre Masson (1992 → ),

publiée avec l'aide du  
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
de l'Université de Nantes  
et le concours du  
CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,  
est principalement diffusé par abonnement annuel  
ou compris dans les publications servies aux membres de  
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE  
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

\*

Comité de lecture :

Elaine D. CANCELON, Jean CLAUDE, Daniel DUROSAY,  
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Robert MALLET,  
Claude MARTIN, Pierre MASSON, Daniel MOUTOTE

\*

Toute correspondance doit être adressée

relative au BAAG, à

PIERRE MASSON, directeur responsable de la Revue,  
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (tél. 41.66.72.51)

relative à l'AAAG, à

HENRI HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,  
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (tél. 22.26.66.58)

# BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

VINGT-HUITIÈME ANNÉE - VOL. XXIII, N° 106 - AVRIL 1995

## pour le cinquantenaire de Thésée

P. M. : <i>Thésée</i> entre deux cinquantenaires. ....	197
Daniel DUROSAY : <i>Thésée</i> roi. Essai sur le discours politique dans le <i>Thésée</i> de Gide. ....	201
Pierre LACHASSE : <i>Thésée</i> , le labyrinthe du récit. ....	223
Pierre RENAULD : Gide, Plutarque et la légende de <i>Thésée</i> . ....	245
*	
Félix BERTAUX : André Gide (1922). ....	269
Dominique FERNANDEZ : Mes souvenirs de Pontigny. ....	279
Russell WEST : Jim et Lafcadio. ....	293
David STEEL : <i>La Symphonie pastorale</i> . Deux notes supplémen- taires : Dickens, Marie Lenéru. ....	303
Romain DURLET : André Gide, voyageur, européen, ami des Mayrisch. ....	309
Robert LEVESQUE : Journal inédit. Carnet XXV (24 mai 1941 — 6 janvier 1942). ....	319
*	
Lectures gidiennes : André Gide—Christian Beck, <i>Correspon- dance</i> , éd. Pierre Masson [Daniel DUROSAY]. — Catharine Savage Brosman, <i>The Shimmering Maya and Other Essays</i> [David STEEL]. ....	347
Jean-Yves DEBREUILLE : L'exposition Maurice Denis. ....	353
Cl. M. : Chronique bibliographique. ....	359
Les Comptes de l'AAAG. ....	365
VARIA. ....	367
Cotisations et abonnements 1995. ....	372

# ASSOCIATION DES Amis d'André Gide

## COMITÉ D'HONNEUR

Maurice RHEIMS, de l'Académie française,  
Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR, Jacques DROUIN,  
Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,  
Jean MEYER, Robert RICATTE, Roger VRIGNY

## CONSEIL D'ADMINISTRATION

*Président d'honneur* : ÉTIEMBLE  
*Président* : Claude MARTIN  
*Vice-Président* : Daniel MOUTOTE  
*Secrétaire général* : Henri HEINEMANN  
*Trésorier* : Jean CLAUDE  
*Conseillers* : Madeleine AMIOT-PÉAN, Daniel DUROSAY, Alain GOULET,  
Pierre LENFANT, Pierre MASSON, Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER,  
Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK  
*Représentant du Comité américain* : Elaine D. CANCALON

## COMITÉ AMÉRICAIN

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCALON,  
N. David KEYPOUR, Walter C. PUTNAM  
*Responsable* : Elaine D. CANCALON  
(Department of Modern Languages, The Florida State University, Tallahassee,  
Fla. 32306, États-Unis)

## CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES (Université Lumière, Lyon)

*Directeur* : Claude MARTIN  
(3, rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon,  
Tél. 78.59.16.05, Fax : même n°)

# Thésée

## entre deux cinquantenaires

Thésée a cinquante ans. Ou plutôt cent, si l'on songe que, Gide ayant eu, selon ses propres dires, la vision précoce de ses « œuvres complètes », la figure de Thésée vint très tôt s'installer dans sa mythologie personnelle. Déjà, dans *Les Nourritures terrestres*, on peut lire cet aveu qui est aussi programme :

« Ariane, je suis le passager Thésée

Qui vous abandonne à Bacchus

Pour pouvoir continuer ma route. » (*Pléiade*, p.198.)

Thésée, c'était donc pour le jeune Gide un Prométhée qui aurait su n'être jamais enchaîné, une invitation à vagabonder au gré de ses désirs. Et c'est bien ce qu'il fit, mais après avoir noué solidement le fil qui le rattachait à son Ariane, fil du cerf-volant. Et les divers héros dont il anima ses fictions peuvent alors être regardés comme autant d'héritiers de Thésée, tous ces Michel, Jérôme, Lafcadio, Édouard, tirant plus ou moins fort sur ce fil jusqu'à le rompre, aux dépens d'eux-mêmes comme de leur esseulée compagne.

Cependant, Gide n'en resta pas là, on le sait, et il est significatif de voir s'enrichir à ses yeux le rôle de Thésée à mesure que lui-même complétait sa stratégie intime. En 1919, dans ses *Considérations sur la Mythologie grecque*, alors que sa vie affective a pris un cours nouveau, il écrit :

« Ah, je voudrais savoir s'il songeait à Phèdre, déjà ? Si quittant la cour de Minos, il enleva les deux sœurs à la fois ? » (*Incidences*, Gallimard, 1924, p.130).

Plus précisément, il suggère qu'au labyrinthe, le Minotaure mène, avec les jeunes gens qu'on lui livre, une vie de luxure ; il s'agit alors de

*plonger « avec horreur et ravissement dans l'inconnu repli de sa destinée », ce qui implique qu'en ressortir revient à continuer de vivre au grand jour cette destinée. Dans le récit ultime, Thésée n'emmènera pas seulement Ariane et Phèdre, mais une Phèdre déguisée en Glaucos...*

*Et dans la foulée, en 1919, il imagine que l'oubli de la voile noire put être volontaire. Lafcadio déjà n'avait-il pas vécu la mort de son père comme un encouragement à lever l'ancre ?*

*Mais alors, pourquoi avoir attendu encore vingt-cinq ans pour écrire l'histoire complète de Thésée ? Gide n'avait peut-être pas encore réglé tous ses comptes avec son enfance ; le lien entre la découverte du plaisir et la mort du père était encore vivace, et il faudrait le travail de deuil de Si le grain ne meurt, puis l'exorcisme constitué par le personnage de Boris, dans Les Faux-Monnayeurs, peut-être même la mort de Madeleine, pour que cette histoire puisse se dire en toute sérénité. Dans la tension cultivée entre le devoir et le plaisir, ce dernier jouait un rôle trop sombre pour être proposé comme exemplaire, et Gide, dans ses Considérations, notait, à propos de cette histoire de voile :*

*« Je comprends que les pères n'enseignent pas cela aux enfants ; mais pour cesser de réduire l'histoire de Thésée à l'insignifiance d'un conte de nourrice, il n'est qu'à restituer au héros sa conscience et sa résolution. » (p.127.)*

*Or il est visible que Gide brûlait de l'envie d'enseigner un jour cette histoire. La complicité paternelle, qui l'incite à écrire en 1942 ses Conseils à une jeune actrice, lui donne l'occasion de revenir à Thésée, par l'intermédiaire de Phèdre et de la tragédie racinienne. Conseils où l'on voit Gide féliciter Racine de son impiété, associée pour lui à la perfection de son art. C'était reconnaître que pour donner à la fable mythique toute la portée qu'il y trouvait lui-même, il fallait qu'il fût lui aussi en pleine maîtrise, non seulement des sens multiples que cette fable avait pu faire lever depuis son origine, et de ses propres tendances à incliner ces sens à son profit, mais encore de sa capacité à les dire avec la même clarté.*

*Bref, pour récrire le mythe, il fallait qu'il ait vaincu les dieux des autres et ses propres démons ; mais il fallait aussi qu'il les fasse revivre. C'est pourquoi dans ce texte trompeur, l'extrême aisance du style n'est pas un « vain ornement », mais une méthode obligée pour conjurer et démentir le tragique des diverses aventures qui s'y entremêlent. Car il faut croire Thésée lorsqu'il affirme, avec une feinte désinvolture, que « c'est très compliqué, cette histoire ». En effet, n'y retrouve-t-on pas, outre l'aventure du héros-narrateur, déployée dans l'espace et le temps,*

*l'évocation d'autres personnages mythiques tels qu'Icare et Œdipe ? Et dans ces personnages, ne peut-on lire d'autres avatars d'André Gide, qui fut tourmenté par l'idéalisme du premier et la mauvaise conscience du second ? Mais en récupérant leurs destins au profit de la construction théséenne, c'est Gide qui, loin d'enterrer son passé, lui fait prendre un sens fécond au sein du seul univers qui existe à ses yeux : le sien.*

*Dans ces conditions, Thésée, c'est d'abord un style. Et ce n'est pas un fil, mais un peloton que nous propose ce récit ; les voix qui le racontent sont multiples : celles des siècles antérieurs ; celle d'une époque où la cité est à rebâtir ; celles d'un homme longtemps divisé ; celle d'un auteur enfin, dont la réussite tient autant aux réponses qu'il peut donner à son tour, qu'à la clarté avec laquelle il peut exprimer et harmoniser celles qui précèdent. C'est à l'examen de ces diverses voix que se consacrent les études ici rassemblées\*.*

P. M.

\* Et le Centre d'Études Gidiennes publiera prochainement un livre de Céline Dhérin et Claude Martin, Pour l'histoire du "Thésée", où les auteurs, après une étude sur la genèse du texte (depuis l'apparition du héros athénien dans la mythologie gidiennne jusqu'à l'écriture allègre et rapide du récit en 1944 et le long travail de correction auquel, comme on sait, Étienne participa...), ont réuni le texte critique du manuscrit Doucet, le relevé des variantes entre l'édition originale américaine et l'édition française et le dossier de presse de l'œuvre.



*Amis et Abonnés,  
avez-vous payé  
votre  
cotisation  
1995  
?*

[ Voir tarifs page 372 ]

# *Thésée roi* *essai sur le discours politique* *dans le Thésée de Gide*

par

DANIEL DUROSAY

Que le discours intemporel du mythe tende à renaître sans fin dans une actualité nouvelle, que si souvent, par sa durée, il offre le ferment rêvé d'une renaissance, la lecture du *Thésée* de Gide, une fois de plus, le vérifie : au terme des « années noires », avec *Thésée*, le jour se lève. Fruit d'une écriture fébrile, rédigé dans Alger, en mai-juin 1944<sup>1</sup>, c'est-à-dire en six semaines, *Thésée* parut d'abord en janvier 1946 à New York<sup>2</sup>, avant qu'un texte définitif, et corrigé dans le détail, n'en soit donné aux *Cahiers de la Pléiade*, chez Gallimard, en avril de la même année. Depuis mai 1942, Gide avait quitté Nice pour s'exiler à Tunis, qu'il avait, à son tour, laissé pour Alger, le 27 mai 1943. À l'époque de ce *Thésée*, il avait soixante-quatorze ans.

Dans le onzième chapitre d'un récit qui en comporte douze, dans l'épilogue, ou presque, d'une sorte d'« autobiographie » qui est surtout un plaidoyer, après qu'il a mené l'affirmation de soi jusqu'à son terme, jus-

---

1. « j'ai travaillé et écrit, en mai-juin dernier, dans un état de joie indicible et que je croyais ne plus jamais connaître, un *Thésée* qui me tenait à cœur depuis longtemps et que j'avais à peu près désespéré de mener à bien. » (Lettre à Dorothy Bussy, 22 octobre 1944, *Correspondance Gide-Bussy*, éd. établie par J. Lambert, notes de R. Tedeschi, Gallimard, 1982, t. III, p. 273).

2. *Thésée*, New York : Pantheon Books, J. Schiffrin, 1946, 123 pp., ach. d'impr. le 12 janvier 1946.

qu'à l'établissement, jusqu'au mariage, le héros, loin de se reposer d'un succès égotiste, au lieu de voler infatigablement vers d'autres prouesses, ou de suspendre sa course pour s'inquiéter de son but à l'instar de l'im-moraliste Michel, enfin Thésée pense aux autres, et se fait roi pour fonder la Cité. Dans sa ligne de vie, le politique est présenté comme une recon-version radicale autant que volontaire, le tournant de la maturité : de l'aventure à l'enracinement, de la légèreté au sérieux. En quelques lignes de son récit, l'époux de Phèdre prend congé des femmes, qui avaient été, dit-il, et son fort et son faible, et notamment d'Ariane, abandonnée à Naxos. Ayant de la sorte dégagé le terrain, Thésée, comme s'il était encore à faire, revit, par son récit, son grand œuvre : le syncrétisme — dont il s'abstient de prononcer le mot. Est-il besoin de rappeler que, chez les historiens de l'Antiquité, le terme désigne le regroupement de plusieurs villages en une cité unifiée ? Parmi les rois mythiques, Thésée passe en effet pour le fondateur d'Athènes, et l'instaurateur de la démocratie. Le thème politique du fondateur de cité est à ce point constitutif du mythe, qu'à lui seul, il justifie l'entreprise de Plutarque, modèle incontournable, dans sa comparaison des *Vies parallèles de Thésée et de Romulus*.

Dans le *Thésée* de Gide, ce thème n'est développé qu'à l'avant-dernier chapitre, et encore dans l'exorde. Il ne semble pas que dans l'imaginaire gidien, hanté, dès *Les Nourritures terrestres*, par la figure du héros de Crète, cet élément politique ait compté pour beaucoup avant 1938. Jusque-là, Gide est conduit au mythe par le fil d'Ariane, symbolisant la relation à la femme, et la conquête ou la sauvegarde de la liberté personnelle. Déjà le Ménalque des *Nourritures* se comparait à Thésée : « Je possédais le don précieux de n'être pas trop entravé par moi-même. Le souvenir du passé n'avait de force sur moi que ce qu'il en fallait pour donner à ma vie l'unité : c'était comme le fil mystérieux qui reliait Thésée à son amour passé, mais ne l'empêchait pas de marcher à travers les plus nouveaux paysages. Encore ce fil dut-il être rompu<sup>3</sup>... » Par Thésée s'expose le dilemme d'un compromis entre conservation et novation. D'un côté, en effet, ce thème du fil signifie le rattachement au passé (le cordon ombilical, le fil à la mère, puis à l'épouse) et, comme tel, il crée une obligation (relative) de fidélité, impose la préservation du lien, ou du moins l'impossibilité d'une séparation radicale, puisque la prise en compte du passé assure l'homogénéité de la personnalité ; par lui, le sentiment d'identité persévère : « donner à ma vie l'unité ». Et dans le *Thésée* définitif, cette idée sera reprise intégralement par Dédale : « Ce

---

3. *Les Nourritures terrestres*, Pléiade p. 185.

fil sera ton attachement au passé <sup>4</sup> » ; c'est l'ingénieux Dédale, c'est l'ingénieur qui fait ce fil insécable : « Ce fil n'était ni de lin, ni de laine, mais par Dédale, d'une matière inconnue, contre laquelle mon glaive même, que j'essayai sur un petit bout, ne pouvait rien <sup>5</sup>. » D'un autre côté, de manière plus spécifique, il signifie, ce fil, la fidélité à un amour mystérieux (comprendre, à notre sens, à Madeleine, en tant qu'elle fait partie de l'histoire de la personnalité, autant dire : fidélité à un amour qui plonge dans les racines enfantines du Moi, touche au sacré de l'enfance, doit rester dans l'ombre, n'être pas mis en cause par l'intelligence ou la raison de l'âge adulte). Mais ce lien affectif inexplicable et préservé, ne saurait pour autant limiter la liberté du sujet, ni, pratiquement, l'empêcher de poursuivre sa marche en avant, déjà présentée, à cette date très précoce, comme inéluctable.

Ainsi vu dans sa longue durée, le mythe de Thésée compte infiniment plus pour Gide que le petit récit qui le porte en définitive ; il est le mythe gidien par excellence, le mythe de la mauvaise conscience, prisonnière infiniment, continûment, et labyrinthiquement, d'un débat entre les exigences de la liberté et la considération due à la femme, c'est-à-dire au passé, à l'héritage moral, puisque l'épouse relaie la mère. D'emblée ce que remarque Gide est l'élément totalisateur du mythe : le fil. C'est le fil de la vie, fil ambigu, puisqu'il présente un arriéré et un avant, un passé et un avenir, et de l'un à l'autre, en dépit des ruptures, l'insoluble, l'énigmatique continuité d'une vie. Pendant toutes ces années préparatoires, depuis *Les Nourritures terrestres*, le thème ne cesse de basculer <sup>6</sup>, de manière indécise, entre l'audace et le respect, entre la marche en avant et le rattachement au passé, entre le fil d'Ariane et celui de la Parque, entre le fil à la patte et le fil de la vie. Ce qui fait de Thésée une obsession, un thème central de la pensée de Gide, longuement médité, et si l'on peut dire longuement hésité, c'est qu'il concentre l'effort précisément de *toute une vie* pour concilier ces deux antinomies, la discipline et la liberté : Thésée, sa toison d'or. Et c'est pourquoi sans doute le mythe de Thésée ne pouvait s'inscrire chez lui que dans la durée d'un récit, et à la fin de sa vie. Et aussi fallait-il qu'il s'écrive seulement lorsque l'harmonie intérieure serait devenue plausible, et possible, l'utopie sociale.

À quelques années de distance, à partir de 1938, deux faits d'import-

4. Folio p. 61 / Pléiade p. 1433.

5. Folio p. 74 / Pléiade p. 1438.

6. Voir en particulier les « Feuillettes » du *Journal*, 1911, éd. Pléiade, 1951, t. I, p. 347 ; les *Considérations sur la mythologie grecque* (1919) dans *Incidences*, Gallimard, 1951, pp. 127-30 ; et le *Journal* du 12 mai 1927 (*op. cit.*, p. 840).

tance, placés l'un, dans le plan de l'existence individuelle, l'autre, dans celui de la vie collective, ont fait mûrir ce projet : la mort de Madeleine Gide, puis la défaite du nazisme, créaient une sorte de nécessité à la fois personnelle et sociale. La disparition de l'épouse (qui avait incarné, après la mère, la discipline, le principe moral, l'instance externe du devoir) crée un vide. Ce sens du devoir que le sujet ne trouve plus hors de lui dans l'épouse-mère, il lui faut le recréer, et en lui. Ce nouveau devoir qui oblige, c'est le devoir social, l'héritage à transmettre : fruit de toute une vie, il devient le fil directeur de ce dernier *Thésée*, qu'il importe désormais d'écrire pour combler un vide intérieur, auquel la faillite de Staline n'apporte aucun remède. Mais les circonstances politiques offrent bientôt un champ d'action opératoire. La liquidation du nazisme, la refondation d'une Europe nouvelle amènent à s'interroger sur quelles bases. Renouer avec la mythologie, c'est rappeler l'héritage culturel de l'Europe, et notamment renouer avec la démocratie, surtout à travers la figure de Thésée, présenté par le mythe comme fondateur de la démocratie dans Athènes.

En 1938, deux de ses familiers — en mai, R. Martin du Gard, lors d'un séjour qu'effectue Gide au Tertre<sup>7</sup> ; en octobre, à Cuverville, Dorothy Bussy — notent le ressurgissement du *Thésée* en projet depuis plusieurs années. 1938, année cruciale : Madeleine décède le 17 avril ; alors André se confronte au défi d'une liberté personnelle plus radicale que jamais, affranchi d'une obligation de réserve ; sur le plan collectif : Anschluss en Autriche à la mi-mars ; succès de Franco en Espagne ; crise des Sudètes en Tchécoslovaquie, dénouée par les accords de Munich le 30 septembre, qui consacrent leur annexion par l'Allemagne.

C'est au lendemain de Munich, se souvient précisément Dorothy Bussy, que Gide raconta son esquisse : « Thésée, à Athènes et en Crète — les deux civilisations, l'ancienne et la moderne — Minos et Pasiphaé. Le Minotaure et le labyrinthe. Dédale, Ariane et Phèdre. Pirithoüs et la descente aux enfers. Thésée et la rencontre avec Œdipe au dernier acte extraordinaire d'*Œdipe à Colone*<sup>8</sup>. » Ce témoignage permet de constater que l'enchaînement des épisodes est alors déjà tout tracé, pour s'achever dans le dialogue d'Œdipe et de Thésée. Mais confronté au texte définitif, ce schème initial présente un plus et un moins. Le plus est la présence d'un épisode contestable (la descente aux enfers<sup>9</sup>), que le Thésée final

7. *Notes sur André Gide, 1913-1951*, Gallimard, 1951, pp. 131-2.

8. *Correspondance André Gide—Dorothy Bussy*, op. cit., t. III, p. 594.

9. Après la mort de Phèdre, Thésée et Pirithoüs se cherchent femme. Ils vont d'abord à Sparte, où Thésée jette son dévolu sur Hélène, qui n'a que douze ans — un choix qui suscite l'indignation de Plutarque : « la plus grande faute de

balaie comme un récit controuvé. Le moins est l'absence de l'élément politique, qui semble faire totalement défaut. Agencé de la sorte, ce *Thésée* 38 n'était rien moins qu'un testament ; il ne se terminait pas sur une apothéose, mais sur une perplexité, à laquelle donnait corps l'affrontement contradictoire mais irrésolu d'Œdipe et de Thésée, de celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas. À l'absence du politique à ce stade, on peut envisager deux raisons négatives : la démobilisation consécutive au désengagement communiste, et l'incidence paralysante des événements — ces accords de Munich, qui jouent un rôle de frein, non seulement pour l'avenir de l'Europe, mais dans l'imaginaire personnel. Force est de constater que, pendant plusieurs années, le livre en reste à l'état de « bluff<sup>10</sup> », et ne parvient pas à trouver consistance.

celles qu'on lui reproche » — et il l'enlève. Quant à Pirithoüs, son choix se porte sur Perséphone, femme d'Hadès, le dieu des morts ; la reine des Enfers avait obtenu de passer six mois chez les morts, et six mois sur la terre. Les deux amis se rendent aux Enfers pour procéder à l'enlèvement. Mais en vain, car selon les versions, ou bien Hadès les ayant fait asseoir, ils demeurèrent attachés à leur siège, ou bien Thésée, seul, fut délivré par Héraclès, pour prix d'un service autrefois rendu. Quand Thésée revint dans Athènes, les Spartiates avaient envahi l'Attique pour délivrer leur compatriote Hélène. Finalement, Thésée dut s'exiler à Scyros, où il périt assassiné. Doit-on rappeler que *Perséphone* est le sujet d'un opéra dont Gide écrivit le livret ?

Sur cet épisode, le jugement de Gide a varié. Absent du manuscrit, il fait l'objet d'un ajout dans l'édition de New York, à l'endroit le plus délicat du chapitre, lorsqu'il s'agit, pour Thésée, de glisser en douceur des frasques amoureuses à l'honorabilité politique. Le paragraphe de transition (relatif aux faits controuvés de la légende : Folio p. 93 / Pléiade p. 1445), si l'on en juge par la complexité des variantes, donna bien du fil à retordre : « Je laissais dire ; et même, renchérisant sur les racontars, ajoutai que, par ce lieu de Crète où jadis Perséphone vers les Enfers fut trimplée, Pirithoüs et moi nous descendîmes ; et que, dans une grande salle, nous avions vu Minos et Rhadamante, en vêtements d'apparat, sur des trônes, occupés à juger les morts ; un troisième, du nom d'Éaque, les assistait. Et, comme je connaissais les deux premiers, ils me laissèrent pénétrer plus avant, jusqu'aux privés de Perséphone ; que celle-ci nous accueillit, Pirithoüs et moi, parmi sa couche, et qu'elle se livra tour à tour à chacun de nous deux, en grand appétit de caresses plus substantielles que ne le sont communément celles des ombres. Ceci dit afin d'accroître mon prestige, et pour ancrer le peuple, etc... ». Ce retour du libertinage cadrerait mal avec la sagesse exemplaire revendiquée par l'époux de Phèdre...

10. « Un sujet ? Voilà peu de temps, comme je me trouvais au Tertre et parlais un soir avec R.M.G., je me suis laissé aller et ai parlé du sujet que je

C'est que le compartiment politique, pourtant inséparable du sujet selon la tradition, restait vide ; l'écrivain n'avait plus de quoi le meubler. Après le communisme soviétique, avec quoi, maintenant, refonder l'utopie ? Certes *Thésée* ne fut pas écrit pour seulement délivrer un message politique, bien qu'il soit stimulé par la nécessité d'un « passer outre », et partant d'un dépassement de l'échec, mais il est tentant de penser que le volet politique en était la clé. Car si le premier volet du tableau (le triomphe de l'individualisme, qui remplit les dix premiers chapitres) allait de soi depuis longtemps, le second (l'articulation du projet individuel sur le destin collectif) demeurait problématique.

La difficulté d'écriture, pour cet endroit du texte, son enjeu et son poids, étaient dès longtemps soulignés, dans un article ancien sur « Le style du *Thésée* d'André Gide <sup>11</sup> », par Étiemble, qui déclarait avoir eu en main un état du texte intermédiaire entre l'édition de New York et celle de Paris : « les huit premiers chapitres de l'édition Schiffrin », écrivait-il, « passent tels quels dans le texte définitif, sauf amendements de détail ; le chapitre 9 disparaît tout entier ; les chapitres 12 et 13, devenus 11 [*notre chapitre politique*] et 12, sont abondamment raturés <sup>12</sup>. » On sait maintenant <sup>13</sup> que les corrections relevées par le critique étaient de sa main, ou du moins présentées comme telles. Lors de son séjour en Égypte de décembre 1945 à février 1946, Gide aurait en effet demandé à l'intéressé de revoir pour l'édition française le texte de l'édition américaine, — rien là qui surprenne de sa part ; même service avait été deman-

rumine depuis des années. J'étais véritablement brillant — extraordinaire — je m'étonnais moi-même et Roger était épaté. Mais ce n'était que du bluff. *J'ai bluffé*. Cela n'a rien donné. Quand il m'a écrit plus tard et demandé ce que j'en faisais, je n'ai pu que répondre : *Rien*. » Propos notés dans son *Journal* par D. Bussy (cité dans leur *Correspondance*, t. III, pp. 593-4).

11. [1946], repris dans : *C'est le bouquet ! (1940-1967), Hygiène des Lettres V*, Gallimard, 1967, p. 3.

12. *Ibid.*, p. 38. Le critique poursuit en expliquant les corrections par l'embarras de l'écrivain : « comme si la seconde partie de l'ouvrage, celle qui précise la politique de Gide et son agnosticisme, eût été moins élaborée dans la première version ; comme si Gide éprouvait toujours quelque gêne à s'exprimer sur la question sociale ; comme si, plutôt, conscient d'insérer là ce qui pour lui comptait plus que l'évocation flaubertine d'une corrida minoerne, Gide avait travaillé jus- qu'au dernier moment afin de préciser et d'embellir à la fois son expression. »

13. Jean-Louis Ezine, "Les quatre vérités d'Étiemble", *Le Nouvel Observateur*, 19 novembre 1992, n° 1463, pp. 126-9.

dé quelques mois plus tôt à Mme Van Rysselberghe<sup>14</sup>. De son zèle, l'examineur fut récompensé au-delà de ce qu'il attendait, puisque toutes ses observations, dit-il, furent prises en compte. Observons que ces corrections compliquent l'interprétation du texte ; car de savoir qu'elles ont existé, sans connaître précisément quelles elles furent, introduit une incertitude. On n'est plus tout à fait sûr que Gide ait gardé la maîtrise de son texte, et, sur quelques points litigieux, on est en droit de craindre que sa pensée n'ait été altérée. À défaut de connaître précisément ces corrections étrangères, il est permis de les deviner, en confrontant l'édition de New York à l'édition définitive. Pour le moment, que les corrections fussent nombreuses, et acceptées par Gide, cela seul nous importe. Encore Étienne ignorait-il, à ce qu'il semble, le manuscrit, qui révèle bien d'autres reprises : savait-il, par exemple, que l'ultime paragraphe du livre, d'aspect testamentaire — « Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre. J'ai vécu. » — laissant le dernier mot à Thésée, de manière à réaffirmer sans conteste sa supériorité sur Œdipe, ne figurait pas sur le cahier d'écolier conservé à la Bibliothèque Doucet<sup>15</sup> ? Il est ainsi permis de penser que le livre achoppait sur sa conclusion. L'embarras ne put être vaincu ; le livre, écrit, qu'à la faveur d'une ouverture de l'Histoire, lorsque la formulation d'un message fût redevenue possible. Une Histoire à nouveau positive, ou du moins offrant une nouvelle chance à l'utopie, était sa condition *sine qua non*.

\*

Lorsqu'il eut achevé le premier jet de *Thésée*, l'écrivain, dans son *Journal* du 21 mai 1944, exulte assurément du bonheur d'avoir ressaisi l'écriture : « Depuis un mois, j'ai quotidiennement, et presque constamment, travaillé dans un état de ferveur joyeuse que je ne connaissais plus

14. Le 1<sup>er</sup> mars 1945 (v. *Les Cahiers de la Petite Dame*, Gallimard, « Cahiers André Gide 6 », t. III, p. 326. Dès cette date, le chapitre contenant le poème d'Ariane est condamné comme un « hors-d'œuvre ».

15. Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet, γ 908 B 31-81 ; le chapitre XI, sans division de chapitre, y figure aux pages γ 908 B 60 à 66. Quant à l'ajout du dernier paragraphe, ajout de Gide assurément puisqu'il figure dans l'édition de New York, ce fait de structure compromet la thèse audacieuse de H. Zvi Lévy (« André Gide entre Œdipe et Thésée », *French Studies*, vol. XLIV, n° 1, January 1990, pp. 34-46), qui cherche à persuader qu'Œdipe est la figure centrale et triomphale de *Thésée*. Mais, dans ce cas, comment expliquer que le récit porte en bannière le nom de Thésée ? Pourquoi un personnage épisodique et final serait-il le pivot du récit ? Et comment nier que le paragraphe rajouté pèse de tout son poids pour réduire une possible ambiguïté latente dans le premier état du texte ?

depuis longtemps et pensais ne plus jamais connaître ». Mais il ajoute aussitôt : « Au surplus, exalté par les événements et le relèvement de la France <sup>16</sup>. » Nul doute que d'Alger, où se concentraient les forces de décision de la Résistance, et où l'information plus libre circulait mieux qu'en métropole, la prise de conscience politique n'ait été hâtée : depuis le milieu de 1943, la situation basculait, en faveur des Alliés. L'Afrique du Nord se trouve libérée, dès le 7 mai 1943, par l'entrée des troupes britanniques dans Tunis — où Gide est encore, on l'a dit, jusqu'au 27 ; le 15, les forces de l'Axe capitulent au Cap Bon, laissant le champ libre pour un débarquement allié en Sicile, qui se produira deux mois plus tard. Le 30 mai, trois jours après que Gide y est arrivé, de Gaulle, venant de Londres, s'installe à Alger, pour y fédérer les forces de la France libre. Là, pendant un an, Gide assiste à la constitution d'une nouvelle France : formation le 3 juin du Comité français de libération nationale ; à la mi-septembre, création d'une Assemblée consultative provisoire, affichant une volonté de restaurer la démocratie ; le 4 octobre, la libération du territoire français est entamée par la Corse. Pour l'assaut final, de Gaulle décide, en février 1944, le regroupement de toutes les forces de Résistance sous le nom de FFI. Début mai, sur le front de l'Est, les Soviétiques reprennent la Crimée aux Allemands. Le 6 juin 1944, les Alliés débarquent en Normandie. Paris sera libéré entre le 18 et le 25 août. Le rappel de ces faits permet de comprendre que la rédaction de *Thésée* intervient dans la période haletante, qui précède de quelques semaines le début de la victoire alliée. Mais, à vrai dire, depuis un an, l'accélération du processus sautait aux yeux, et il n'est pas étonnant que Gide ait été entraîné par la fièvre des événements.

N'était-il pas au centre de la France libre ? Le 25 juin 1943, un mois environ après leur arrivée respective dans Alger, Gide a l'occasion d'approcher de Gaulle, lors d'un dîner. D'après la teneur de l'entretien, rapporté dans le *Journal* <sup>17</sup>, on peut déduire que l'initiative vint du politique, car on voit celui-ci redoubler d'attentions à l'égard de l'écrivain : déférent, simple, « attentif mais non inquisiteur », le Général fait en sorte, sinon de séduire, comme eût fait Lyautey, du moins de mettre à l'aise. De son côté, l'homme de plume, qui s'efforce d'évaluer son interlocuteur en supputant ses chances, subit le charme, non seulement du personnage, mais de l'auteur : « Je venais de lire avec un intérêt très vif, et pourquoi ne pas dire : avec admiration, nombre de pages de lui, excellentes, sus-

16. *Journal 1939-1949*, Pléiade, 1972, pp. 269-70. Confiance identique à D. Bussy, cf. *supra*, note 1.

17. *Journal 1939-1949*, 26 juin 1943, p. 247.

ceptibles même de faire aimer l'armée ». En dépit des différences qui séparent l'homme d'action du penseur, Gide voit en de Gaulle un visionnaire idéaliste (« l'armée telle qu'elle devrait être »), et mieux encore : un rebelle, qui sut « *ne pas* obéir » et surtout « passer outre » — qu'on y prête attention : le maître-mot de *Thésée* ! — quand « de grands événements » et « le sentiment du devoir » l'y poussèrent. Au cours de l'entretien particulier qui suivit le dîner, le fondateur de *La Nouvelle Revue Française*, d'abord maladroitement fourvoyé dans un plaidoyer inefficace en faveur de Maurois resté fidèle au Maréchal, s'entend suggérer la création d'une « nouvelle revue qui groupât les forces intellectuelles et morales de la France libre ou combattant pour l'être. » D'évidence, l'homme politique cherchait à ce que le ralliement d'un nom illustre se traduisît en actes plutôt qu'en suppliques. La page du *Journal*, en tout cas, se termine par ce qu'on peut entendre comme une déclaration d'allégeance : « Il [de Gaulle] est certainement appelé à jouer un grand rôle et semble "à hauteur". Nulle emphase chez lui, nulle infatuation ; mais une sorte de conviction profonde qui impose la confiance. Je ne ferai pas de difficulté pour raccrocher à lui mes espoirs. » Sans connaître ce jugement à la fois prudent et flatteur, la même année, le 30 octobre, dans son Discours d'Alger devant l'Alliance française<sup>18</sup>, de Gaulle avait répondu par un éloge discret du nom de Gide, placé aux côtés de Bernanos, Kessel, Maritain, J. Romains, Aragon et Mauriac, parmi les grands noms de la pensée résistante.

Telle est donc l'assise immédiate du *Thésée* : l'urgence d'une refondation de la France, la certitude d'une victoire imminente, jointe, il est vrai, à l'appréhension des déchirements : « Cette libération de la France que les Anglo-Américains nous promettent, cette liberté sera pour nous l'occasion, je le crains, de troubles graves et de divisions intestines durables, dont vraisemblablement je ne connaîtrai pas la fin<sup>19</sup>. » Mais l'héroïsme ambiant s'appariait à la nature du sujet ; le débordement d'activité générale incitait l'auteur vieillissant à se surpasser<sup>20</sup> ; le moment était enfin venu de traverser le politique dans son meilleur état, car jamais depuis longtemps les circonstances ne s'étaient présentées aussi belles.

---

18. « Discours prononcé à Alger à l'occasion du 60<sup>e</sup> anniversaire de l'Alliance française », 30 octobre 1943, in *Œ.C.*, t. IV, *Discours et Messages, I. Pendant la guerre, juin 1940-janvier 1946*, Club Français des Bibliophiles, 1971, p. 301.

19. *Journal 1939-1949*, 21 mars 1943, p. 215.

20. La lutte contre le tarissement de la veine créatrice est un des points développés par Cl. Foucart dans « *Le Thésée* d'André Gide : œuvre d'un patriarche ou d'un éternel adolescent », *Œuvres et critiques*, vol. XVI, n° 2, 1991, pp.99-109.

\*

Cependant la tâche était compliquée par l'autre fondement du livre, échappant à cette actualité : Plutarque. Les difficultés d'interprétation, pour ne pas dire : les contradictions, suscitées par les propos politiques du roi Thésée, viennent de ce tiraillement entre l'ancien et le moderne. Gide ayant à la fois cultivé la Fable et courtisé la modernité, l'ajustement est parfois compromis par la rapidité d'écriture, par quelques corrections contestables, et plus généralement, aggravé par l'aisance ou le sans-gêne d'un héros mythologique, disposant des hommes et de l'Histoire, sans être embarrassé par les contradictions. Brèves comme elles sont, les pages politiques du *Thésée* (neuf dans l'édition Folio<sup>21</sup>, quatre au plus dans l'édition Pléiade<sup>22</sup>) n'en sont pas moins plus dilatées et circonstanciées que ne le sont les deux de Plutarque sur le même sujet<sup>23</sup>. Jusque dans la graphie (Scyron, par exemple, où l'on attendrait un Sciron plus conforme à l'étymologie) et dans le choix des mots, Gide se tient près de Plutarque, et plus précisément de sa traduction par Amyot, qu'il admire depuis sa rhétorique à l'École Alsacienne<sup>24</sup>, et que l'édition Pléiade des *Vies*, parue en décembre 1937, venait de ressusciter.

Pierre Renauld, dans « Gide, Plutarque et la légende de Thésée<sup>25</sup> », s'est interrogé sur ce Scyron que ne justifie pas l'étymologie grecque. Il y

---

21. Gallimard, col. Folio, 1981, p. 93-102. Nos citations renverront à cette édition.

22. *Romans. Récits et soties, œuvres lyriques*. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1958, p. 1445-1448.

23. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, pp. 22-4.

24. Amyot figurait déjà dans la bibliothèque paternelle (*Si le grain ne meurt*, I, 7, éd. Pléiade, 1954, p.491), mais surtout il prend place dans la liste des vingt livres à emporter sur une île déserte, qu'avec Pierre Louÿs, son compagnon de classe, Gide s'amuse à dresser durant l'année 1887-88 : « [...] nous indiquions Amyot, ce qui nous faisait gagner, avec Plutarque, en prime, le délicieux Daphnis et Chloé » (« Les dix romans français que... », [1913], in *Œuvres complètes*, NRF, 1934, t.VII, p.450). Fidélité réitérée dans le *Journal* du 1er décembre 1905, qui parle du « gros Plutarque d'Amyot où [il se] plonge avec délices. » Dans les années 1919-1921, Plutarque, où l'auteur de *Corydon* trouve une abondante documentation sur la pédérastie antique, est souvent relu et plusieurs fois cité : *Vie de Thésée* (*Les Nouvelles nourritures*, O.C. t.X, p.461) ; celles de Pélopidas, d'Agésilas et de Lycurgue, notamment (*Corydon*, O.C. t.IX, p.304 et 307), mais cette fois, dans la traduction d'Alexis Pierron, parue chez Charpentier en 1882 (*ibidem*, n.1 p.306-307).

25. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, novembre 1968, p. 332, note 1.

a vu « sans doute une survivance médiévale », qu'il ne trouvait pas chez Amyot. En effet, les premières éditions des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, donnent : Scirron (Paris, 1559, t. I, p. 4 ; Paris : Vascosan, 1567, t. I, p. 15 ; Paris : Robinot, 1645, t. I, pp. 7-8). Mais c'est dans l'édition Pléiade que l'on rencontre la graphie Scyron. D'où venait-elle ? Vraisemblablement d'une édition romantique (Paris : Dupont, 1826, t. I, p. 15), la première modernisée, dont la Pléiade reproduit le texte, en l'adaptant aux usages du XX<sup>e</sup> siècle (se bornant à substituer, pour ne produire qu'un exemple, *passants* à *passans*). Cette édition Dupont revendiquait, un peu paradoxalement en l'occurrence, d'avoir « adopté l'orthographe uniforme et facile des ouvrages modernes », et se distinguait par là d'une édition concurrente (Paris : Dufart, 1811-12), qui, elle, respectait encore à peu de choses près les graphies du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans ce contexte modernisateur, l'arbitraire et inconséquent *Scyron* apparaît comme un vernis romantique, néo-médiéval, effort pour compenser l'érosion voulue de l'historicité par un effet archaïque, de nature à rehausser la couleur du texte. Il existe plusieurs autres indices de la lecture d'Amyot par Gide dans l'édition Pléiade, mais ils n'apparaissent que dans les variantes de l'édition new-yorkaise, les corrections (d'Étiemble ?) les ayant presque toutes éliminées. Ainsi, aux pages 99 de *Thésée* dans Folio (et 1447 dans Pléiade), après le mot *machine* qui termine la phrase dans le texte définitif, on lit dans l'édition Schiffrin : « répartissant selon les aptitudes et limitant les fonctions : aux nobles, la conduite ; aux artisans, le nombre ; aux laboureurs, l'utilité. » Phrase jugée diserte par la suite et supprimée, quoique, de manière incontestable, elle resserrât Plutarque : « car comme les nobles en honneur surpassaient les autres [états], aussi les artisans les surmontaient en nombre, et les laboureurs en utilité <sup>26</sup> » — version qu'on peut comparer à la traduction plus récente de R. Flacelière <sup>27</sup> : « les nobles l'emportant, semble-t-il, en dignité, les paysans en utilité et les ouvriers par le nombre. » Il est clair que, dans cet exemple, Gide a conservé la syntaxe et le lexique d'Amyot : il lui doit non seulement l'ordre des mots (d'abord les artisans, ensuite les laboureurs), mais encore les deux termes qui sont spécifiques à Amyot, et particulièrement celui de *laboureurs*, sorti tout vif de la France rurale du XVI<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, dans l'édition Folio p. 96, à la place de « et rassemblerai, sous l'acropole, ce qui déjà prend le nom d'Athènes », on lit dans l'édition Schiffrin (p. 106) : « et rassemblerai tout dans l'Asty, sous l'Acropole, qui déjà, etc. ». En son temps, Étiemble avait noté la suppression du « pédant et pré-

26. *Vies*, éd. Pléiade, p. 24.

27. *Vies*, Éd. des Belles Lettres, 1957, t. I, p. 34.

cieux » *Asty*<sup>28</sup> — suppression qui vraisemblablement lui était due ! Sans nous attrister sur cette disparition, notons qu'elle gomme une autre attache initiale au texte d'Amyot, où l'on trouve : « [Thésée] bâtit un palais commun et une salle pour tenir le conseil au lieu où maintenant est assise la cité que les Athéniens appellent *Asty*, mais il appela tout le corps de la ville ensemble, Athènes<sup>29</sup>. » De manière plus générale, la probabilité de consultation de l'édition Pléiade est encore renforcée par l'éloge appuyé de cette collection dans le *Journal* en date du 16 mars 1943 (p. 212). N'était-elle pas d'ailleurs, par son format condensé, la mieux appropriée au voyage et à l'exil ?

L'appui sur le texte d'Amyot, jusqu'ici insuffisamment prouvé, n'est pas sans effets sur le style, et même sur la pensée de Gide : Amyot retient l'auteur du nouveau *Thésée* dans un registre archaïque, dont Étiemble le poussera par la suite à se délivrer. L'emprise était d'autant plus insidieuse que Gide se présentait *a priori* mal défendu contre un esprit apparenté au sien dans l'exercice critique à l'égard de la Fable, puisque Plutarque, le premier, qui cherche à retrouver l'histoire enfouie sous la légende, sans aller jusqu'à la désinvolture ou l'irrévérence de Gide, oppose son rationalisme aux récits les moins vraisemblables. Mais tout en affichant son scepticisme, Plutarque n'en continue pas moins à rassembler un maximum de traditions autour du personnage. Parasitée par trop d'anecdotes, que n'unit aucune cohérence globale, l'image de son Thésée devient diffuse. L'impression de flottement est accrue par le décalage entre la *Vie de Thésée* et le parallèle ultime avec celle de Romulus, où Plutarque revient sur les mérites politiques qu'il attribuait à Thésée, et tend à les minorer. Au bout du compte, pour Plutarque, Thésée est l'initiateur d'un grand dessein, le syncrétisme, qu'il a gâché par ses conséquences : en cédant sur le tard à ses passions, par l'enlèvement d'Hélène impubère, Thésée déclenche une guerre, cause son exil et sa propre mort, compromet la survie de son œuvre. Cet épisode désastreux suffit à l'historien grec pour faire apparaître en Thésée celui qui a trahi le grand projet de son existence ; il ne lui paraît pas nécessaire de mentionner, de surcroît, la descente aux enfers et le rapt de Proserpine, tant l'épisode, nous dit-on<sup>30</sup>, lui paraissait impie.

---

28. Art. cité, p. 41.

29. *Vies*, éd. Pléiade, p. 23.

30. R. Flacelière dans sa notice à la *Vie de Thésée*, Éd. des Belles Lettres, t. I, p. 10. Opinion semblable chez Platon : « Gardons-nous donc aussi, repris-je, de croire et de laisser dire que Thésée, fils de Poséidon, et Pirithoüs, fils de Zeus, aient tenté des enlèvements si criminels [Hélène et Perséphone], ni qu'aucun autre

Assurément, par nombre de détails, Gide épouse, dans la première partie de son livre, le récit de Plutarque. Pierre Renaud en a fait la démonstration<sup>31</sup>, mais, contrairement à ce que ce dernier affirme pour conclure son étude, il ne nous paraît pas qu'il lui ait été globalement fidèle. Car, à partir de son chapitre XI, Gide prend le contre-pied de son modèle, en ceci qu'il impose une ligne de force à la vie de Thésée : une ascension sage et continue vers le triomphe — rien moins que l'inversion de l'image proposée par Plutarque. Au lieu d'une existence ambiguë, compromise par des passions de vieillard, Gide oppose une victoire sans équivoque, stabilisée dans une sagesse finale, qui n'est pas loin du renoncement, une fois le but atteint. Pour accroître la portée symbolique du personnage, il lui confère une cohérence et une carrure décidément héroïque, qu'il n'avait plus chez Plutarque au terme de la trajectoire. Encore faut-il comprendre que la figure du héros subit une distorsion notable : non plus champion d'un exploit fameux, mais bienfaiteur obstiné de l'humanité. Par son chef-d'œuvre politique, non seulement Thésée surpasse de très haut la figure de fier à bras et d'homme à femmes où s'engourdit son rival Hercule, mais il l'emporte sur Œdipe, dont il prend la relève, puisque celui-ci déserte le combat des hommes sur la terre. Et si Thésée accueille l'étranger dans Athènes, c'est pour annexer à son triomphe un supplément de spiritualité bénéfique, dont Œdipe est porteur.

\*

Infidèle à Plutarque, quant à la conception d'ensemble, Gide l'est aussi dans nombre de détails, qu'il emprunte à son devancier, mais dans un agencement qui diffère, et le décalage s'accroît entre l'édition de New York et l'édition de Paris. On peut circonscrire les lieux d'achoppement de la pensée politique formulée dans le *Thésée* de Gide autour des trois points qui constituent l'ossature de son exposé : l'usage de la force dans l'histoire, le rôle de l'élite dans la démocratie, enfin, plus largement, la question de la liberté de l'homme. L'usage de la force est en effet le

---

fil de dieu, aucun héros ait osé commettre les indignités et les sacrilèges qu'on leur prête à présent contre toute vérité, et contrainsons les poètes à reconnaître ou que les héros n'ont pas commis ces actions, ou qu'ils ne sont pas les enfants des dieux. » (*République*, III, 391c, trad. E. Chambry, Belles Lettres, éd. 1989 [1<sup>ère</sup> éd. 1932], p. 100.

31. Voir *supra*, note 17. Plus succinctement, Patrick Pollard a traité du sujet dans : « The Sources of André Gide's *Thésée* », *Modern Language Review*, April 1970, pp. 290-7.

point de départ du Thésée gidien, peut-être le trait le plus archaïque, et le plus constestable du système, parce qu'il expose ce chapitre politique aux interprétations les plus négatives. Il importe donc, équitablement, d'en percevoir la logique. Dès l'abord, le programme de Thésée tient en deux mots : « force et astuce <sup>32</sup> », qu'il met aussitôt en pratique. Pour la force, abolition radicale des inégalités de richesse ; et pour l'astuce, un discours aux grands, qui insinue la menace et le chantage contre les récalcitrants. C'est donc par une réforme agraire, autrement dit par une *révolution sociale* bouleversant le régime des propriétés, que Thésée inaugure son règne. Sans doute, comme le Thésée de Plutarque, a-t-il lui aussi pour but l'unité nationale, mais à cette unité, il donne un contenu extensif (l'abolition des inégalités de fortune, jugées la cause des discordes civiles) étranger à l'historien, chez qui le synœcisme reste une opération strictement fédérative. Avant tout, le Thésée antique est défini comme un sage négociateur, qui prend son bâton de pèlerin, fait campagne, et, par la persuasion, gagne ses voix une à une : « Thésée prit la peine d'aller de bourg en bourg, et de famille en famille leur donner à entendre les raisons pour lesquelles ils le devaient ainsi faire [*se rassembler en une cité*] <sup>33</sup>. » Ce Thésée de Plutarque trouve les pauvres gens disposés à l'entendre, mais se heurte à l'opposition des riches. Pour les rallier, au lieu de brandir immédiatement la menace, il négocie encore, et propose un marché rassurant : en échange de l'union nationale, l'instauration de la démocratie, autrement dit son renoncement de roi au pouvoir absolu. Au bout de la campagne, ce Thésée-là n'a pas à faire usage de violence, parce que la raison, si ce n'est le calcul, prévaut de part et d'autre, et jusque chez les moins convaincus : « ils aimèrent mieux lui consentir de bonne volonté ce qu'il leur demandait, que d'attendre qu'ils y fussent contraints par la force <sup>34</sup>. »

Chez Gide au contraire, c'est par un coup de force, dans un climat de crise et d'exaspération, que le dispositif de Thésée s'organise. Car les riches ne sont plus seulement des opposants, ils sont des révoltés, ou près

---

32. Folio p. 94 / Pl. p. 1445. Ces deux traits figurent déjà chez Thucydide : « [...] lorsque Thésée fut roi, joignant la *puissance* à l'*intelligence*, il sut par toutes sortes de mesures organiser la région et, abolissant les conseils et les magistratures des autres cités au bénéfice de la cité actuelle, il instaura un conseil et un prytanée uniques, regroupant ainsi tout le monde [...]. » (*La Guerre du Péloponèse*, texte établi et traduit par J. De Romilly, Belles Lettres, 1962, livre II, chap. XV, pp. 13-4). Les italiques sont de notre fait.

33. Plutarque, Pléiade p. 22.

34. *Ibid.* p. 23.

de l'être<sup>35</sup>. Aux grands qui résistent, le roi adresse un *discours* — sans équivalent dans le *récit* pur de l'historien grec. Que Thésée exprime en un tel discours, tourné vers l'avenir, son programme de gouvernement, alors que chez Plutarque, le récit historique ne fait que figer un passé révolu, souligne la part d'utopie investie dans ces pages. Et puis il faut compter avec l'intimidation. Car ce discours n'est pas que la formulation de ses principes ; de la part de Thésée, il est un acte de gouvernement, et comme tel, il convient de l'évaluer en situation : face à la menace d'insurrection des riches, Thésée montre « astucieusement » sa force — pour n'avoir pas à l'exercer. À cette pièce maîtresse du message politique, certes l'éloquence directe confère une solennité agressive et tranchante : « Je réduirai donc vos fortunes ; et par la force (je la possède), si vous n'acceptez pas de bon gré<sup>36</sup>. » Mais il est clair qu'en s'attaquant aux inégalités de richesse, par cette force nue, sans feinte, et d'emblée justicière, le Thésée de Gide s'apparente à l'intellectuel moderne qui se souvient d'avoir traversé l'expérience marxiste et, en son for intérieur, persiste à croire au bien fondé de la révolution. Peut-être le détracteur de Staline et de sa bureaucratie garde-t-il quelque chose de l'idéal communiste, mêlé à quelque aspiration évangélique à la justice ? Un autre facteur encore a pu suractiver cette part faite à la force dans les propos de Gide : la guerre qui se déroule, violence suprême dont doit naître un monde nouveau, bien que l'enjeu n'en soit pas de même ordre. En ce Thésée tonnant se rassemblent donc la violence révolutionnaire et la violence de la guerre.

Toutefois cette violence, il faut le souligner, est essentiellement *fondatrice* : une énergie nécessaire aux changements, mais contrôlée sitôt après. En même temps qu'il exhibe cette violence salutaire, Gide ne peut faire qu'il n'en mesure les dangers ; le voyage en U.R.S.S. a vérifié qu'un pouvoir fondé par la violence peut faillir, dégénérer en dictature. D'où ses précautions, son souci de contenir et de limiter la force de son prince dans les bornes précises d'un pouvoir vertueux. Impossible de

---

35. « [La redistribution des terres] fut une mesure sévère qui satisfait certes les indigents, c'est-à-dire le grand nombre, mais révolta les riches que par là je dépossédais. » (Folio pp. 94-5 / Pl. p. 1445). Dans le manuscrit même, le mot « révolta » résulte d'une surcharge de : « me mit à dos ». Ce renforcement de sens n'autorise pourtant pas à abandonner la signification principalement psychologique du terme dans ce contexte ; la participation à quelque insurrection effective semble donc exclue, mais la menace d'un complot est suggérée, que le discours de Thésée s'efforce de prévenir par l'intimidation.

36. Folio p. 95 / Pl. p. 1445.

voir en son Thésée ni Machiavel, comme le suggère un peu hâtivement J. Delay<sup>37</sup>, ni Staline, comme se risquent à le proposer plusieurs autres<sup>38</sup>. « Force et astuce », il est vrai, sont présentés comme maîtres-mots de sa conduite, mais, depuis le début, ne sont-ils pas l'apanage du héros, champion par l'esprit autant que par le corps, plutôt qu'une caractérisation du prince retors, tel que son père Égée, qui, lui sans aucun doute, disciple anticipé de Machiavel, « pensait assurer son autorité en maintenant les divisions<sup>39</sup> » ? Or, d'emblée, Thésée prend le contrepied de ce jeu archaïque, et subordonne son intérêt personnel au bien public : il affirme très haut des préoccupations d'unité nationale. C'est par elles, d'ailleurs, qu'il justifie sa propre violence : avec elle, dompter l'anarchie intérieure, et, par contre-coup, renforcer la puissance de l'État face aux pressions extérieures. Cette première phase, — du changement fondé par (et non sur) la violence — s'achève par l'abdication de Thésée. Une fois la réforme passée dans les faits, Thésée renonce à la monarchie, à ses fastes, donne l'exemple de la simplicité, établit la séparation des pouvoirs, et ne garde que la justice et l'armée, qui font de lui le gendarme des institutions nouvelles. Le reste, à partir de là, sera l'affaire de la démocratie. Le mot ne figure pas, mais les institutions sont parlantes, en particulier le régime d'assemblée. Au lieu que, chez Plutarque, elle résulte d'un pacte entre le roi et les grands, ici, la démocratie vient d'en haut — là est le paradoxe, il faut dire, car qu'est une démocratie qui n'est pas réclamée par le nombre, sinon une apparence ? Mais comprenons qu'en la circonstance, elle a pour origine un don vertueux du prince, soucieux de conjurer l'image du tyran ; elle est un garde-fou, une auto-limitation dictée par sa conscience morale : « Je saurai faire respecter les lois ; me faire respecter, sinon craindre, et prétends que l'on puisse dire alentour : l'Attique est régie, non par un tyran, mais par un gouvernement populaire ; car chaque citoyen de cet État aura droit égal au Conseil et nul compte ne sera tenu de sa naissance<sup>40</sup>. » C'est ce qui fait voir que, dans son principe, cette démocratie est beaucoup plus large que celle de Plutarque ; au lieu d'une concession aux grands : le droit et le bien de tous — démocratie antique, encore un peu sans doute, mais revue et corrigée par la Révolution de 89, et la Déclaration des droits. Dans ce

37. J. Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, t. II, p. 662.

38. Étiemble, art. cité, p. 45 ; Russell (J.) dans sa préface à l'édition américaine de *Thésée* (New York : Vintage Books, 1951), citée par Zvi H. Lévy, « André Gide entre Édipe et Thésée », art. cité, notamment pp. 42 et 43-4.

39. Folio p. 94 / Pl. p. 1445.

40. Folio p. 96 / Pl. p. 1446.

système globalement démocratique, la force du roi prétend se limiter à deux aspects : un pouvoir d'initiative (destruction des institutions anciennes pour en fonder de nouvelles) et de coercition (contrer l'hostilité des riches) ; quant à la manière, de préférence, elle est verbale ou ostentatoire. S'il use de la contrainte pour faire entrer l'égalité dans les faits, Thésée en trace aussi les limites : l'ordre et non la tyrannie. Ce premier point de l'exposé se termine donc par un passage en douceur de la monarchie à la démocratie.

\*

Le deuxième point traite principalement de la question des élites, envisagée sous divers angles : son but et son idéal (un pouvoir spirituel fécondant) ; ensuite son recrutement et son élargissement (l'accueil des étrangers) ; enfin sa fonction (la compétence au service de la cité). Mais dans cette démocratie zélée et réglée, quelle place est faite au peuple ? Si la question se pose, c'est que dans ce *Thésée*, lorsqu'il s'agit de réalité populaire, on entend plus souvent parler du « vulgaire » que du peuple, lequel paraît un idéal théorique. Même, à propos de religion, une forme de mépris supérieur peut être observée, lorsque Thésée confesse qu'il a laissé se répandre sur son compte, sans démentir, des légendes sans fondement, et même des racontars, en un mot : laissé dire la rumeur, « afin d'ancrer le peuple en des croyances dont il n'a que trop tendance, celui d'Attique, à se gausser. Car il est bon », poursuit-il, « que le vulgaire s'émancipe, mais non point par irrévérence <sup>41</sup>. » Venant du parangon de la démocratie, le mot est dur à passer. Mais observons que le trait a été appuyé dans le dernier état du texte ; on lisait en effet dans l'édition de New York (p. 103) : « il est bon que *l'esprit* s'émancipe ». Il est permis de penser que cette formulation atténuée reflétait de manière plus pondérée, plus nuancée, la pensée de l'auteur. L'aphorisme sur l'« esprit » humain donnait plus de hauteur à la pensée du prince philosophe : l'esprit était autorisé à suivre sa ligne émancipatrice, mais sans rupture avec les valeurs religieuses — un équilibre entre innovation et conservatisme. Au lieu que, dans l'état dernier du texte, le « vulgaire » confère inévitablement un tour déplaisant au mépris d'un politique réaliste, pour qui l'ordre, et non l'anarchie, est la condition du progrès. Aussi peut-être, dans ce cas, l'auteur eût-il gagné à résister au correcteur... Donc Thésée se fait le champion de l'ordre, — non pas l'ordre pour lui-même, mais parce qu'il favorise le progrès : l'émancipation du peuple reste le but à atteindre. Encore faut-il que le peuple existe. Le but de Thésée, instaurateur

---

41. *Ibid.*, p. 93 / Pl. p. 1445.

de la démocratie, n'est-il pas, d'un même élan, de faire surgir des masses un *peuple* constitué ? « C'est ainsi que les Athéniens, entre tous autres Grecs, grâce à moi, méritèrent le beau nom de Peuple, qui leur fut donné, et qui ne fut donné qu'à eux <sup>42</sup>. » En attendant, il faut faire avec le vulgaire, cet avant-peuple, ce peuple sans conscience et sans forme, et, pour ce peuple infirme, plutôt de médiocres croyances qu'une absence de croyances...

Plus tard, — et dans tous les sens du mot (plus bas dans le texte, et aussi : plus tardivement), car ce passage est un ajout latéral du manuscrit, qui ne participe pas du premier jet <sup>43</sup>, — par le truchement de Pirithoüs, l'auteur instaure un débat sur la démocratie égalitaire, occasion pour lui de réintégrer dans le système démocratique la question de l'aristocratie, ou pour mieux dire de l'élite. Ce projet égalitaire, le contradicteur ne le juge ni plausible, ni souhaitable. Car « il est bon », affirme Pirithoüs, « que les meilleurs dominent la masse vulgaire de toute la hauteur de leur vertu <sup>44</sup> ». À cet endroit, l'édition Schiffrin (p. 107) donnait encore à lire : « de toute la hauteur de leur *personnalité* ». De nouveau, le texte a été durci, mais cette fois le changement renforce positivement la pensée : premier dans l'esprit de Gide est le mot « masse » — inférant son pôle opposé « l'élite » ; cependant « vulgaire » cumulé dans cette première version avec « personnalité » affiche une supériorité provoquante. Dans la version finale, le mot « vertu », sans doute issu de Montesquieu, contrebalance « vulgaire », et vaut comme un retour à la modération. Au lieu d'une exaltation nietzschéenne de la supériorité individuelle (c'est sur cet exemple, qu'Étiemble parle — non sans excès, mais l'époque y portait sans doute — d'un premier Thésée « fasciste », alors qu'il convient de voir là plus simplement une réaffirmation de l'individualisme gidien et de sa constante tentation élitiste), l'accent est mis maintenant sur la valeur exemplaire et entraînante de l'exception ; au lieu d'un orgueilleux et dangereux constat de supériorité, un profit. Cependant la nature de l'homme est ainsi faite, conclut le sceptique Pirithoüs, qu'après une égalité de départ, les différences d'aptitude recréeront inévitablement la division sociale : « une plèbe souffrante, une aristocratie <sup>45</sup> ». Inéluctable inégalité ! De cette objection, Thésée prend prétexte pour dévoiler le fond de sa

---

42. Folio p. 99 / Pl. p. 1447.

43. L'ajout commence à : « Pirithoüs, après qu'il eut entendu mon discours aux grands... » et se termine sur : « celle non de l'argent, mais de l'esprit. » (Folio pp. 97-8 / Pléiade pp. 1446-7).

44. Folio p. 97 / Pl. p. 1446.

45. *Ibid.*

pensée : pour progresser, dirions-nous de nos jours, la démocratie à venir sera *duale*, associant la masse et l'élite, dans un rapport moins d'inégalité oppressive que de hiérarchie reconnue, bénéfique et consentie ; *démocratie éclairée* — comme on disait naguère despotisme éclairé — éclairée par l'esprit, par l'intellectuel, par sa vertu politique, c'est-à-dire son dévouement au bien du plus grand nombre : « je ne vois pas pourquoi cette plèbe serait souffrante, si cette aristocratie nouvelle, que je favoriserai de mon mieux, est, comme je la désire, celle non de l'argent, mais de l'esprit <sup>46</sup>. »

\*

Après un discours, suivi d'un débat, Thésée élargit le propos par un exposé philosophique sur la condition humaine, ses limites (l'absence de liberté), et l'obligation, malgré tout, d'entreprendre, pour constamment repousser ces limites. Si, dans cette réflexion, l'étape de la libération va de soi sans problème, les interrogations commencent avec le bon emploi de la liberté, une liberté compromise par deux excès inverses : l'anarchie ou le renoncement — le vide ou le trop-plein. Pour conjurer les nuisances de l'intérêt personnel, Thésée inculque la discipline ; pour prévenir l'engourdissement une fois le but atteint, il oppose un principe de mouvement perpétuel : la croyance au progrès. Mais alors, quels moyens pour le mettre en œuvre ? quel ressort pour faire fonctionner la machine ? Voilà que Thésée s'avance jusqu'au réduit le plus intime de ce chapitre politique, et se prononce sur la liberté même : « Je pensais que l'homme n'était pas libre, qu'il ne le serait jamais et qu'il n'était pas bon qu'il le fût. Mais je ne le pouvais pousser en avant sans son assentiment, non plus qu'obtenir celui-ci sans lui laisser, du moins au peuple, l'illusion de la liberté. » Combien déconcertant le cynisme du propos sur un plan politique ! Mais qu'on le fasse glisser du politique à la métaphysique, il devient acceptable. Que l'on réduise aussi l'impact de ce qui touche au peuple : une retombée latérale de cette vérité philosophique dont seule l'élite est en mesure de fixer l'évidence, une vérité — désespérante pour les faibles, provoquante pour les forts — que consignent les derniers textes de Gide (les « deux interviewés imaginaires <sup>47</sup> », la conférence de Beyrouth <sup>48</sup> et la lettre au professeur Nakamura <sup>49</sup>) : Dieu n'existe pas.

---

46. Folio pp. 97-8 / Pl. p. 1447.

47. Repris dans *Feuillets d'automne* [1949], éd. Folio-Gallimard, 1980, pp. 237-48.

48. « Souvenirs littéraires et problèmes actuels », avril 1946, *ibid.*, pp. 177-97.

Et l'homme non plus. Mais c'est dire que Dieu et l'homme sont l'affaire de l'homme, que Dieu et l'homme seront toujours à faire. Ainsi pas de liberté absolue pour l'homme, jamais l'homme ne sera Dieu — au pire : singe de Dieu dans l'égoïsme. Or c'est l'absence de liberté qui fonde et justifie l'aventure de la *libération*. Ici se place une ligne de rupture avec Pirithoüs. Celui-là, revenu fatigué, pense au repos, au foyer : son énergie s'engourdit. Thésée, seul, va de l'avant, poursuit l'invention, l'audace, l'aventure de sa vie — et paie le prix de l'imprudence que l'autre jugeait trop coûteux : le coût de l'aventure est le malheur domestique : la mort de Phèdre et la mort d'Hippolyte — la mort de Marceline pour Michel. Et la mort de Madeleine...

Porte-parole d'une cause qui n'existe, comme une ombre, que par ses effets bénéfiques, ainsi Thésée rencontre l'absurde, un bel absurde pourtant, car l'humanisme des *Nouvelles Nourritures* n'est pas invalidé, à ceci près qu'il est maintenant une espérance fondée sur rien. Placées au terme, ces remarques corrigent l'idéalisme béat de l'utopie. L'oracle amer constitue, notons-le, un durcissement du texte, car ce fragment non plus n'appartient pas au premier jet, et figure en ajout latéral du manuscrit, d'ailleurs plus explicite sur un point : il n'était pas bon qu'il fût libre, « car alors », y lit-on, « il reporte tout à lui-même et ne cherche point [*en surcharge de rien*] au-delà<sup>50</sup> ». On ne voit pas que la suppression intervenue entre l'édition de New York et celle de Paris ait constitué un gain, puisque la phrase incriminée introduisait un heureux contrepois à l'individualisme gidien, habituel depuis *L'Immoraliste*, savoir que l'individualisme ne peut constituer le but ultime, et qu'il ne vaut que par son dépassement. Mais telle qu'elle se présente finalement, la dénégation de la liberté installe au cœur du système le motif de l'insatisfaction. Tout comme le roi Thésée renonce au pouvoir absolu, l'homme pensant se préserver de l'infatuation ; il sait qu'il joue avec une illusion : le progrès, ce remède imparfait à l'insuffisance de l'homme.

\*

Ainsi culmine ce propos de réforme politique : au sortir d'une violence fondatrice, qui règle la priorité matérielle par une redistribution des biens, l'accent est mis sur l'ordre, tempéré par la sagesse — un mot équivalant abnégation et désintéressement. Cette force maîtrisée fait voir le

49. André Gide à Mitsuo Nakamura, 2 janvier 1951, *BAAG* n° 19, juillet 1973, pp. 5-7.

50. La phrase prend place encore dans l'édition Schiffrin, p. 110.

fil directeur de l'utopie : la suprématie de l'esprit, l'élitisme, comme fondement d'une démocratie dirigée par les meilleurs. S'y ajoutent un corollaire et un dérivatif. Le corollaire est l'ouverture aux étrangers, moins générosité gratuite, à vrai dire, que moyen détourné d'élargir le recrutement des élites, en attirant les plus capables. Le dérivatif est l'idée de progrès, credo utile et fécond de la condition humaine, opposé au défaut de liberté, dont l'élite seule, pour sa gouverne, peut fixer le néant. Si l'utopie est ramassée dans la personne représentative du héros, c'est que le prince démocrate est la quintessence de l'élite : un Thésée cousin de Sisyphe, et de Prométhée, un Sisyphe amendé, roulant sa pierre vers une liberté qu'il sait inaccessible ; un Sisyphe en progrès, suivant sa pente orgueilleuse, — mais toujours en montant...

Mais si la signification politique du *Thésée* de Gide peut aboutir à ce plan existentiel, n'en est-il pas un autre, plus actuel à l'époque, où le message trouve écho ? Ce Thésée-roi n'est-il pas en quelque manière parent du héros du jour ? En d'autres termes, l'utopie de *Thésée*, par-delà son dessein métaphysique, n'adresse-t-elle pas aussi une leçon de sagesse particulière ? Pour un dernier effet de sens, remettre le texte en situation, dans le contexte historique où l'ont placé nos prémices : porté par la geste africaine, exalté par la reconquête, et l'approche de la victoire, l'hymne à l'État fort, à la concorde, à l'unité nationale, n'est-il pas aussi signe au Sage, au Soldat vainqueur, dont son temps attend qu'il rassemble les Gaules et refonde la Cité<sup>51</sup> ?

---

51. Cet article a pour point de départ une contribution au colloque sur « La littérature des Années noires » qui s'est tenu à l'Université de Paris X-Nanterre en novembre 1992, sous la direction de Monique Gosselin et de Jean-Yves Guérin, et dont les Actes paraîtront ultérieurement chez Klincksieck.

*dernières parutions au  
Centre d'Études Gidiennes*

**ANDRÉ GIDE**  
**Correspondance**  
avec  
**Rolf Bongs**  
**1935-1950**

Un vol. 20,5 x 14,5 cm, 130 pp. . . . . 65 F

**MARIE A. WÉGIMONT**  
**Regard et Parole**  
dans  
***La Porte étroite d'André Gide***

Un vol. 20,5 x 14,5 cm, 164 pp. . . . . 80 F

**ANDRÉ GIDE**  
**Correspondance**  
avec  
**Félix Bertaux**  
**1911-1948**

Un vol. 20,5 x 14,5 cm, 160 pp., ill. . . . . 90 F

*Commandes à adresser, accompagnées de leur règlement  
par chèque à l'ordre de l'AAAG, au*

Centre d'Études Gidiennes  
3, rue Alexis-Carrel  
69110 Ste-Foy-lès-Lyon

# Thésée, *le labyrinthe du récit*

par

PIERRE LACHASSE

## *Les complications du texte*

Au moment de raconter son aventure crétoise, Thésée prévient son « lecteur » : « C'est très compliqué, cette histoire <sup>1</sup> ». De son côté, Ariane met en garde son interlocuteur contre les pièges du labyrinthe en ces termes : « Tu ne peux te faire à l'idée de ce que c'est compliqué, le labyrinthe <sup>2</sup>. » Dans un texte aussi saturé d'échos et de répétitions que *Thésée*, une pareille coïncidence ne peut être gratuite, elle induit même un système singulier de communication qui se retrouve à tous les échelons du récit. Le dialogue entre Ariane et Thésée, comme tous ceux que le texte met en scène, miniaturise la situation générale de l'énonciation, qui institue Thésée comme le narrateur autodiégétique de son récit. Or, « toute énonciation — écrit Benveniste — est, explicite ou implicite, une allocution, elle postule un allocutaire <sup>3</sup> » qui est justement ce « lecteur » à qui Thésée destine son discours et qui, en échange, d'une certaine manière l'influence à son tour. L'usage même de mots du lexique courant,

---

1. Gide, *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, p. 1419. Toutes les références aux œuvres de Gide qui y figurent renvoient à cette édition que nous ne rappellerons plus désormais.

2. P. 1429.

3. Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, t. II, Paris : Gallimard, 1974, p. 82.

en tout cas du parler oral (c'est), voire familial (compliqué), qui rapproche ces deux voix l'une de l'autre et apparaît comme l'une des constantes du texte tout entier, trace l'une des deux frontières langagières du récit. Les traits distinctifs de l'oralité entrent, en effet, dans cette œuvre étonnante en concurrence avec la parole qui lui est la plus étrangère : le recours parfois systématique à l'archaïsme ou à l'étymologie des mots <sup>4</sup> et la complaisance amusée aux faits de langue les plus écrits et les plus élaborés <sup>5</sup>. Le miracle de ce récit est de réunir dans les énoncés divers qui le constituent et d'abord dans la narration première des réalités langagières a priori inconciliables. Quoi qu'il en soit, oral ou écrit <sup>6</sup>, *Thésée* se désigne lui-même comme un texte « compliqué ». Aux pièges du labyrinthe dont le héros sort victorieux et mûri, parce qu'il en possédait le code, correspondent ceux du langage que le narrateur tend au lecteur. Ainsi le texte lui-même nous invite à faire du labyrinthe une métaphore du récit et nous engage à le lire comme un jeu de formes et de langages, voire comme un jeu de piste. Bref, le « dernier écrit » gidien se désigne lui-même comme un ouvrage ludique et jubilatoire <sup>7</sup>, ce qu'avaient tenu à nous dissimuler le paratexte critique contemporain et les (trop ?) nombreux signes du texte appelant à une lecture herméneutique du type qu'on voudra, psychanalytique, axiologique ou simplement biographique. Le caractère rétrospectif et testamentaire de *Thésée* ne doit pas laisser ignorer son autre dimension, d'un point de vue strictement littéraire au moins aussi importante : l'ironie d'un récit que sa textualité complexe (compliquée) transforme en un nœud d'interrogations dont la vocation est bien sûr d'inquiéter.

On objectera la limpidité d'un texte que l'on a toujours voulu lire comme le bilan d'une vie, comme le « message » ultime d'un vieil écrivain délivrant son credo avant de quitter la terre, dessinant de lui cette image dernière et, en ce sens parfaite, qui engloberait toutes les autres. Or c'est cette apparente clarté, cette pseudo-transparence qui sont suspectes, comme le sont aussi l'utopie d'une lecture unique, canonique, débar-

---

4. Gide eut, sur ce point, à subir l'assaut de Martin du Gard qui se refusait à percevoir la dimension ludique de *Thésée*. V. leur *Correspondance*, t. II, Paris : Gallimard, 1968, pp. 325-7.

5. Par exemple, l'emploi de l'imparfait du subjonctif.

6. Pour le lecteur que nous sommes, *Thésée* est, en effet, écrit au sens littéral du terme.

7. Gide a manifesté en cours de travail un bonheur d'écriture dont témoignent les correspondances et le *Journal* (v. notamment *Journal 1939-1949*, p. 270).

rassée de toute ambiguïté, d'un de ses livres et, en conséquence, l'idée d'un Gide figé, claquemuré dans une sagesse définitive et se fabriquant pour la postérité ce masque « gèthéen » d'une figure burinée par les turbulences de la vie, mais enfin apaisée que les contemporains ont voulu y voir. La paresse d'une certaine critique que satisfait le goût du cliché lui fait aussi oublier de lire les œuvres pour ce qu'elles sont : des œuvres d'art justement. L'erreur courante est d'identifier Thésée à la personne de Gide — qui pourtant nous avait prévenu, « car c'est une dérisoire manie que de faire toujours pareil à soi, qui l'on invente <sup>8</sup> » — et de réduire son récit à la transmission d'une pensée assumée ailleurs dans des écrits non fictionnels, sous forme d'articles ou de fragments <sup>9</sup>, c'est-à-dire à un enjeu strictement axiologique et didactique. La confusion entre auteur réel et narrateur fictif, en suggérant que pour un moderne le mythe n'est rien d'autre qu'un habile prétexte, tend à nier à l'écrivain toute capacité à créer ou à inventer. Ni autobiographie stylisée, ni plus ni moins que *L'Immoraliste* ou *La Porte étroite* en tout cas, ni simple apologue, ni *ultima verba*, malgré son évident caractère testamentaire qu'il serait vain de contester, encore qu'il faille en préciser la véritable nature, *Thésée* doit avant tout être lu comme un récit et reconnu dans sa littéranité. Ainsi seulement pourront être déterminées son importance esthétique et sa place dans une poétique gidienne. Cette analyse dont nous fournirons ici quelques éléments n'a été jusqu'à présent qu'ébauchée et *Thésée* reste une œuvre méconnue. Sans doute a-t-on été dérouté par ce texte saturé d'idéologie(s), où la part d'invention semble à tort minime, et s'est-on laissé décourager par la maîtrise d'une culture classique qui impose son ordre, autrement dit son pouvoir symbolique.

### Libres échanges

*Thésée*, en tant que récit, met en jeu plusieurs niveaux textuels. Son titre lui-même propose au moins deux contrats de lecture différents. D'un côté, il fait paradigme avec *Isabelle*, *Robert* et *Geneviève*, puisqu'il s'est en effet substitué dans le projet gidien à la *Vie de Thésée* à fort investissement historique qu'annonçait le *Journal* <sup>10</sup>. De l'autre, s'inscrivant cette fois à la suite du paradigme dramatique que constituent *Philoc-*

8. *La Tentative amoureuse*, p. 74. Dans le même ordre d'idée et en donnant à ce rapprochement sa valeur de jeu, pourquoi ne pas voir Ghéon derrière l'ami Pirithoüs ? De telles hypothèses, bien loin d'accréditer la thèse d'un récit à clé, en accroît au contraire la dimension ludique.

9. *Le Journal, Attendu que...* et les *Feuillets d'automne*.

10. Cf. *Journal 1889-1939*, p. 1022.

tète, *Le Roi Candaule*, *Œdipe et Perséphone*, il annonce un retour au mythe et une variation sur une histoire connue du lecteur. Mais, dans les deux cas, il énonce une relation évidente de transtextualité avec un certain nombre de textes antérieurs. C'est là un exemple de cette « littérature au second degré » dont Gérard Genette a naguère étudié les modalités. *Thésée*, qui a échappé à la sagacité de l'auteur de *Palimpsestes*, entretient, nous semble-t-il, trois types de relations transtextuelles, ce qui en soi crée un premier palier de complication. D'abord, c'est presque une tautologie, il se présente comme l'hypertexte de la première des *Vies parallèles* de Plutarque<sup>11</sup>. Ensuite — c'est sa dimension architextuelle<sup>12</sup> — il s'indexe sur cette catégorie d'œuvres singulières que constitue *a posteriori* pour un lecteur moderne le « récit gidien », puisque c'est dans cette classe que, dès 1946, il se range à la suite de sept œuvres antérieures<sup>13</sup>. Cette taxinomie fonctionne comme un contrat de lecture et invite le lecteur à apprécier ce nouveau narrateur-personnage à l'éclairage de ses prédécesseurs, c'est-à-dire sur le mode exclusif du soupçon. Nous savons bien, en effet, que nul ne peut raconter sa vie sans mauvaise foi et que l'écriture a moins mission de dévoiler que de dissimuler et donc de produire de soi une image brouillée, forcément faussée. Thésée, de tous les narrateurs de « récits gidiens », est ainsi le seul à s'inscrire dans une situation aussi complexe de transtextualité. Il ne se contente pas de raconter une histoire connue de tous, au moins depuis Plutarque, mais cette histoire est aussi la sienne propre et c'est justement lui qui la raconte, avec les risques et les leurrex que contient fatalement l'exercice. Ces deux premiers types de relations textuelles que *Thésée* entretient d'une part avec Plutarque et de l'autre avec les récits gidiens antérieurs se traduisent au niveau diégétique par des choix narratifs complexes. De la *Vie de Thésée* à *Thésée*, a lieu, en effet, une mutation de la voix narrative. Le passage d'une biographie à prétention sinon à vocation d'authenticité à une pseudo-autobiographie entraîne le déplacement du récit de la catégorie de l'Histoire à celle du Discours. Ce phénomène de vocalisation<sup>14</sup>

11. Rappelons que pour Gérard Genette, l'hypertextualité désigne « toute relation unissant un texte B (que j'appellerai *hypertexte*) à un texte antérieur A (que j'appellerai, bien sûr, *hypotexte*) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire » (*Palimpsestes*, éd. du Seuil, 1982, pp. 11-2).

12. L'*architexte* est « l'ensemble des catégories générales ou transcendantes — types de discours, modes d'énonciation, genres littéraires, etc. — dont relève chaque texte singulier » (*ibid.*, p. 7).

13. Ces sept œuvres sont bien sûr *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *Isabelle*, *La Symphonie pastorale*, *L'École des femmes*, *Robert* et *Geneviève*.

14. La *vocalisation* ou *transvocalisation* est la « substitution d'un je au il,

ambigüe le texte en le chargeant de subjectivité et en le dotant d'un pouvoir de critique et d'ironie sur lui-même et sur ses propres références. Le jeu transtextuel se complique enfin d'un troisième niveau de coexistence, l'intertextualité au sens réduit que lui donne Genette dans *Palimpsestes* — « une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes », soit « la présence effective d'un texte dans un autre <sup>15</sup> » — ou au sens plus large que lui confère Riffaterre et qui s'attache à l'examen des micro-structures de l'écriture. *Thésée*, en effet, multiplie les allusions aux diverses traditions du mythe et aux récits de savants anciens (Strabon) et modernes (Glottz), voire les citations implicites <sup>16</sup>. D'une manière plus troublante encore, il nourrit avec d'autres œuvres littéraires des liens assez transparents pour susciter une lecture parodique. D'un côté, cachées derrière le récit de *Thésée*, se reconnaissent des allusions très claires à des livres antérieurs de Gide : *Œdipe* certes, mais plus subtilement *Les Nourritures terrestres*, *Les Cahiers d'André Walter* ou encore *Le Voyage d'Urien* <sup>17</sup>. De l'autre, la présence dans les passages les plus écrits de styles allogènes ne saurait être une coïncidence. Comment, par exemple, ne pas reconnaître le Flaubert de *Salammbô* et de *La Tentation de saint Antoine* dans la description de la cour et du palais de Minois <sup>18</sup> ? *Thésée* est enfin l'amplification de lapidaires hypotextes gidiens semés ici et là dans des textes antérieurs : l'abandon d'Ariane dans *Les Nourritures terrestres*, l'illusion de Pasiphaë dans *Le Prométhée mal enchaîné*, le meurtre d'Égée dans les « Considérations sur la Mythologie grecque », les armes cachées sous le rocher dans *Les Faux-Monnayeurs*, etc. <sup>19</sup>. La transposition

d'une personne (narrateur-personnage) à la non-personne d'un narrateur extérieur à l'histoire, impersonnel et transparent » (Genette, *Palimpsestes*, p. 336).

15. *Ibid.*, p. 8.

16. Patrick Pollard nous rappelle que le discours de Pirithoüs à Thésée sur la pédérasie en Crète (pp. 1441-2) est emprunté à Strabon (cf. son *André Gide, homosexuel moraliste*, Yale University Press, 1991, p. 174).

17. Entre autres le motif de la terrasse qui vient des *Nourritures terrestres* (p. 1428) et le récit de voyage à la première personne du pluriel qui rappelle *Le Voyage d'Urien* (p. 1420).

18. La description de la cour de Minois et des participants à la scène (pp. 1420-3) est d'un indiscutable statut écrit. Les choix lexicaux sont ceux du discours réaliste pratiqué par Flaubert, en particulier dans ses œuvres historiques. Le portrait de Pasiphaë (pp. 1422-3) rappelle celui de la reine de Saba dans *La Tentation de saint Antoine* (cf. éd. Folio, pp. 78-9). La parodie signale l'utopie du langage qui fut l'idéal d'écriture de la jeunesse de Gide.

19. Cf. entre autres *Les Nourritures terrestres* (p. 198), *Le Prométhée mal*

thématique <sup>20</sup> de l'hypotexte plutarquien traverse ainsi en fragments erratiques toute la production gidienne et rencontre ici son dernier avatar, réunissant contre le principe aristotélicien de l'unité d'action <sup>21</sup> en un seul récit enchaîné et cohérent ces micro-récits épars dans l'œuvre. Ainsi le narrateur de *Thésée* élabore-t-il un récit construit de sa propre histoire, non bien sûr telle qu'elle eut lieu, ce qui constitue en soi une utopie pure, mais telle qu'il désire la faire connaître à son « lecteur », autrement dit à la postérité. Ce qu'il présente comme son témoignage direct n'est en fait que pure subjectivité, que pur discours chargé d'inventer sa vérité contre celle léguée par la tradition. La processus de vocalisation qui donne sa spécificité à la version gidienne du mythe aboutit à la coprésence au sein de la diégèse de deux univers apparemment inconciliables, de deux fictions concurrentes, l'une personnelle (Thésée narrateur-personnage d'un « récit gidien »), l'autre issue de la légende (Thésée héros mythique) que Gide parvient justement à fondre dans une énonciation unique (celle du narrateur) et, par là, ambiguë. L'histoire que raconte Thésée ne lui appartient pas, puisqu'elle lui est en quelque sorte transcendante, et pourtant il se l'approprie, puisque c'est la sienne, comme il s'approprie le langage avec lequel il en informe son « lecteur ». Cette ambiguïté fonde bien l'originalité de *Thésée* en tant que récit et place son enjeu premier dans l'énonciation.

Oral ou écrit ? demandions-nous plus haut, en observant la présence dans ce récit de caractère éminemment oral de faits de langue spécifiquement écrits. La question, sur un plan formel, est loin d'être absurde, puisqu'elle induit le statut même de la narration. L'énonciation implique, en effet, l'exercice d'un langage singulier dont il faut expliquer le surgissement. Or l'incipit de *Thésée* accumule les indices d'oralité moins dans la référence à la situation d'énonciation souvent implicite que dans le langage lui-même. Ainsi les invocations lyriques du premier paragraphe qui suspendent toute référence temporelle, l'usage délibéré d'un lexique familier et provocateur du type « je bandais » ou la prédilection insistante pour la forme contractée *ça* <sup>22</sup> contribuent-ils à faire d'emblée de Thésée

*enchaîné* (p. 341), *Incidences* (p. 127) et *Les Faux-Monnayeurs* (p. 977).

20. C'est ainsi que Genette appelle les transformations de sens entre l'hypertexte et l'hypotexte (cf. *op. cit.*, p. 238).

21. Cf. Aristote, *Poétique*, 1451 a.

22. Cf. « Un jour mon père m'a dit que ça ne pouvait pas continuer comme ça » (p. 1415). On songe à la même configuration chez Céline dans l'incipit du *Voyage au bout de la nuit*.

un parleur et non un scripteur. De même l'absence d'indications génériques assez précises, alors que les narrateurs des récits gidiens antérieurs ne font jamais mystère de la médiation choisie<sup>23</sup>, et l'usage ostensible du verbe *raconter* pour désigner l'acte producteur du récit semble indiquer que l'histoire de Thésée est dite devant un auditoire plutôt qu'elle n'a été écrite pour être lue. Dans la suite du récit, les références à la situation d'énonciation sont plus nombreuses et postulent à elles seules un statut oral assez comparable à celui d'*El Hadj*<sup>24</sup>. Gide la miniaturise d'ailleurs au cœur du texte sur le mode de la narrativisation : « On me pria de raconter en ma langue (que tous ceux de la cour comprenaient fort bien et parlaient couramment, encore qu'avec un léger accent) ce qu'ils appelaient mes exploits, et j'eus la joie de voir la jeune Phèdre et Glaucos pris de fou rire au récit du traitement que Procuste faisait subir aux passants et que je lui fis subir à son tour<sup>25</sup>. » La jubilation du conteur égale ici celle des auditeurs et, si le contrat d'interlocution suppose chez ceux-ci une attente (« ce qu'ils appelaient mes exploits »), celle-ci n'interdit nullement une influence, voire une rétroaction. La joie de Thésée à cet endroit ne peut s'expliquer que par la jubilation du conteur qui touche son auditoire et réussit sa mise en scène, jubilation telle qu'elle déclenche en retour l'amour de Phèdre, puis celui de Thésée lui-même amoureux de l'amour qu'on lui porte. Ce passage, en représentant Thésée dans sa situation de récitant, inscrit le récit en abyme et le désigne comme oral. De la même manière, les voix des autres personnages (Ariane, Pasiphaë, Dédale, Icаре, Pirithoüs, Œdipe, Thésée lui-même en position de locuteur métadiégétique dans son propre récit) fonctionnent comme de pures représentations de la parole au sein de la diégèse et multiplient à l'envi les situations d'oralité. De son côté, le retour périodique du narrateur au temps présent en cours de récit, ne serait-ce que par l'emploi fréquent du présentatif *c'est* (que), rappelle la situation d'énonciation à qui l'aurait oubliée et désigne l'ici et maintenant du texte. Le présent du locuteur est coextensif à celui de l'auditeur qui, sur le plan linguistique, est une personne présente, puisqu'il est désigné deux fois par un *vous*<sup>26</sup> et une

---

23. Il n'y a pas de contre-exemple. Si Jérôme hésite sur la forme littéraire à employer — livre, histoire, souvenirs ? — il affirme clairement la médiation choisie : « j'écrirai » (p. 495).

24. Le manuscrit de *Thésée*, comme nous le fait remarquer Daniel Durosay, ne comporte pas de chapitres. Comme c'est le cas pour *El Hadj*, l'impression d'un monologue prononcé d'une traite n'en est que plus grande.

25. P. 1426.

26. Pp. 1416 et 1417.

fois, sauf erreur, par un *on* à valeur de seconde personne <sup>27</sup>. Mais son absence en tant que personnage diégétique l'amène à se confondre purement et simplement avec le lecteur « réel » — puisque le statut oral du récit n'est évidemment qu'une convention linguistique — et au narrataire impossible, le fils, se substitue toute une postérité qui se renouvelle à chaque (re)lecture <sup>28</sup>. Pareille insistance dans l'actualisation de l'énonciation vise à s'assurer que l'auditeur est à l'écoute, mais aussi à établir un lien de continuité entre l'expérience racontée et le récit qui la raconte, entre le passé du souvenir (ou celui, immémorial, du mythe) et le présent de la narration. Cette expérience n'existe, on le sait, que racontée et elle n'a de sens qu'inscrite dans un procès d'énonciation, ou elle peut à la fois être contestée à tout moment par le locuteur et provoquer une réaction chez l'auditeur. Loin d'être une vérité absolue, elle est, au sens premier du mot, une fable à laquelle le récit seul donne forme. Le présent de l'énonciation introduit entre le narrateur et l'auditeur une contemporanéité qui abolit les distances entre le monde clos des héros et des mythes et celui en devenir que le « lecteur » est en train de vivre. Son inachèvement de fait postule une continuité temporelle illimitée où trouve place la vocation prophétique de *Thésée*. Cette dimension du texte proféré à mi-parcours d'un passé immémorial et d'un avenir à construire est clairement valorisée par l'emploi récurrent des temps du futur, chargés de désigner tantôt le devenir diégétique des personnages, tantôt celui, forcément extra-diégétique, du lecteur, autrement dit — relevons l'orgueil du message — de l'humanité. Le statut de la narration induit donc une situation singulière de communication fondée sur l'intersubjectivité.

Ainsi le récit de *Thésée*, comme les sept précédents de même statut architextuel, se constitue-t-il moins de la rétrospection d'événements passés que de l'acte d'énonciation qui leur donne une existence littéraire et d'où jaillit l'action principale, celle du langage. Il est avant tout un discours de la subjectivité qui se veut à la fois lecture de l'Histoire — celle de *Thésée* lui-même, puisque nous sommes dans une pseudo-autobiographie, donc dans un récit autodiégétique, et celle des mythes dont il procède à la démystification — et volonté d'infléchir sur les certitudes du narrataire. Toutefois, à la différence des récits précédents, inventions pures — ni Michel, ni Jérôme, ni Gérard, ni les autres n'ont d'existence extra-diégétique et encore moins historique — *Thésée* se présente comme

---

27. Cf. « l'on me permettra de remarquer » (p. 1445).

28. Le fils est le narrataire idéal d'un certain nombre d'écrits gidiens. La mort d'Hippolyte, en passant le relais, ne suggère-t-elle pas ironiquement qu'il faut toujours, comme Nathanaël, jeter le livre ?

la réécriture d'un texte antérieur dont il constitue la critique, voire la contestation. À la limite, *Thésée* pourrait sembler plus crédible qu'un compilateur comme Plutarque pour raconter sa propre histoire. Conscient des immenses pouvoirs du langage et de sa faculté de persuasion, il censure d'ailleurs lui-même sa propension à la dérive imaginative, par exemple quand il raconte son aventure du labyrinthe<sup>29</sup>. Mais, c'est cette précaution même qui est suspecte, parce que loin d'induire cette honnêteté ou cette transparence du récit qu'elle a l'air d'affirmer, elle en accrédite au contraire les manquements possibles et suggère même l'hypothèse d'arrangements ménagés par le narrateur. À l'historicité d'un héros imposée par la tradition, fait pièce ce discours de la subjectivité qui demande à être cru sur parole, mais qui contient en soi les arguments sémantiques et stylistiques de sa réfutation. On n'est plus dans un système de communication descendante, où on n'a guère d'autre choix que de tout croire ou de tout nier sans nuances, mais dans un échange où chacun des partenaires apporte la présence infiniment complexe de sa personne. L'intersubjectivité, écrit notamment Benveniste, a « sa temporalité, ses termes, ses dimensions. Là se reflète dans la langue l'expérience d'une relation primordiale, constante, indéfiniment réversible, entre le parlant et son partenaire. En dernière analyse, c'est toujours à l'acte de parole dans le procès de l'échange que renvoie l'expérience humaine inscrite dans le langage<sup>30</sup>. » Dans la tragédie, le protagoniste est confronté dans sa parole même à la présence d'une réalité transcendante qui le dépasse et qui a ses raisons propres : Saül, Candaule et Œdipe, personnages de théâtre, expriment des forces qu'ils ne contrôlent pas, mais qui constituent pour eux des références axiologiques indiscutables. En revanche, le mythe, dès qu'il est raconté par le héros lui-même et entre ainsi dans un procès d'intersubjectivité, perd une partie de son mystère et la totalité de sa surréalité. Il peut même devenir, comme chez Gide, jeu pur et forme parodique. *Thésée*, récit autodiégétique d'événements du passé, fait pénétrer le mythe dans l'Histoire, donc dans le temps et la relativité des hommes<sup>31</sup>, et les dieux eux-mêmes n'agissent plus qu'à travers le regard et la parole des simples mortels. Le mythe devient langage, élément du discours, lieu

---

29. Cf. « Suffit, puisque je me défends d'inventer » (p. 1439).

30. Benveniste, *op. cit.*, tome II, p. 78.

31. C'est le message progressiste et athée de *Thésée* tel que le narrateur l'énonce lui-même dès le chapitre II : « La foudre de Zeus, je vous le dis, un temps viendra que l'homme saura s'en emparer de même, ainsi que Prométhée fit du feu. » (p. 1417). Cf. Alain Goulet, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Minard, 1986, pp. 618-9.

d'interrogations moins à vrai dire sur le monde que sur le texte lui-même dont il est la figure la plus ostensiblement signifiante. Ce procès de démystification du mythe trouve dans le héros athénien, pourfendeur de monstres et de dieux, un représentant idéal et dans la situation d'énonciation son expression la plus juste.

### *Jeux de langage(s)*

Le contrat de crédibilité que Thésée, narrateur gidien, signe avec le lecteur repose néanmoins sur la feinte. S'il est en droit de connaître, en effet, mieux son histoire que nous, même si nous avons lu Plutarque, il reste le narrateur-héros d'une fiction qui fonctionne selon les principes de l'architextualité gidienne. La possibilité pour Thésée de choisir entre les différentes versions de sa propre légende la seule véritable demeure purement théorique et ne se présente à l'esprit que par une illusion narrative. Une pareille présomption chez un narrateur qui n'est pas insensible à l'auto-glorification<sup>32</sup> ne saurait être qu'ironique et elle suggère évidemment une lecture parodique du récit. Malgré Thésée, le mythe reste pour le lecteur une histoire à plusieurs entrées, au mieux une image poétique, mais avec lui il s'affranchit de tout son merveilleux. Les épreuves canoniques, celles du rocher ou de l'eau et plus encore celle du labyrinthe sont de vastes leurres, des exploits purement humains réussis à l'aide de subterfuges dont la révélation est parfois retardée, connue par incidente<sup>33</sup>, par une sorte de repentir de l'énonciation qui ressemble fort à une coquetterie<sup>34</sup>, mais qui est d'abord un jeu. La mauvaise foi de Thésée qu'il

32. Cf. « C'est ainsi que les Athéniens, entre tous autres Grecs, grâce à moi, méritèrent le beau nom de *Peuple*. [...] c'est là ma gloire » (p. 1447). Le même phénomène d'auto-glorification apparaît dans le discours de Thésée à Pirithoüs (pp. 1447-8), dans la narration pour introduire la rencontre avec Œdipe (p. 1450) et dans l'explicit (p. 1453). Bakhtine a ainsi résumé cette tendance au « Moi je » du héros mythique : « Je perçois ma personne et mon image dans le plan lointain, distancié, de la mémoire, où la conscience que j'ai de moi-même est aliénée de moi. Je me vois avec les yeux d'un autre. » (*Esthétique et théorie du roman*, Galimard, coll. « Tel », 1987, p. 468).

33. Cf. « J'avais omis de raconter qu'avec le fil Dédale m'avait remis un morceau d'étoffe imprégné d'un puissant antidote » (pp. 1438-9). Ainsi se trouvent en partie contredits l'enseignement d'Égée (p. 1416) et la volonté même de Thésée, acquise auprès de Dédale, de « combattre le Minotaure avec la seule vigueur de mon bras » (p. 1438).

34. Cf. « Il avait fallu faire appel à ses sentiments les meilleurs pour le décider à entrer dans le jeu ; je devrais dire : en sortir, pour céder la place à sa sœur. » (p. 1443). Ce repentir s'apparente à un jeu pur : jeu sur les mots, jeu sur

partage avec les narrateurs des récits précédents est un élément purement ludique, sans le moindre enjeu psychologique. Le narrateur s'amuse avec la tradition et brouille les pistes pour son lecteur qui devient vite la victime de ses pièges. *Thésée*, comme d'autres œuvres hypertextuelles, se situe ainsi sur la frontière du ludique et du sérieux<sup>35</sup>. La feinte du narrateur consiste encore à entrer verbalement en rivalité avec les versions de son histoire véhiculées par la rumeur, ce qui a pour résultat de faire jaillir en arrière du texte un concert de voix diffuses, pour la plupart réfutées par le narrateur, qualifiées même une fois de « racontars<sup>36</sup> », dont le but principal semble être d'accréditer son propre récit<sup>37</sup>. Toutefois la pratique courante dans la narration de la modalisation établit une distanciation du narrateur à son récit qui réduit d'autant la certitude du lecteur et y plante des germes de contestation. La pluralité des leçons et l'accumulation d'épisodes hétérogènes difficiles à concilier entre eux dans une *Théséide*<sup>38</sup> discréditent la tradition orale qui produit des récits séparés les uns des autres sans aucune preuve d'historicité ou de cohérence. En fait, c'est la prétention à donner de la légende, mais aussi de toute histoire une version exacte qui est ici dénoncée. L'ironie met en cause toute lecture univoque du mythe bien sûr, mais plus généralement l'illusion qui consiste à se croire capable de composer sans mauvaise foi un récit dont le principal acteur lui-même ne peut avoir, pour les raisons qu'on voudra, que des connaissances erratiques, voire mensongères. Que faire en effet d'épisodes comme la mort de Scyron ou le viol de Proserpine, bien connus des historiens et des mythographes, sinon les réfuter ou s'en disculper par un artifice de rhétorique plutôt désinvolte ? Les soupçons que *Thésée* laisse implicitement peser sur sa propre histoire sont ceux-là même que Gide porte sur tout récit. Comme l'écrivain ne peut prétendre raconter innocemment une histoire, surtout s'il s'agit de la

---

le texte.

35. Cf. Genette, *op. cit.*, pp. 38-9.

36. P. 1445. Cf. les multiples emplois de *on* pour désigner tantôt la rumeur contemporaine (p. 1419), tantôt les affabulations ou les lacunes des mythographes — notamment à propos de la rencontre avec Œdipe (« Je m'étonne qu'on en ait si peu parlé », p. 1445) — tantôt les deux : « On me reconnaît du bon sens », dit *Thésée* (p. 1418), mais qui est au juste ce dernier *on* ?

37. Des tours du type « Le vrai, c'est que » (p. 1445), par exemple, gagnent l'adhésion du lecteur grâce au phénomène d'actualisation de l'énonciation.

38. *Thésée* les rejette à la fin (p. 1445), comme s'il voulait s'en débarrasser, de même qu'il réduit à quelques mots l'épisode des Amazones (p. 1418) ou celui des combats contre les monstres (p. 1419).

sienne propre, il ne lui reste guère d'autre choix que de montrer pourquoi une telle ambition est justement utopique. En dernière analyse, c'est faire de cet échec annoncé ou, si l'on préfère, de cette réussite impossible le sujet même de toute littérature. Le jeu de Thésée critiquant les leçons des mythographes qu'il juge incertaines ou erronées, puis acceptant par pure politique les versions les plus discutables<sup>39</sup> figure l'attitude emblématique de tout narrateur gidien aux prises avec une matière qu'il cherche à la fois à promouvoir et à faire oublier. Il signifie l'ambiguïté fondamentale du récit auto-diégétique, de la pseudo-autobiographie où l'idéal de sincérité clairement proclamé entre fatalement en conflit avec la volonté de représenter. Thésée, parce qu'il est un héros mythique sur lequel ne repose plus aucune hypothèque psychologique et parce que son histoire existe aussi en dehors de son discours, dans d'autres textes, se présente comme le plus lucide des narrateurs gidiens. Ainsi son récit, figurant une espèce d'archétype à rebours du genre<sup>40</sup>, se rapproche-t-il du jeu pur, sans toutefois y parvenir tout à fait, parce qu'il ne prend sens et forme que placé dans le réseau de transtextualité qui le constitue et qu'il hésite, comme on l'a dit, sur la frontière du ludique et du sérieux. Gide intervient lui-même pour renchéris sur la parole de Thésée par l'intrusion aussi subtile que subversive dans le récit d'une voix qu'on ne peut qualifier de « narratrice<sup>41</sup> », mais qui n'est pas non plus tout à fait celle du narrateur, dénonçant bien sûr ainsi le jeu de la fiction.

Ainsi la langue de Thésée est-elle envahie d'éléments hétérogènes qui remettent fréquemment en cause son statut pourtant probant d'oralité. Ces éléments sont en gros de trois ordres qui concourent tous dans le même sens. D'abord, à la spontanéité que postule l'exercice d'un discours oral et dont témoignent à l'évidence plusieurs faits d'énonciation<sup>42</sup>, qui désignent une situation d'interlocution et donc de représentation de la parole, s'oppose l'effort d'écriture tout aussi constant que révèlent à l'envi,

39. Ce sont les fameux « racontars » (p. 1445).

40. À rebours, parce qu'intervenant en dernier lieu, au terme du paradigme et, à ce titre, pouvant renouveler notre lecture des récits précédents. *L'Immoraliste*, le premier de la série en 1902, répondait à un projet narratif d'un tout autre ordre : le roman-théorème.

41. La « voix narratrice » est celle de l'auteur. *Thésée*, en tant que récit auto-diégétique, ne saurait admettre d'autre narrateur que Thésée lui-même. La voix de Gide, si tenue soit-elle, dénonce donc le texte comme pure fiction.

42. Ce sont les signes de la déictique, les interjections (par exemple l'ironique « Dieu ! » [p. 1425] et le très gidien « parbleu » [p. 1447]), les repentirs, les redondances, les pauses du récit ostensiblement appuyées de points de suspension...

comme autant de saillies, certains passages délibérément rédigés<sup>43</sup>. Ces incongruités ostentatoires créent tout au long du récit un paradigme descriptif et narratif sur le mode sérieux que son caractère rare, voire savant conduit à une quasi-illisibilité<sup>44</sup>. La solennité du style artiste et le hiératisme des utopies langagières de Flaubert trouvent là leurs limites parodiques, dès qu'ils entrent en relation avec le parti pris inverse, postulé par l'incipit : la familiarité quelque peu sacrilège à l'égard du mythe qui émerge à l'aide de formules à l'emporte-pièce ou de jeux de mots<sup>45</sup>. La coexistence au sein du même récit de ces deux langages, assumés sans gêne apparente par le même locuteur est le signe surabondant et ostensible d'une parodie en action. Le processus de l'hybridation des différents langages mis en représentation dans *Thésée*<sup>46</sup> permet donc de mêler à la narration des énoncés allogènes, voire subversifs dont la motivation est forcément ironique. Ainsi, par exemple, le discours misogyne, qui survient comme un leitmotiv dans le récit de *Thésée*, fonctionne-t-il comme un « idéologème », comme un langage singulier représentant « un point de vue spécial sur le monde<sup>47</sup> » que ne justifient par ailleurs ni les sentiments du narrateur à l'égard d'Ariane constamment traités sur le mode dérisoire, ni l'espèce de donjuanisme attaché à la tradition du héros athénien, qui apparaît à ce point redondant qu'on est en droit d'y voir une

---

43. Cf. par exemple les chapitres III et IV. Le récit de l'épreuve de l'eau est ostensiblement « écrit », voire sophistiqué : phrases longues et complexes, style artiste, prédilection pour le mot rare à connotation esthétique (« onyx » fait irrésistiblement songer à Mallarmé), emploi systématique du passé simple et de l'imparfait du subjonctif que Benveniste juge inusité dans la langue orale.

44. Exemples de lexique archaisant ou d'emplois étymologiques : lacs (p. 1417), appoltronner (p. 1418), pourchas (p. 1418), détendu (p. 1439), embâillonât (p. 1439), escamper (p. 1443), suffisance (p. 1448), rengréger (p. 1453)...

45. Voici quelques-unes de ces formules familières du langage parlé moderne : après avoir roulé toute la nuit (p. 1425), un petit repas de famille (p. 1425), un homme d'intérieur (p. 1428), tout le bras, puis le reste y passe (p. 1438), pied au cul (p. 1440)... C'est là les indices traditionnels de la dévalorisation du mythe déjà mis en œuvre dans *Œdipe*.

46. Mikhaïl Bakhtine définit ainsi l'hybridation : « Nous qualifions de construction hybride un énoncé qui, d'après ses indices grammaticaux (syntaxiques) et compositionnels, appartient au seul locuteur, mais où se confondent, en réalité, deux énoncés, deux manières de parler, deux styles, deux "langues", deux perspectives sémantiques et sociologiques. Il faut le répéter : entre ces énoncés, ces styles, ces langages et ces perspectives, il n'existe, du point de vue de la composition et de la syntaxe, aucune frontière formelle. » (*Op. cit.*, pp. 125-6).

47. Cf. *ibid.*, p. 153.

saillie, autrement dit un indice ironique<sup>48</sup>. L'hybridation du langage de Thésée dans lequel se manifeste, par les écarts et les anachronismes qu'elle y insère, la voix subversive de l'écrivain contribue, de l'intérieur même de la textualité, à définir le « dernier écrit » comme un récit essentiellement parodique.

Les jeux de la transtextualité font parcourir le récit d'un réseau complexe de mises à distance et d'écarts, de miroirs et de contre-miroirs où l'œuvre se trouve pour ainsi dire représentée en relation avec elle-même. À tous les niveaux de lecture, *Thésée* présente réfractées les interrogations et les mises en scène dont il se nourrit : le héros s'y trouve ainsi confronté à sa légende, le narrateur à son récit, l'écrivain à la littérature telle qu'il la pratique, le lecteur enfin à un cheminement qui tantôt semble tout tracé, tantôt se dérobe. Ce livre ambigu, ironique, hybride comme le langage qui le constitue, apparaît à la fois comme une œuvre jubilatoire, par sa virtuosité rhétorique, et étrangement sereine par sa dimension testamentaire. Mais loin d'être due, comme on l'a cru, à l'acquisition d'une sagesse définitive<sup>49</sup>, qui en soi ne peut être qu'étrangère à l'œuvre littéraire proprement dite, cette sérénité ne vient-elle pas plutôt de la pratique même de l'écriture ? C'est en définitive ce que montre le travail de la parodie qui, sans être gratuite pure, apparaît ici multiforme, jubilatoire, élément de cohésion d'une entreprise narrative qui se présente, plus que jamais, comme « un équilibre hors du temps<sup>50</sup> ».

Parodie du « récit gidien » et, d'une manière générale, de la pratique gidienne de la fiction, *Thésée* introduit dans la diégèse elle-même des signes de subversion et de dissémination du sens qui produisent un travail de contestation du récit tel qu'il paraît être, c'est-à-dire linéaire, transparent, concluant. Les plus visibles de ces indices se trouvent dans les allusions implicites ou ostensibles à d'autres textes avec lesquels il entretient un jeu ironique de distanciation à plusieurs entrées. D'une manière plus subtile, le discours du narrateur engendre lui-même sa propre complexité. D'un côté, il se constitue de ce que Bakhtine appelle le plurivo-calisme, caractérisé ici par la coexistence de pratiques langagières antagonistes. De l'autre, il a en charge, en plus de ses fonctions proprement

---

48. Cf. pp. 1442, 1444 et 1450. Ces remarques sont toujours énoncées à propos d'Ariane et de Phèdre, les épouses virtuelles ou réelles. Elles sont le contrepoint quasi-obligé du donjuanisme dont Thésée est une figure canonique et fonctionnent comme des clichés, donc comme un indice d'ironie.

49. Gide récuse ce terme de sagesse dans ses entretiens avec Jean Amrouche (cf. *André Gide, qui êtes-vous ?*, Lyon : La Manufacture, 1987, p. 315).

50. *Journal 1889-1939*, p. 94.

narratives, la représentation, enchâssée dans le récit, de la parole d'autrui. Par là, il met en jeu son aptitude à reproduire celle-ci avec exactitude, mais en même temps il multiplie les images du langage avec lesquelles il entre en relation. La narration auto-diégétique et l'identité du narrateur et du personnage qu'elle postule ne doivent pas entraîner ici la confusion de deux instances différentes : d'une part, le locuteur partenaire intradiégétique de l'interlocution dans l'histoire, de l'autre l'énonciateur qui raconte justement cette histoire dans le présent et reproduit ici et maintenant une parole prononcée jadis. Bakhtine a étudié l'enchâssement du dialogue dans une narration : « Le contexte qui englobe la parole d'autrui crée un fond dialogique dont l'influence peut être fort importante. En recourant à des procédés d'enchâssement appropriés, on peut parvenir à des transformations notables d'un énoncé étranger, pourtant rendu de façon exacte <sup>51</sup>. » *Thésée*, nous le savons, est le récit gidien le plus riche en voix différentes. Pour ne retenir que les plus significantes <sup>52</sup>, Pasiphaë, Ariane, Dédale, Icare, Pirithoüs et Œdipe ont évidemment tous un langage différent, ce qui est attendu, mais le narrateur ne leur donne pas une égale valeur, il n'octroie pas à la représentation de leur discours une égale objectivité <sup>53</sup>. Tous sont pourtant à leur manière des images du récit de *Thésée*. Certains sont eux-mêmes des récits, qui suivent des lois voisines de celle du texte premier : ce sont les quasi-monologues de Pasiphaë et de Dédale. Cette structure en emboîtement dénonce l'utopie de la linéarité du récit et suggère une parodie des langages et de leur représentation, donc en dernière analyse une parodie de *Thésée*, cet autre quasi-monologue dont ils ne sont que la miniaturisation <sup>54</sup>. Une étude plus détaillée montrerait que chacun de ces locuteurs-personnages entretient avec *Thésée* un type singulier de communication qui répète à sa manière, sur le mode ironique, celui que lui-même instaure avec son auditeur. L'expérience du langage que la parole d'autrui déploie participe, en effet, à la mise en scène d'une appropriation de l'interlocuteur par le discours. Mais *Thésée*, en privilégiant constamment l'autonomie du discours rap-

51. Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 159.

52. Sur les 10 voix du récit, nous ne prenons en compte que les monologues développés, y compris lorsqu'ils sont interrompus par de courtes répliques de l'interlocuteur. Nous ne retenons pas Minos, qui s'identifie purement et simplement à sa fonction de roi, ni Égée, ni Phèdre dont la parole reste très épisodique.

53. Il suffit de comparer d'un côté le discours d'Œdipe qui présente une alternative à l'expérience de *Thésée* et entre donc en état de dialogue avec elle et de l'autre les soliloques d'Icare et de Pasiphaë.

54. Quasi-monologue ou apparence de monologue, puisque — nous allons le voir — tout monologue est un « dialogue intériorisé ».

porté sur sa narrativisation, donne de chacune des paroles représentées une image stylisée, délibérément parodique. Leur enchâssement dans le récit, signalé ou non par un indice déclaratif, accompagné ou non de commentaires négatifs, provoque aussitôt un recul critique et enclenche le mécanisme de l'ironie narrative. Ce processus se vérifie pour tous les interlocuteurs de Thésée. Mais si des personnages caricaturaux comme Pasiphaë, figure de la séduction, ou Ariane, qui incarne l'attachement à une vision mesquine et préjugée de l'existence, ne parviennent pas à circonvier le héros athénien, c'est aussi parce que leur discours porte en lui les signes langagiers de sa réfutation, avant même d'être dénoncé par son enchâssement. À l'extrême, le sentiment d'étrangeté qui saisit Thésée chez Dédale devant un Icare doute-tombe, dont le soliloque comporte tous les signes du psittacisme et, en dernière analyse, de l'incommunicabilité, représente une sorte de contre-épreuve qui survient là pour dénoncer au cœur même du récit le discours à une seule issue, autrement dit le discours concluant. Le rapprochement d'Icare et d'André Walter en suggérant un retour aux origines de la création gidienne projette sur l'explicit de *Thésée* une lumière ironique. Le « dernier écrit », en effet, ne se distingue pas sur ce point de ceux qui l'ont précédé, il reprend à son compte ce que Gide écrivait en 1921 à propos de Barrès : « Malheur aux livres qui concluent ; ce sont ceux qui d'abord satisfont le plus le public, mais au bout de vingt ans la conclusion écrase le livre <sup>55</sup>. »

La représentation de la parole dans *Thésée* est tout le contraire de cette accréditation de la trajectoire du narrateur qu'elle paraît être. Il existe, en effet, tout un réseau de circulations d'un discours à l'autre, tout un système d'échos qui brouille les significations et ambiguïse le récit. Ainsi de Dédale à Icare <sup>56</sup>, de Pasiphaë à Icare de nouveau <sup>57</sup> ou de Dédale à Thésée dont les deux récits sont en bien des points proches l'un de l'autre <sup>58</sup> passent des fragments de pensées qui perdent ou compro-

55. « Billets à Angèle », *Incidences*, Gallimard, 1951, p. 54.

56. Dédale : « Je te louerai de ne point te laisser embarrasser par ta pensée » (p. 1431). Icare : « Je n'extraits du plus beau syllogisme que ce que j'y avais mis d'abord » (p. 1435).

57. Pasiphaë : « J'ai l'amour exclusif du divin. Le gênant, voyez-vous, c'est de ne point savoir où commence et où finit le dieu » (p. 1427). Icare : « Je ne sais point où Dieu commence, et moins encore où il finit » (p. 1435).

58. Dédale : « Dans le temps, sur un plan humain, il se développe, accomplit son destin, puis meurt. Mais le temps même n'existe pas sur un autre plan, le vrai, l'éternel, où chaque geste représentatif selon sa signification particulière s'inscrit. » (p. 1436). Thésée : « J'ai fait ma ville. Après moi, saura l'habiter immortellement ma pensée. » (p. 1453).

mettent au cours de ces glissements ce que nous aurions pu prendre — par erreur — pour une acception définitive. Le discours à dominante assertive, en passant d'un locuteur à l'autre, en accédant à un autre contexte, prouve ainsi la relativité même du langage humain et énonce l'instabilité du sens. Le prétendu message du texte vole ainsi en éclats, puisqu'en se verbalisant et en s'inscrivant dans un procès d'énonciation, il entre dans le jeu de la subjectivité dont il subit fatalement la réfraction. *Thésée* participe à la modernité du mythe, qui est aussi celle de toute l'œuvre de Gide, dans le sens où, par ce travail incessant de contestation interne au récit, il signifie l'entrée de la littérature dans l'ère du soupçon.

Ainsi *Thésée* met-il fin, semble-t-il, à plusieurs des utopies qui gouvernaient l'art du récit. En le définissant comme un quasi-monologue, nous admettons de fait l'investissement de la voix narrative par des paroles et des langages allogènes, explicites ou non, avec lesquelles elle entre en communication. Ces parcours et ces circulations internes tendent à saper l'utopie de la linéarité et à promouvoir la circularité dans le récit. Les hésitations entre langage écrit et langage oral, entre narrateur-personnage de fiction et narrateur-héros mythique ne permettent pas de définir un statut de la narration aussi clair qu'il l'était dans les sept récits précédents. Peut-être sommes-nous ici au seuil d'un genre de récit nouveau, donc au seuil de l'inclassable. Cette complexité ne signifie nullement un échec de *Thésée*. Au contraire, elle est le signe d'une transcendance par rapport aux genres et aux textes auxquels ce « dernier écrit » peut revendiquer son appartenance. Elle peut même invoquer la toute-puissance du Jeu dans le procès littéraire. De même que l'œuvre narrative de Gide se constitue de l'alternance du sérieux (les récits) et du ludique (les soties), *Thésée* sous les dehors d'un récit « classique » produit en une même énonciation des virtualités langagières et formelles que l'on croyait inconciliables en pareil lieu, achevant de renverser ainsi l'utopie du vraisemblable après que les récits antérieurs aient brisé celle du transparent. *Thésée*, en tant que narrateur, possède en effet une grande liberté dans son jeu narratif, mais le langage lui-même, en raison des lois qui sont les siennes, a un pouvoir quasi-illimité de subversion et de contestation. « Celui qui dit je — écrit Jean Rousset — est seul à savoir que ce qu'il pense n'est pas ce qu'il montre ; ce pourrait être l'une des fonctions du monologue autobiographique de dramatiser cette contradiction d'un envers et d'un endroit<sup>59</sup>. » *Thésée* trace son propre chemin dans les arcanes du langage et du texte, entraînant le lecteur à sa suite, décidé si besoin s'en fait sentir à l'y perdre ici ou là.

---

59. Jean Rousset, *Narcisse romancier*, José Corti, 1972, p. 57.

### *Parcours en trompe-l'œil*

Le terme de monologue ne suffit donc plus pour définir son entreprise narrative. Récit, rétrospection d'événements du passé, celle-ci n'a de sens que proférée devant un auditoire avec lequel elle entre en interlocution, parce qu'elle n'a pas d'autre moyen d'action que cette mise en scène verbale, ici et maintenant, dans le présent de l'énonciation qui est aussi celui du « lecteur », donc le nôtre<sup>60</sup>. Ce quasi-monologue, parce qu'il est prononcé dans une situation d'oralité, a a priori un caractère dramatique. Il décrit moins une action, nous l'avons dit, qu'il est cette action elle-même : celle du langage, bien sûr, perçu dans son mécanisme d'intersubjectivité. Néanmoins, sa fonction première reste de raconter une histoire qu'il organise à son gré, mettant en pièces l'utopie de la sincérité. Narratif ou dramatique, il produit un récit dont nous avons montré qu'il était un labyrinthe. On aura compris que la notion de quasi-monologue servait de relais pour introduire celle, a priori contradictoire, de monologue dialogué. Le dialogue n'est pas ici l'expression d'une sorte de jeu d'ombres et de lumières ou de lutte intérieure<sup>61</sup>, mais la composante essentielle d'un langage narratif envahie de voix et d'options différentes qui sont comme le bilan de certaines des postulats littéraires de Gide. C'est ce que révèle l'analyse de la représentation de la parole et la prise en compte des écarts langagiers si caractéristiques du récit premier. Le concept bakhtinien de plurivocalisme appliqué à *Thésée* en accentue la dimension ludique et parodique et permet d'expliquer la complexité d'une narration traversée de circulations aussi diverses que difficiles à concilier entre elles. « Le discours bivocal est toujours à dialogue intérieur, observe le poéticien russe. Tels sont les discours humoristique, ironique, parodique, le discours réfractant du narrateur, des personnages, enfin le discours des genres intercalaires : tout cela, ce sont des discours bivocaux, intérieurement dialogués. En eux tous se trouve en germe un dialogue potentiel, non déployé, concentré sur lui-même, un dialogue à deux voix, deux conceptions du monde, deux langages<sup>62</sup>. » Benveniste, de son côté, définit le monologue comme « un dialogue intériorisé, formulé en "langage intérieur", entre un moi locuteur et un moi écouteur<sup>63</sup> ». Cette structure dialogique de l'énonciation explique les repen-

60. Ce moment de lisibilité est indiqué par le narrateur lui-même : « Mais à présent, privé de la même amitié de Pirithoüs, je me sens seul, et je suis vieux » (p. 1450). Le temps du narrateur rejoint explicitement celui du lecteur.

61. Ces valeurs sont étrangères à Thésée en tant que personnage moral.

62. Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 145.

63. Émile Benveniste, *op. cit.*, tome II, p. 85.

tirs du narrateur dont la fonction n'est pas psychologique, mais sémiotique. La curieuse hésitation entre Géryon et Cercyon, par exemple <sup>64</sup>, ne prend sens que lié au topos de la rivalité avec Hercule, l'autre tueur de monstres <sup>65</sup>, dont l'évocation ne sert pas à stimuler le courage du héros, mais entre dans un processus d'auto-glorification dont nous avons analysé la fonction parodique <sup>66</sup>. Le récit de Thésée est ainsi constitué d'un tissu de langages et de formes qui s'enchevêtrent dans de savantes et retorses combinaisons. À la différence des récits antérieurs qui s'indexaient sur le réel et représentaient le conflit dramatique des deux axes antonymes de la dissimulation et du déchiffrement, le « dernier écrit » gidien est avant tout un acte de jubilation, une célébration de la littérature comme telle.

L'ultime illusion où nous entraîne Thésée est de faire croire à une continuité narrative, à une logique du discours et donc à une démonstration. La chronologie du récit suggère en soi une idée d'évolution ou de progrès, quoique seul l'épisode crétois, tout au moins jusqu'à la victoire sur le Minotaure, soit raconté avec les précisions temporelles suffisantes. L'attention à la durée et à l'espace <sup>67</sup> ainsi que la présence de topos aussi spécifiques que ceux de l'épreuve et du travestissement rappellent les procédés et les jeux du roman d'éducation. En axant son récit sur l'aventure « admirable » du labyrinthe <sup>68</sup>, qu'il présente comme l'acmé de son parcours, Thésée en oriente fatalement la lecture. Les épisodes antérieurs sont en effet dégradés en « bagatelles préparatoires <sup>69</sup> » et les actes ultérieurs du héros en revanche présentés comme les conséquences de cette épreuve primordiale. Le processus de causalité ainsi enclenché témoigne d'une mise en ordre du mythe — c'est le phénomène de transposition thématique : chez Plutarque, le combat contre le Minotaure est un exploit parmi d'autres — et d'une volonté manifeste d'influer sur le lecteur. Les figures de la répétition, la tendance au récit prédictique et la pratique des prolepses narratives contribuent, de leur côté, à imposer une lecture idéologique et historique de *Thésée*, qui par instants apparaît

---

64. P. 1419.

65. Sauf erreur, il y a 7 allusions à Hercule : pp. 1418, 1419, 1430, 1431, 1437, 1441 et 1447.

66. Hercule est le modèle canonique de la force. Thésée le montre dans des situations où il apparaît efféminé par l'attachement et la dépendance à des êtres aimés (Omphale, Hylas).

67. Cf. la luxuriance descriptive imitée de Flaubert.

68. P. 1419. Le mot « admirable » ne peut être qu'ironique.

69. *Ibid.*

saturé de formules emblématiques du type : « Les premières et les plus importantes victoires que devait remporter l'homme, c'est sur les dieux <sup>70</sup>. » Cette utopie du progrès dont le héros athénien se veut le chantre est aussi le principe sur lequel son récit semble devoir s'organiser. L'articulation du texte sur le pivot central tend toutefois à privilégier sa régularité formelle sur sa signification idéologique. Entre le prologue (chapitres I et II) et l'épilogue (chapitres XI et XII) fonctionne un système d'échos sur un plan purement verbal — la répétition d'artifices rhétoriques destinés à plaider le sérieux de l'entreprise narrative <sup>71</sup> — mais aussi sur un plan thématique. Le récit de l'aventure crétoise prend en effet place entre deux aveux d'autant plus difficiles à exprimer qu'ils mettent en cause la tradition. L'émancipation de Thésée, tueur de monstres et fondateur de cité, s'est construite d'une série de crimes : le double meurtre du père et du fils, la mystification de Minos, l'enlèvement de Phèdre et l'abandon d'Ariane. Passer outre, la formule qui résume l'éthique de Thésée, c'est écouter la loi du désir, mais c'est surtout ne pas s'attacher et laisser en arrière ceux qui entraveraient son cheminement. L'individualisme de Thésée, si admirable soit-il, est construit sur la mort d'autrui, il conduit à la solitude. Le meurtre d'Hippolyte est le prix à payer pour Thésée, car c'est en se coupant du seul narrataire possible de son récit qu'il découvre, ainsi que le lui prédisait Dédale, une postérité possible.

Ainsi le récit de Thésée ne prend-il pas fin sur sa mort annoncée, mais sur la contemporanéité du lecteur. C'est suggérer par là qu'il ne s'arrête pas. La mort du fils, survenant après celle du père, détruit la famille réelle pour lui substituer une filiation élargie, purement idéalisée. Pour en parler et comme si l'une appelait l'autre, il emploie les mêmes mots, avec un embarras évidemment feint, qui dénote une parodie des récits antérieurs et de ces narrateurs qui ont peur du langage : « je vais faire ici », « je dois raconter ici <sup>72</sup> ». Dans ces syntagmes, l'adverbe de lieu désigne l'acte d'énonciation comme lieu unique de l'action qui ne se réalise que dans la relation d'intersubjectivité avec le lecteur. L'évocation de l'adolescence, puis de la mort d'Hippolyte — la comparaison de leurs deux jeunesse le signalait sans ambiguïté <sup>73</sup> — suggère l'idée d'un im-

---

70. P. 1417.

71. Cf. « Force est [ou était] de reconnaître » (pp. 1417 et 1449). C'est une concession du narrateur à l'Histoire, une garantie de sérieux. Peut-on parler de coïncidence dans un pareil texte ?

72. Pp. 1415 et 1448.

73. Cf. pp. 1415-6 et 1449-50.

possible recommencement : Hippolyte, le « chaste » ne sera pas l'héritier de Thésée <sup>74</sup>.

### *Le plaisir du texte*

La filiation n'est pas ailleurs que dans l'œuvre elle-même, induite de la relation de communication entre le narrateur et l'auditeur qu'elle met en scène. Relire, multiplier les lecteurs, voilà qui bouscule à nouveau l'utopie d'un récit linéaire, démonstratif, concluant. La mort du père, que le narrateur traite avec désinvolture <sup>75</sup>, annonce celle du fils qu'il présente avec sérieux. Ce jeu d'échos produit une figure du récit. L'écrivain s'efface derrière son œuvre, ce labyrinthe que le lecteur est invité à son tour à parcourir. Ainsi s'affirme la prépondérance du jeu, jeu complexe de l'énonciation qui s'amuse des conventions de la culture et, en imposant les siennes, brouille les pistes. Gide, on le sait, ne veut pas de lecteur « paresseux <sup>76</sup> ». Son « dernier écrit », parce qu'il s'indexe sur la littérature elle-même et non plus sur le réel, dénonce sa dimension ludique, réconciliant dans un ultime défi le récit et la sottise. À la ligne droite que suggère l'illusion narrative et que toute confession auto-diégétique suit plus ou moins, parce qu'étant « l'histoire d'une vie racontée par celui qui l'a vécue, dit Jean Rousset, le narrateur revient, pour lui-même ou pour autrui, sur son passé et la relate en commençant par ses débuts <sup>77</sup>, — à cette ligne droite tellement rassurante, — peut-être doit-on préférer les jeux de parodie et les parcours de sens que notre analyse a tenté d'établir et que l'énonciation seule dans les systèmes d'échanges qu'elle élabore est capable de mettre en œuvre. Thésée, dernier avatar du narrateur gidien, parle aux voix capables de l'entendre, c'est-à-dire d'en jouir.

---

74. Ces mots *chaste* et *héritier* sont répétés pp. 1418 et 1449.

75. « C'était quelqu'un de très bien, Égée, mon père », déclare Thésée dès le début (p. 1416). À partir de là, le récit fonctionne en régime d'auto-parodie : « J'ai déjà touché quelques mots de cela ; je n'aime pas y revenir. J'ajouterais pourtant que j'avais fait un songe, cette dernière nuit, où je me voyais déjà roi d'Attique... » (pp. 1443-4). Toute hésitation de Thésée sur le contenu de sa biographie tend à remettre le récit entier en question.

76. Cf. *Journal des Faux-Monnayeurs*, Gallimard, 1927, p. 85.

77. Jean Rousset, *op. cit.*, p. 56.



# Gide, Plutarque et la légende de Thésée

par

PIERRE RENAULD \*

Il est curieux de remarquer que malgré le grand éclat de la légende de Thésée, la personnalité du héros n'a pas fort tenté les poètes et qu'il n'entre guère que comme comparse dans les œuvres que cette légende a inspirées. C'est par les femmes que le vainqueur du Minotaure a fait carrière littéraire, mais par une humiliante ironie du destin, celui que Chaucer appelait « le plus grand infidèle en amour », le « volage adorateur de mille objets divers » de Racine se voit éclipsé par ses conquêtes. Au moins dans la littérature moderne — moderne opposée à antique — c'est sur les sœurs crétoises, Ariane et Phèdre, que se fixe l'attention. Sur elles et sur le fils de l'Amazone, Hippolyte. Ce sont leurs noms qui presque toujours figurent dans les titres des œuvres les plus célèbres, signées des plus grands noms. Sans doute y a-t-il un *Thésée* de La Serre, de La Fosse, du comte de Stolberg, plus près de nous de G. Neveux et de F. G. Jünger. Mais qu'est-ce que cela auprès de toutes les *Ariane à Naxos* de Rinuccini à Hofmansthal et de toutes les *Phèdre* de Racine à D'Annunzio ! Si bien que celui qui semble avoir été le héros par excellence de la race ionienne, l'émule de Héraklès et le fondateur d'Athènes n'apparaît guère dans la littérature que comme un amant infidèle et un mari trompé.

Ce qui donne un intérêt tout particulier au Thésée de Gide (1946),

---

\* Article paru dans le n° de novembre 1968, pp. 324-45, de *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, et que nous reproduisons avec l'aimable autorisation de l'auteur et de la revue.

c'est que rejetant les femmes aux figures à peine esquissées dans l'ombre il s'attache au héros seul et à ces éléments essentiels de sa carrière que sont sa victoire de Crète et l'unification de l'Attique. C'est un Thésée viril, ce sont des œuvres viriles que Gide nous présente, rejoignant ainsi à coup sûr le sens profond de la légende grecque. Mais ce *Thésée*, il l'a porté longtemps en lui-même (« j'y songe depuis longtemps », note-t-il dans son *Journal* le 18 janvier 1931) et c'est par lui qu'il a conclu son œuvre. *Thésée*, paru moins de cinq ans avant la mort de son auteur, est pratiquement son dernier ouvrage et le ton de mainte page, notamment des dernières, lui donne un caractère manifestement testamentaire. C'est comme un testament <sup>1</sup> déjà qu'il le concevait en 1938, c'est un dernier message dans lequel il entend résumer son enseignement — l'enseignement de sa vieillesse — et tente de modeler la figure qu'il voudrait laisser de lui-même. Dans une thèse <sup>2</sup> soutenue à Tübingen en 1953, M. Siegfried Makowka a bien mis en lumière ce caractère personnel et autobiographique de *Thésée*. Il a relevé avec soin les allusions au héros qui, depuis *Les Nourritures terrestres* (1897) jalonnent l'œuvre de Gide, allusions <sup>3</sup> à travers lesquelles on voit se préciser les thèmes principaux de son dernier livre : le mouvement perpétuel, le perpétuel « passer outre », leitmotiv, aux yeux de l'auteur, de la légende de Thésée et, étroitement lié à lui, le thème du fil <sup>4</sup>, dont tout amour, toute amitié nous en-

1. Roger Martin du Gard, *Notes sur André Gide*, p. 135.

2. *Die Theseussage in der französischen Literatur unter besonderer Berücksichtigung von A. Gide "Thésée"*. Dissertation (Tübingen, 1953).

3. Cf. *Journal (1889-1939)*, pp. 347, 840, 1022, 1077, 1144. *Journal (1939-1942)*, p. 84. *Journal (1942-1949)*, pp. 11, 216, 217. *Incidences*, pp. 127-30. *Romans, récits et sotties, œuvres lyriques* (Pléiade, 1958), pp. 185, 198, 977, 1067, 1068. Nous citons toutes les œuvres lyriques et romanesques (et notamment *Thésée*) d'après cette édition. — Pour *Incidences*, nous utilisons la 47<sup>e</sup> édition (Gallimard, 1948).

4. Thème ambigu d'ailleurs et que Gide, suivant le cas et sans se préoccuper de la contradiction, valorise dans un sens ou dans l'autre. Car s'il en fait le plus souvent, un peu superficiellement et injustement, le « fil à la patte », symbole de ce qui retient et empêche d'avancer, il doit bien reconnaître aussi que sans le fil Thésée ne sortirait pas du labyrinthe et, livré à lui-même, se perdrait. Dédale (et non Ariane) insiste très fortement sur la nécessité de « revenir » : « Reviens à elle, ou c'en est fait *de tout le reste, du meilleur...* » Le fil, « figuration tangible du devoir », devient en même temps le symbole de l'attachement nécessaire au passé : « Reviens à lui. Reviens à toi. Car rien ne part de rien, et c'est sur ton passé, su ce que tu es à présent, que tout ce que tu seras prend appui » (p. 1433). Tout indique que ces paroles — dont les circonstances soulignent l'évidente sagesse — expriment la pensée même de Gide et l'on n'aurait pas de peine d'ail-

travent, par lequel ils nous « tirent arrière » et que le héros doit briser pour s'avancer seul, la recherche des armes cachées sous un rocher, image de l'indispensable effort, et l'oubli intentionnel de la voile qui cause la mort d'Égée. Tous ces éléments sont réunis déjà dans les *Considérations sur la Mythologie grecque (Incidences)*, pp. 125-30), publiées en 1919 et qui contiennent en deux pages une ébauche du futur *Thésée*. Les préoccupations sociales et politiques des années 30 contribuèrent sans doute à éveiller l'intérêt de Gide pour le rôle politique du fondateur d'Athènes et en 1931 il imaginait un *Dédale et Icare (Journal)*, p. 1077) et surtout, en guise d'épilogue, la rencontre avec Œdipe (*Journal*, p. 1022).

Mais notre but n'est pas ici de dénombrer les thèmes gidiens qui se retrouvent dans un récit emprunté aux mythes helléniques ni de chercher dans quelle mesure, placé dans la bouche du vieux Thésée parcourant sa vie du regard, il reproduit l'image que le vieux Gide pouvait se faire de la sienne. Nous nous proposons plutôt de comparer l'ouvrage à ses sources antiques et tout particulièrement à la seule monographie consacrée au vainqueur du Minotaure que l'Antiquité nous ait léguée, c'est-à-dire à celle de Plutarque<sup>5</sup>.

Malgré les apparences, il est plus d'un point commun à Plutarque et à Gide. Tous deux abordent Thésée en moralistes et en psychologues. Tous deux le considèrent plus ou moins comme exemplaire. Cet aspect est indéniable dans les *Vies* de Plutarque. Il a choisi de peindre des personnages illustres et de cette peinture il prétend tirer un enseignement. Ce qui l'intéresse dans ses biographies, c'est l'âme de ses personnages, leur caractère. C'est pourquoi, comme il le dit dans sa *Vie d'Alexandre*, il « appuie surtout sur les faits où l'âme se révèle ». Il ne se borne donc

leurs à en trouver l'écho autre part. On lit par exemple dans le *Journal* (1931, pp. 1023-4) : « [La France] se doit de prouver qu'elle est capable d'évoluer sans pour cela renier son passé. Un renouveau qui s'achèterait à ce prix serait l'équivalent d'une faillite. C'est ce passé même qui doit enfanter son avenir. » Et l'époux de Madeleine ne notait-il pas encore en 1940, à l'un des moments sans doute où il se sentait le plus loin d'elle, de sa mémoire : « ... Je ne me serais pas marié ! En écrivant ces mots, j'en tremble comme d'une impiété. C'est que je suis resté malgré tout très amoureux de ce qui m'a le plus gêné et que je ne puis pas jurer que cette gêne même n'ait pas obtenu de moi le meilleur. » (*Journal (1939-1942)*, p. 84).

5. Nous citons Plutarque d'après l'édition des Belles Lettres : *Vies*, tome I, Paris, 1957. De même Sophocle, *Les Belles Lettres*, tome III, Paris, 1960. Pour Bacchylide, nous avons utilisé l'édition de Jebb : *Bacchylides, The Poems and Fragments*, Cambridge, 1905.

pas à rassembler des faits : il les choisit, il les dispose. Il veut faire un portrait plus qu'une chronique. Il se veut philosophe plus qu'historien.

Malgré tout, il est quand même, il est aussi un historien. C'est bien une biographie qu'il se propose d'écrire, pas un roman ou un poème. Il considère les poètes et les conteurs de mythes avec méfiance, sinon avec dédain (*Thésée*, I) : leur domaine en tout cas n'est pas le sien. Ses personnages sont pour lui des personnages historiques et sa tâche est d'en rapporter tout ce qu'on en peut savoir de *vrai*. Il citera donc toutes les traditions parvenues à sa connaissance (celles du moins qui ne lui paraissent pas d'emblée radicalement aberrantes) tout en les soumettant à la critique de la raison (λογος) pour dégager le plus probable, le plus acceptable, pour faire apparaître le fond historique qui se cache sous les invraisemblances du mythe (το μυθωδες). Même s'il désespère parfois d'y parvenir, c'est à la vérité historique qu'il tend.

Gide au contraire est romancier et se place résolument dans le domaine de la fiction. C'est par elle et non par l'histoire qu'il s'efforce d'atteindre aux observations psychologiques et morales. Et c'est de ce point de vue romanesque et poétique, de ce point de vue d'artiste qu'il aborde le mythe. « La fable grecque », confiait-il à Roger Martin du Gard (*Notes*, p. 136), « est une mine sans fond, un trésor de vérités éternelles », trésor dont il s'est « nourri » (*Hommage à André Gide*, NRF, 1951, p. 264). Et sans doute, pour s'en nourrir, il faut « y croire » (*Incidences*, p. 125), c'est-à-dire croire que cela signifie quelque chose, croire à sa vérité, non historique, mais symbolique. Croire que le mythe incarne et synthétise, exprime en images quelques aspects essentiels, quelques attitudes fondamentales de l'homme ou condense en paraboles une sagesse millénaire. Et parce qu'il s'exprime, justement, en paraboles et en images, sa signification n'est jamais épuisée, mais il propose au contraire à l'esprit un thème illimité de méditations<sup>6</sup>. Le mythe se présente donc à Gide comme un motif littéraire, un « sujet » à approfondir, à pétrir, à revêtir de significations personnelles.

De là entre l'auteur grec et l'auteur français une différence d'attitude radicale. Outre que son souci d'information complète et minutieuse l'amène à faire de son œuvre une compilation de sources diverses, une mine de documents au caractère plutôt « scientifique » qu'artistique, le philosophe du I<sup>er</sup> siècle après J.-C., le prêtre d'Apollon, respectueux des

---

6. Semblable en cela à l'œuvre d'art, qui elle aussi ne doit que conter et que peindre et se garder de conclure. Car « malheur aux livres qui concluent ; [...] la conclusion écrase le livre » (*Incidences*, p. 54). C'est affaire à la philosophie d'expliquer, l'art se contente de suggérer.

traditions de son pays, mais « éclairé », s'efforce d'« épurer la fable » et d'en faire de l'histoire en mettant d'accord autant qu'il se peut la religion et la raison, tandis que l'écrivain du XX<sup>e</sup>, jouant librement sur tous les tableaux, accueille volontiers le surnaturel si ce surnaturel a valeur de symbole (ou même simplement comme ornement poétique), tout en donnant de son héros et de sa conduite une image aussi réaliste que le permettent les circonstances. Se mouvant dans un monde symbolique que n'astreint nulle vraisemblance, il semble soucieux de la réintroduire autant que possible dans le comportement du personnage et de le montrer, exemplaire aux yeux des hommes, agissant et triomphant par des moyens tout humains. Reste que ce « réalisme » est l'opposé même de celui de Plutarque, qui « évhémerise » ou plutôt « historicise » chaque fois qu'il le peut. C'est ainsi qu'il fait d'Aidôneus un roi des Molosses, qui — ami du quiproquo mythologique sans doute — « avait donné à sa femme le nom de Perséphone, à sa fille celui de Korè et à son chien celui de Cerbère » (*Th.*, 31) : la descente de Thésée aux Enfers devient un simple voyage en Épire. De même, s'il note (en quelques lignes) la version traditionnelle de la légende du Minotaure, sa sympathie va manifestement aux autres versions longuement rapportées, notamment à celle qui voit dans le Minotaure un certain Tauros, commandant de l'armée de Minos, « personnage d'un caractère rude et sauvage qui traitait les enfants des Athéniens avec beaucoup d'insolence et de cruauté » (*Th.*, 16). Gide (*Incidences*, p. 128) ne cache pas le dédain dans lequel il tient ce genre d'interprétations.

De ces différences d'attitude et d'intention résultent, outre maintes différences de détail, d'importantes différences de composition et d'économie.

Le *Thésée* de Gide, en douze chapitres <sup>7</sup>, occupe 39 pages de l'édition de la Pléiade. Celui de Plutarque, en 36 paragraphes (dont les deux premiers, soit une page et demie, sont consacrés à des considérations préliminaires) remplit 35 pages de l'édition des Belles Lettres, ce qui correspond à peu près à 30 pages et demie de celle de la Pléiade. Quoiqu'un peu plus courte que l'œuvre de Gide, celle de Plutarque embrasse pourtant tous les épisodes ou presque de la carrière de Thésée (telle que nous la font connaître l'ensemble des sources antiques), consacrant 10 pages (de l'édition des Belles Lettres) à la jeunesse et aux premiers exploits, 9 pages et demie à l'expédition de Crète et à ses suites et 14 pages au reste, parmi lequel la guerre contre les Amazones et les Centaures (dont Gide

---

7. Il en avait treize dans la première édition publiée par Jacques Schiffrin à New-York en 1946. Gide a supprimé le neuvième consacré aux plaintes d'Ariane.

ne dit rien) et l'enlèvement d'Hélène (qu'il mentionne comme un « fait controvérsé » alors que Plutarque lui attribue un rôle décisif dans la fin tragique de Thésée). Quelle que soit donc l'importance que prenne dans un tel ensemble l'expédition de Crète, elle ne saurait se comparer à celle que la même expédition revêt dans le récit de Gide, où elle occupe 8 chapitres sur 12 et plus de 24 pages sur 39. Les deux chapitres qui se placent avant (moins de 5 pages) et les deux chapitres (un peu plus copieux, il est vrai, 9 pages et demie environ) qui se placent après ne font qu'une figure que de prologue et d'épilogue de part et d'autre de ce monument.

Pourtant cette ordonnance apparente — et apparemment harmonieuse — ne correspond pas aux intentions profondes de l'auteur. Car celui-ci, avec toute la clarté désirable, distingue dans la vie de Thésée deux parties nettement contrastées, la première vouée aux aventures et aux prouesses, dans laquelle le héros « purge la terre de ses monstres » et, donnant libre cours à son humeur volage, va d'étreinte en étreinte, toujours soucieux de « passer outre » et de rester disponible. Période d'apprentissage dont le principal mérite aux yeux de Thésée (et de Gide) semble être de lui avoir permis de se connaître, de prendre la mesure de ses forces et de « comprendre qui il est », et à laquelle succède une période de maturité et de réalisation qui occupe la seconde partie de son existence. Dès lors « le temps de l'aventure est révolu » : il s'agit de régner. L'époque est venue de « cultiver et de porter à fruit la terre heureusement amendée » (p. 1448). Plus question de « passer outre » : le héros du mouvement perpétuel et de l'évasion continue s'enracine dans « sa terre » et même dans « ses morts » ; il prend « en conscience et en main l'héritage », il hérite et il veut « léguer ». Celui qui, « en fait de femmes, n'a jamais pu se fixer » se fixe : comme il épouse Athènes, il épouse Phèdre et lui reste fidèle (p. 1445). On ne saurait rêver transformation plus complète.

Seulement cette transformation s'opère à la trente et unième page : la seconde partie de la vie de Thésée, où pourtant il place sa vraie gloire, n'occupe même pas le quart du récit et deux chapitres à peine (sur douze) lui sont consacrés. D'où un incontestable déséquilibre : le « règne », si haut exalté, ne reçoit pas le développement correspondant à son importance, cela parce que, comme nous le verrons plus loin, l'auteur n'a *roman-cé*, à proprement parler, que l'expédition de Crète, et pour le reste<sup>8</sup> s'est contenté de *résumer*.

Suivons maintenant le héros gidien dans sa carrière, en tenant l'œil en même temps sur ce que nous appellerons ici, improprement, son « modè-

---

8. Exception faite peut-être pour la rencontre avec Œdipe qui d'ailleurs forme une sorte de conclusion.

le » grec.

Avant sa naissance même, Thésée avait de quoi plaire au cœur de Gide, dont on sait le goût pour les bâtards<sup>9</sup>. Or que l'on adopte l'une ou l'autre des versions qui avaient cours dans l'Antiquité, Thésée a droit manifestement à ce titre. S'il est fils d'Égée, comme le veut — après Hésiode, Sophocle et bien d'autres — Plutarque, il l'est sans doute, puisqu'il naît à Trézène d'une passagère rencontre d'Égée et d'Aithra, entre lesquels nulle source ne parle de mariage et qu'il grandit loin de son père jusqu'à 16 ans. S'il est fils de Poseidon, comme l'affirment Pindare, Bacchylide, Euripide, etc., il l'est à plus forte raison encore et en quelque sorte doublement — surtout si l'on suit la tradition rapportée par Apollodore (*Bibliothèque*, III, 206) et par Hygin (fable 37), selon laquelle le dieu et le roi se seraient partagé la même nuit les faveurs de la même femme, le dieu abandonnant généreusement au roi, précise Hygin, le fruit de cette collaboration amoureuse. D'une si séduisante version, Gide pourtant ne dit rien, mais au rebours de Plutarque, il incline pour l'origine poseidonienne. Ainsi couronne-t-il d'un bâtard divin la série des Bernard et des Lafcadio, avec lesquels Thésée offre tant de ressemblance. Mais une part au moins de Lafcadio paraît sortie des *Nourritures terrestres* et c'est en héros des *Nourritures* que Thésée commence sa carrière. « Ô premiers ans vécus dans l'innocence !... J'étais le vent, la vague... Et tout contact avec un monde extérieur ne m'enseignait point tant mes limites qu'il n'éveillait en moi de volupté. J'ai caressé des fruits, la peau des jeunes arbres, les cailloux lisses des rivages, le pelage des chiens, des chevaux, avant de caresser les femmes<sup>10</sup>... » Et par la suite, isolé dans un contexte beaucoup plus sec et lapidaire, se retrouvera encore fugitivement le ton des *Nourritures* : « Ô jardins en extase suspendus dans l'attente d'on ne savait quoi sous la lune ! » (p. 1428).

Mais à peine a-t-il pris le temps de célébrer cette sensuelle insouciance et cet abandon à la volupté que l'auteur lui oppose aussitôt la valeur de

---

9. « Quel avantage pour le bâtard ! Songe donc : celui dont l'être même est le produit d'une incartade, d'un crochet dans la droite ligne... » (*Romans*, etc., p. 854). Et dans *Edipe* : « C'est un appel à la vaillance que de ne connaître point ses parents. » On pourrait multiplier les citations. Et l'on sait aussi que Gide a joint la pratique à la théorie.

10. Ce ne sont pas seulement *Les Nourritures terrestres*, mais aussi *Aux Fontaines du Désir* que rappelle ici Thésée. « J'ai désiré des bêtes, des plantes, des femmes... », écrit Montherlant. Et plus loin : « Maintes fois, j'éprouve le besoin violent de baiser une fleur, du sable, de l'eau, et j'ai posé, perdu mon visage contre le froid des statues de marbre, comme enfoui dans la rose la plus profonde... » (*Aux Fontaines du Désir*, Grasset, 1942, pp. 38-9).

la contrainte et de l'effort, deux thèmes essentiels dont on peut discerner à travers toute l'œuvre (et le *Journal*) de Gide le contrepoint. C'est Égée ici qui, en bon éducateur, se charge d'inculquer à son fils putatif ce sens du devoir : « Il m'enseigna que l'on n'obtient rien de grand, ni de valable, ni de durable, sans effort » (p. 1416). Mais, en bon éducateur aussi, il le tente et, pour l'inviter à se faire des muscles, lui conte que Poseidon a caché des armes, à lui destinées, sous un rocher. Gide a traité trois fois cet épisode, preuve de l'importance qu'il y attachait. D'abord dans les *Considérations sur la Mythologie grecque (Incidences)*, p. 128), puis dans le *Monologue de Thésée*, fragment publié dans le tome XIII des *Œuvres complètes* (p. 405), enfin dans le *Thésée*<sup>11</sup> (p. 1416).

Le thème des armes spécialement destinées à un héros et dont nul autre ne peut s'emparer, est fréquent dans les légendes : telle l'épée plantée dans un tronc d'arbre « at hiolltum upp » par Odin et que Sigmundr seul peut en tirer (*Volsunga Saga*, 3) ou celle « férue dusc' au heut » (elle aussi) dans une enclume et qui ne cède qu'à la main d'Arthur<sup>12</sup>.

En Grèce nous connaissons l'importance des armes divines d'Achille, de l'arc et des flèches de Héraklès dont hérita Philoctète<sup>13</sup> : Gide la note dans ses *Considérations (Incidences)*, p. 128). Peut-être y a-t-il un souvenir de ce thème à l'origine de la carrière de Thésée, mais il est passablement effacé et, du moins dans le récit qui nous a été transmis, les armes apparaissent surtout comme un signe de reconnaissance<sup>14</sup> (γνώ-

11. Et dans *Les Faux-Monnayeurs* (p. 977) Bernard, soulevant le marbre du guéridon où il trouve la lettre lui révélant sa bâtardise, est comparé à Thésée soulevant le rocher. Même épreuve « initiatrice ».

12. *Merlin*, Paris, 1886, tome I, p. 135. L'expression « dusc' au heut » est l'exact équivalent de l'expression scandinave « at hiolltum up » (V. S., éd. M. Olsen, København, 1906).

13. Et « jeder Philoktet weiß, daß ohne seinen Bogen und seine Pfeile Troja nicht erobert wird » (Nietzsche's *Werke*, Leipzig, 1903, Bd. XIII, p. 32).

14. Ce γνῶρισμα jouera un rôle déterminant dans toute l'histoire de Thésée. Car il semble, à en croire les écrivains latins tout au moins, que ce soit la même épée qui après avoir sauvé la vie de Thésée entraîne la mort d'Hippolyte. Chez Ovide (*Mét.*, VII, v. 422-3), c'est en voyant « dans la poignée d'ivoire du glaive les signes de sa race » qu'Égée reconnaît son fils et renverse la coupe de poison qu'il était en train de lui tendre (« cum pater in capulo gladii cognovit eburno signa sui generis... »). Et chez Sénèque (*Phaedra*, v. 899-900), c'est à la « poignée d'ivoire royal incrustée de petits signes, honneur de la race d'Actée » de l'épée que lui montre Phèdre que Thésée reconnaît Hippolyte (« regale parvis asperum signis ebur capulo refulget, generis Actaei decus »). La similitude des termes (que nous soulignons pour la faire mieux ressortir) est frappante et incite à

ρισμα), autre thème favori des contes — que le fils, élevé loin de son père, pourra plus tard lui montrer. Chez Plutarque, en effet, il n'est pas question d'armes divines : c'est Égée seul qui, avant de quitter Trézène, cache sous un rocher, qu'il montre à Aithra, son glaive et ses sandales, lui recommandant de lui envoyer son fils parvenu à l'âge d'homme s'il est capable de soulever le rocher (*Th.*, 3). Et c'est ce qui se passe en effet : « Il saisit le rocher par en dessous, le souleva aisément » (*Th.*, 6). Il s'agit donc chez Plutarque d'une épreuve sans valeur éducative, qui témoigne de la force acquise sans doute, mais qui ne la fait pas acquérir.

Chez Gide au contraire, cela devient une « admirable épreuve d'entraînement ». Et si, dans les *Considérations*, « chacun de ces héros a ses armes à lui et qui ne sauraient convenir à nulle autre », dans le *Thésée* « les armes importent moins que le bras qui les tient ; le bras importe moins que l'intelligente volonté qui le guide » (p. 1416). Il s'agit donc uniquement d'une méthode d'éducation. Méthode contre laquelle se révoltait d'ailleurs le Thésée du *Monologue*, indigné que l'on eût abusé de sa crédulité et que l'on eût eu recours à une fable dans l'intérêt de la raison, mais méthode qui atteignait parfaitement son but puisqu'elle fouettait si bien la volonté du héros qu'elle l'amenait à se forger lui-même, après ses muscles, ses armes (p. 1608).

Les armes en main, Thésée part pour Athènes et, dédaignant les sages avis de Pitthée qui lui conseille de s'y rendre par mer, choisit la route de terre infestée de brigands. Il est jaloux de la gloire de Héraklès et rêve de prouver — et d'éprouver — sa valeur. Gide ici a suivi Plutarque, mais tandis que ce dernier présente un Thésée étrangement scrupuleux « résolu à ne faire de tort à personne, mais à se défendre contre ceux qui prendraient l'initiative de la violence » (*Th.*, 7), le héros gidien, dont la vertu est vraiment, pour reprendre une expression de Nietzsche, une « moralin-freie Tugend » (*Nietzsches Werke*, Bd. XV, p. 378), prend allègrement son parti d'avoir, « en réduisant quelques noirs bandits avérés », occis par une « légère erreur » un très digne homme, Scyron (*sic*<sup>15</sup>). C'est du

conclure à l'identité de l'épée dans les deux cas. C'est en tout cas le même motif, le même « signe de reconnaissance » dont la puissance fatale sauve le père et perd le fils.

15. Les deux seules formes de ce nom attestées dans les textes grecs sont Σκυρων et, plus tard Σκειρων. L'orthographe (avec y) adoptée par Gide est sans doute une survivance médiévale que rien ne justifie (on la trouve par exemple dans la *Genealogia deorum gentilium* de Boccace. Pourtant Amyot écrit *Scirron*. Je n'ai eu sous les yeux, il est vrai, que l'édition de 1784).

même ton cynique et désinvolte qu'il parle de Périgone, sa première conquête amoureuse : « Je venais de tuer son père et lui fis en récompense un fort bel enfant, Ménalippe. J'ai perdu l'un et l'autre de vue, passant outre <sup>16</sup>... »

Tandis que Plutarque juge sévèrement les multiples amours de Thésée (*Th.*, 29, *Romulus*, 35), ne trouvant à sa conduite « aucune excuse plausible », Gide au contraire se complaît à leur évocation <sup>17</sup> et leur accorde même une valeur éducative : ils « m'ont appris à me connaître, concurrentement avec les divers monstres que j'ai domptés » (p. 1415). Le combat et le plaisir apparaissent ainsi comme les deux expériences décisives — et complémentaires — qui permettent à un homme de prendre la mesure de lui-même.

Ces premiers combats, d'ailleurs, Gide les mentionne sans les décrire <sup>18</sup>, préférant les considérer en bloc pour dégager plus librement leur valeur générale et symbolique, et profitant de cette généralité un peu vague pour les assimiler audacieusement à une lutte de l'homme contre les dieux : « Les premières et les plus importantes victoires que devait remporter l'homme, c'est sur les dieux. Homme ou dieu, ce n'est qu'en s'emparant de son arme, et pour la rétorquer contre lui, comme je fis de la massue de Périphétès... que l'on peut s'estimer l'avoir vraiment vaincu » (p. 1417). La peine du talion que Thésée faisait subir à ses adversaires devient ici une méthode de lutte « philosophique » et le héros lui-même un ancêtre des Encyclopédistes (et bien entendu de Gide lui-même), un véritable *Aufklärer*. N'a-t-il pas « balayé certaines pistes aventureuses où l'esprit le plus téméraire ne s'engageait encore qu'en tremblant ; clarifié le ciel de manière que l'homme, au front moins courbé, appréhendât moins la surprise » (p. 1417) ? Et ne prévoit-il pas le temps où l'homme saura s'emparer de la foudre de Zeus elle-même ? Singulière promotion intellectuelle d'un héros que l'auteur ne présente nullement comme intellectuel, tout au contraire <sup>19</sup> (« Pitthée, Égée étaient beaucoup plus intelli-

---

16. N'est-ce pas là, en plus « héroïque », le ton même de Lafcadio ? Par exemple : « Faby, les premiers temps, était confus de se sentir épris de moi... Volontiers, je le reverrais aujourd'hui ; c'est fâcheux qu'il soit mort. Passons », etc. (p. 824).

17. Sans doute est-ce Thésée qui parle, mais — quoiqu'il se donne l'élégance de le faire réfractaire à la pédérastie — la sympathie de l'auteur est manifeste.

18. Omettant même l'un d'eux — contre la laie de Krommyon — jugé sans doute trop peu noble.

19. Gide ne s'embarrasse pas de contradiction. « Sache montrer aux hommes ce que peut être et se propose de devenir l'un d'entre eux » (p. 1416) : par ces paroles prêtées à Égée (et plus généralement dans tout le récit), il veut faire

gents que moi... Mais l'on me reconnaît du bon sens » [p. 1418]. « Je te louerai de ne point te laisser embarrasser par la pensée » [p. 1431]. « Il ajouta que je lui paraissais un peu niais » [p. 1450]. Etc...) et, au premier abord du moins, transformation plus singulière encore du pieux fondateur du culte athénien, que Plutarque nous montre accomplissant scrupuleusement les rites et instituant des fêtes en l'honneur des dieux (*Th.*, 14, 18, 21, 22, etc.). La légende toutefois offre plus d'un aspect et l'audace du héros θεομᾶχος qui ose s'attaquer aux déesses et franchir le seuil du Hadès pourrait justifier la transposition symbolique opérée par Gide, de même que ses combats contre des « monstres », tels que les Centaures ou le Minotaure, semblent faire de lui un champion de « l'humain <sup>20</sup> ».

Chose curieuse, Plutarque ne modernise guère moins les exploits du fils d'Égée, mais d'une tout autre manière. Tandis qu'il peint, comme nous l'avons vu, un Thésée soucieux de justice et qui pourrait être l'élève de Socrate, il fait des brigands de l'isthme des « nietzschéens » avant la lettre ou, pour rester dans le monde grec, des disciples de Kalliklès et de Thrasymaque, les sophistes du *Gorgias* et de la *République* : « Persuadés

évidemment de Thésée le type de l'homme confiant en ses seules forces et triomphant par elles seules, le champion de la valeur et du progrès humains. Et quelques lignes plus bas, il n'hésite pas à le dire fils d'un dieu ! (« On me l'a dit et que le grand Poseidon m'engendra... »). De même, après lui avoir donné cette noble mission de « clarifier le ciel de manière que l'homme au front moins courbé... etc. », il le montre plus tard renchérisant « sur les racontars afin d'ancrer le peuple en des croyances dont il n'a que trop tendance à se gausser. Car il est bon que le vulgaire s'émancipe, mais non point par irrévérence » (p. 1445). Quelles sont donc ces croyances dont le peuple n'a que trop tendance à se gausser ? La descente de Thésée aux enfers, le viol de Proserpine ? Où serait l'irrévérence s'il n'y croyait pas et comment le roi d'Athènes entend-il son émancipation ? Voilà qui demeure pour le moins obscur. Mais c'est toute l'attitude de Thésée vis-à-vis des dieux, auxquels il semble tantôt croire et tantôt ne pas croire, qui est ambiguë. On pourrait y voir un reflet de la propre attitude de Gide et de sa perpétuelle oscillation entre le oui et le non (Ne disait-il pas sur son lit de mort encore : « C'est toujours la lutte entre le raisonnable et ce qui ne l'est pas » ?), mais avec cette différence capitale qu'il y avait chez ce dernier sentiment aigu de l'antinomie, « inquiétude », tourment, « écartèlement », déchirement, tandis que rien de tout cela ne se retrouve chez son personnage, qui est l'homme le moins anxieux du monde.

20. On pourrait aller encore beaucoup plus loin dans ce sens en tirant parti de la remarque par laquelle Plutarque termine sa comparaison de Romulus et de Thésée : que celui-ci paraît être né *contre* la volonté des dieux (en raison d'un oracle rendu avant sa naissance et que Plutarque interprète de cette manière). Mais Gide ne l'a pas relevée.

que la plupart des hommes ne louent la pudeur, la justice, l'égalité et l'humanité que parce qu'ils n'osent pas commettre l'injustice ou qu'ils ont peur d'en être victimes, ils pensaient que ces vertus ne conviennent point à ceux qui sont capables de s'arroger plus que les autres... » (*Th.*, 6). Ainsi les mêmes faits nous sont présentés dans un cas comme résultant du conflit de deux morales, dans l'autre comme symbolisant une campagne pour l'affranchissement de l'esprit.

Après ses six victoires — la moitié des travaux d'Hercule, on le remarquera au passage — Thésée arrive à Athènes, échappe à la tentative d'empoisonnement de Médée, se fait reconnaître d'Égée, défait les Pallantides, et immole le taureau de Marathon : tous ces faits rapportés par Plutarque (*Th.*, 12, 13, 14) n'intéressent pas Gide, pressé d'aborder « l'aventure admirable » de Crète. En revanche, il est, au début de cette aventure, un épisode négligé certainement comme pur « conte de fée » — par le philosophe de Chéronée, mais que l'écrivain français a eu soin de recueillir, chose d'autant plus intéressante que cet épisode, bien connu par les peintures de vase, est presque ignoré de la littérature. Seul Bacchylide — outre de sèches mentions chez Pausanias (I, 17, 3) et chez Hygin (*Astronomica*, II, 5) — l'a traité dans un dithyrambe<sup>21</sup>, qu'il est instructif de comparer au récit gidien.

Chez Bacchylide, la scène se déroule à bord de « la nef à la proue bleu sombre » de Minos, venu chercher lui-même à Athènes les « deux fois sept brillants enfants des Ioniens » qu'accompagne Thésée. Le roi de Crète s'intéresse d'un peu trop près à l'une des jeunes filles qui appelle au secours le héros. Celui-ci défie le fils de Zeus et se réclame fièrement de son père Poseidon. Minos le met aussitôt à l'épreuve :

cet ornement d'or  
qui brille à ma main,  
rapporte-le des profondeurs salées,  
jetant hardiment ton corps dans les demeures paternelles.

.....  
Plonge dans le mugissant abîme !

Thésée s'exécute et saute à l'eau. Déjà toute la jeunesse d'Athènes le pleure sur le navire, mais dans les flots les dauphins le portent au palais de son père, « seigneur des chevaux ». Là il est saisi de crainte à la vue « des illustres filles de l'heureux Nérée » — trait inattendu, il faut le dire, chez un amateur de femmes aussi entreprenant que Thésée. Il n'en est qu'à ses débuts, il est vrai, il n'a encore que seize ans et le faste de ce monde inconnu est bien fait pour le troubler. Il contemple, ébloui,

---

21. N° 16 dans l'édition Jebb.

les beaux membres <sup>22</sup>  
 qui brillent comme la flamme  
 et les bandeaux tressés d'or  
 qui s'enroulent à leurs cheveux

tandis qu'elles « se réjouissent dans leur cœur en dansant de leurs pieds humides ».

Tout le charme féminin des eaux prend forme et figure sous nos yeux et derrière cette féminité s'efface la puissance virile. Ce n'est pas — chose étrange, mais psychologiquement significative <sup>23</sup> — « l'ébranleur de terre Poseidon » qui accueille son fils, c'est, après les Néréides, Amphitrite — l'eau maternelle — « qui l'enveloppe de chatoyante pourpre et pose sur ses épais cheveux une sombre guirlande de roses », guirlande qu'elle reçut jadis en cadeau de noces « de l'artificieuse Aphrodite ». Cette guirlande eut une grande fortune poétique si c'est bien elle, comme le déclare Hygin (*Astr.*, II, 5), qui, offerte par Thésée à Ariane, fut plus tard changée en constellation par Dionysos <sup>24</sup>. Selon le même Hygin, l'éclat de cette guirlande aurait guidé Thésée dans les ténèbres du Labyrinthe, et sans doute, puisqu'elle vient d'Aphrodite, a-t-elle servi de plus au héros à gagner l'amour d'Ariane. On voit donc son importance.

Ainsi vêtu et couronné de dons divins, Thésée reparait sur le bateau et, qui plus est, sans une goutte d'eau sur le corps. Devant un tel prodige, il n'est même plus question de l'anneau de Minos. Les jeunes Athéniens entourent leur prince en chantant « d'une voix charmante ». Et le poème se termine brusquement par un péan :

Délien, des chœurs de Kéos

22. On retrouve ces déesses aux beaux membres — par delà vingt-cinq siècles — dans la *Deuxième Ode* de Claudel : « Comme du fond de l'eau on voit à la fois une douzaine de déesses aux beaux membres, / Verdâtres monter dans une éruption de bulles d'air, / Elles se jouent au lever du jour divin dans la grande dentelle blanche, dans le feu jaune et froid, dans la mer gazeuse et pétillante ! » (éd. de la Pléiade, p. 237). Et dans une phrase de *Heinrich von Ofterdingen* (*Schriften*, Bd. I, W. Kolhammer Verlag, 1960, p. 197), Novalis nous fait assister en quelque sorte à la naissance du mythe, la transformation des vagues en jeunes filles : « Die Flut schien eine Auflösung reizender Mädchen, die an dem Jünglinge sich augenblicklich verkörperten. »

23. Cf. à ce sujet les analyses de G. Bachelard dans *L'Eau et les Rêves*.

24. Cette « métamorphose » a été chantée notamment par Ovide (au moins trois fois : *Met.*, VIII, v. 178 et suiv., *Fastes*, III, v. 510 et suiv., *Art d'aimer*, I, v. 536), Nonnos (*Dionysiaka*, liv. 47, v. 451-2), etc... Bien entendu, il existe aussi d'autres versions touchant l'origine de la couronne d'Ariane, l'une en particulier qui fait de cette couronne un cadeau de Dionysos et que Gide cite, dubitativement, dans son chapitre XI (p. 1445).

réjouis ton cœur  
et accorde-leur le lot béni du bonheur !

Au lieu de ce brillant tableau mythologique, Gide ne nous offre que le récit d'une ruse et d'un exploit sportif. Il n'est pas question chez lui du voyage de Minos à Athènes, non plus que de son goût pour quelque jeune captive. Simplement, Thésée à son arrivée en Crète s'étant prévalu de son ascendance divine, le roi, « pour tirer la chose au clair », le soumet à « l'épreuve du flot ». Il le conduit sur un promontoire et s'apprête à jeter à l'eau, non plus sa bague, mais sa couronne. Habilement, prudemment, Thésée proteste. « Laissez-moi plonger sans appât. Je vous rapporterai de ma plongée quoi que ce soit qui l'atteste et la prouve. » (p. 1424). Il se dévêt, mais réussit à dissimuler sous une écharpe une escarcelle dans laquelle il conservait « quelques pierres de prix ». Puis il plonge et, sous l'eau, tire de son escarcelle « une agate onyx et deux chrysoprases » qu'il offre ensuite, comme si elles venaient de Poseidon, à la reine et aux princesses. En somme, une ingénieuse duperie.

Du poème grec — directement ou indirectement connu — Gide a retenu l'idée que Thésée prouvait son origine en rapportant, non l'anneau de Minos, mais une parure donnée par les dieux — parure remplacée ici par des pierreries dont le voyageur avisé, sachant qu'elles « gardent leur pleine valeur n'importe où », a pris soin de se munir. Un bon entraînement de plongeur et le sens des affaires, voilà le mythe « expliqué » — transposé du moins dans l'atmosphère du XX<sup>e</sup> siècle. Mais ce traitement — fort dans le goût des « lumières » assurément — n'est-il pas quelque peu superficiel ? (et non point tellement éloigné des « explications » pour lesquelles Gide montrait tant de dédain — *Incidences*, p. 128). Et quel prosaïsme auprès du lyrisme de Bacchylide !

L'aventure de Crète chez Plutarque se décompose en versions contradictoires à propos desquelles l'auteur n'exprime guère que son scepticisme, rapportant toutefois avec le plus de soin les moins connues — et les plus rationalisantes —, expédiant en quelques mots ou négligeant même complètement (p. ex. *Th.*, 20, 3) la tradition la plus répandue. Ce qui demeure dans son récit de plus solide et de plus frappant, c'est l'importance des cérémonies religieuses qui le ponctuent, qui le distinguent d'ailleurs de toutes les autres aventures de Thésée et qui montrent bien que là était le noyau mythique de la légende de Thésée en Attique. Offrande à Apollon, sacrifice à Aphrodite avant le départ (*Th.*, 18) — et surtout institution du *γερωνος* et d'un concours gymnique à Dèlos (*Th.*, 21), fondation des Oschophories (22-23) à son retour à Athènes, nous touchons là des éléments essentiels du culte athénien.

Des descriptions de Plutarque, Gide a conservé l'alternance des « la-

mentations... avec les chants de joie » pour célébrer à la fois l'allégresse de son retour et le deuil de son père à la fête des Oschophories (Gide, p. 1444, Plutarque, 22) et l'établissement d'un culte d'Ariane (p. 1445) « où je pris la peine de danser » (libre interprétation de *Th.*, 21, 1 et 23, 4). Mais pour le reste il n'a pas emprunté grand'chose à l'historien. Sans doute a-t-il conservé le cadre traditionnel de l'aventure (adoptant d'ailleurs la version tardive, mais qu'il trouvait chez son poète favori, Virgile [*Én.*, VI, v. 21], du tribut annuel alors que Plutarque [*Th.*, 15] maintient la version ancienne du tribut livré tous les neuf ans, et plaçant dans ce tribut Pirithoüs, ce qui est invraisemblable puisque celui-ci n'est pas Athénien), mais dans ce cadre traditionnel il donne libre cours à sa fantaisie de romancier. C'est même, comme nous l'avons dit, le seul épisode de la légende que Gide ait vraiment, délibérément *romancé*.

Il romance en ce sens qu'il peint un milieu, introduit des personnages, imagine des dialogues, noue une intrigue.

Quittant les sources littéraires, il a, pour sa peinture de la cour crétoise, mis à profit les découvertes archéologiques. Dans son *Journal* de 1944 (p. 217), il cite « les beaux livres de Charles Picard » et « ceux de Glotz d'une si sensible intelligence ». Indiquons seulement sans nous appesantir que tous les détails colorés, pittoresques, même les plus inattendus, viennent de là : le corsage de Pasiphaë, par exemple, « qui la découvrait par devant jusqu'à la ceinture, montait au dessus du dos et s'achevait en énorme col évasé », de même que son chapeau finissant « en très haute pointe inclinée comme une corne en avant du front » (p. 1422) se retrouvent sur une statuette reproduite à la p. 89 de *La Civilisation égéenne* (fig. 10), et l'*Histoire grecque*<sup>25</sup> (p. 38) indique que le corsage est « largement échancré » par devant et se relève par derrière en col Médicis. Il n'est pas jusqu'aux fleurs de lys sur la poitrine de Minos qui ne viennent tout droit du palais de Knossos (*Civil. égéenne*, p. 174).

Dans ce milieu poétiquement et scientifiquement reconstitué, Gide introduit des personnages-types : Minos est le sage, le juge bienveillant et serein qui a voulu tout éprouver pour tout comprendre<sup>26</sup>, programme qui n'est pas sans rapport avec celui de Ménélaque. Dédale est l'intellectuel, à la fois artiste et savant, théoricien et technicien, incarnation de tous les dons de l'esprit. Icare est le métaphysicien hanté jusqu'à l'aliénation

25. G. Glotz, *La Civilisation égéenne*, Paris, 1923. Du même auteur, *Histoire grecque*, tome I, P.U.F., Paris, 1925.

26. On trouve chez Montherlant, dans un texte de 1924, une formule toute voisine : « Tout vivre pour tout connaître, tout connaître pour tout comprendre... » (*Les Olympiques*, Grasset, 1938, p. 163).

par l'inquiétude religieuse et le problème de l'au-delà. Le mythe de l'homme qui ne voit « d'issue que par le ciel », s'y brûle les ailes, tombe dans la mer et se noie, se prêtait évidemment à merveille à railler les « prédispositions mystiques », le danger de ne pas « der Erde treu bleiben ».

En face de ces hommes, les femmes ne sont que de fort courtes caricatures. Pasiphaë est toute avidité sensuelle et bestiale. Ariane, dont la tradition (une tradition qui, littérairement, semble remonter à Catulle et à son « admirable <sup>27</sup> » poème 64) faisait l'image de l'amante passionnée et fidèle, devient celle de la femme « collante », pleine de sensiblerie et de mauvais goût et, de plus, facile, bref l'incarnation de tous les défauts féminins et surtout, grâce à son fil, de ce qui fait de la femme un obstacle au progrès du conquérant. Quant à Phèdre, même quand elle réapparaît à la fin du récit, elle n'est vue en quelque sorte que de dos, et sous son apparente vertu, d'ailleurs, couvent tous les « ferments » de sa pernicieuse famille.

Toutes simplifiées ou effacées qu'elles soient, ces femmes permettent à l'auteur de nouer une intrigue et de montrer Thésée, épris de Phèdre, l'enlevant en même temps qu'Ariane, mais à l'insu de cette dernière <sup>28</sup>. Cet enlèvement, inconnu semble-t-il à l'Antiquité dont les écrivains placent beaucoup plus tard le mariage de Thésée et de la jeune Crétoise (Diodore, IV, 62, Apollodore, *Epitome*, I, 17, Plutarque, *Th.*, 28, etc...) et en font le fruit d'un accord politique entre le successeur de Minos et le roi d'Athènes, jouissait depuis Boccace et sa *Genealogia deorum* <sup>29</sup> d'une grande fortune littéraire. Mais l'auteur de *Corydon*, saisissant cette occasion de placer un couplet sur la pédérasie en Crète (pp. 1441-2), le traite d'une manière originale en imaginant de déguiser Phèdre en Glaucos, son frère. C'est ici que Pirithoüs révèle son utilité. Il persuade le jeune garçon, s'entremet sans doute auprès de Phèdre elle-même... Et Thésée, avec l'absence de scrupules que nous lui connaissons déjà et qu'il avoue (« Il n'est jamais en moi de me laisser arrêter par des scrupules », p. 1443), n'hésite pas à tromper Minos qui lui avait « prodigué les marques de sa confiance » et à abandonner Ariane qui lui avait sauvé la vie.

---

27. Jugement de Claudel dans une lettre à Jacques Rivière du 28 janvier 1908.

28. « Ah ! je voudrais savoir s'il songeait à Phèdre, déjà ? Si, quittant la cour de Minos, il enleva les deux sœurs à la fois ? », écrivait Gide en 1919 (*Incidences*, p. 130). Vingt-cinq ans plus tard, il avait choisi cette solution, qui manifestement le tentait.

29. Éd. Gius. Laterza et figli, Bari, 1954, tome II, p. 521 (liv. X, ch. 49).

« J'abusais évidemment », consent-il à reconnaître. Mais « il faut ce qu'il faut ». N'est-il pas, en tant que bâtard, « le résultat d'un triomphe de l'instinct sur la décence et sur les mœurs » (*Incidences*, p. 130) ? Quoi d'étonnant donc à ce que « sur toutes les voix de la reconnaissance et de la décence », celle de son désir l'emporte (p. 1443) ? C'est la veine de *L'Immoraliste*, la veine hédoniste ici qui triomphe et qui aboutit, comme en conclusion de toute l'œuvre, à une glorification sans réticence de l'instinct.

Michel sacrifiait sa femme à son désir de vivre, Thésée sacrifie son père à son désir de régner. Si Plutarque, qui pourtant attribuait à la joie de revoir l'Attique l'oubli de hisser la voile blanche (*Th.*, 22), jugeait — sans doute par une conception « objective » de la responsabilité — que le fils d'Égée « ne saurait échapper à l'accusation de parricide, même après une longue défense et devant des juges débonnaires » (*Rom.*, 34), qu'eût-il pensé de l'interprétation de Gide ? À coup sûr celui-ci la tenait pour la véritable « explication » du mythe — celle qui dégage son sens le plus profond — et la clef du caractère de Thésée : « ... L'on n'a rien compris au caractère de Thésée, écrit-il dans les *Considérations*, si l'on admet que l'audacieux héros... a laissé par simple inadvertance la voile noire au vaisseau qui le ramène en Grèce, cette "fatale" voile noire qui, trompant son père affligé, l'invite à se précipiter dans la mer, grâce à quoi Thésée entre en possession de son royaume. Un oubli ? Allons donc ! Il oublie de changer la voile comme il oublie Ariane à Naxos<sup>30</sup>. » (*Incidences*, p. 127). Comprendre cela, c'est « restituer au héros sa conscience et sa résolution », résolution qui, dans la bouche du héros lui-même, s'enveloppe d'indispensables nuances et prend soin de se chercher une excuse dans le fait qu'Égée, rajeuni par les soins de Médée, « obstruait » la carrière de son fils ; mais résolution dont le caractère criminel certainement séduisait Gide, comme le vol des ciseaux par Moktir, dans *L'Immoraliste*, séduit Michel<sup>31</sup> (p. 395).

---

30. Catulle avait déjà fait le même rapprochement, mais en lui donnant une tout autre signification. Chez lui (poème 64), « l'oubli » d'Ariane à Naxos est la cause de l'oubli de la voile et la mort de son père est pour Thésée le châtiement de son ingratitude d'amant. Le héros est puni par où il a péché : puisse-t-il oublier les recommandations de son père comme il a oublié les promesses qu'il m'a faites ! s'écrie Ariane dans sa fureur, et le ciel ratifie sa malédiction. De sorte qu'en débarquant à Athènes, Thésée « ressentit une affliction égale à celle que son cœur oublieux avait causée à la fille de Minos » (v. 247-8). La motivation de Catulle est donc à l'inverse de celle de Gide.

31. « Vous n'êtes content que quand vous leur avez fait montrer quelque vice », dit Marceline à son mari, et celui-ci doit reconnaître qu'« en chaque être le

Une fois en possession du pouvoir, Thésée, nous l'avons vu, change d'existence. La seconde partie de sa vie commence. Il renonce à l'aventure et aux aventures : « il ne s'agissait plus de conquérir, mais de régner » (p. 1445). Il reste fidèle à Phèdre et s'attelle à l'organisation d'Athènes. De cette conversion, Plutarque, ni aucun écrivain antique, ne sait rien : elle est toute de l'invention de Gide.

La tradition attique, telle du moins qu'elle s'était établie à l'époque de la démocratie, faisait du fils d'Égée à la fois le fondateur de cette démocratie et l'auteur du *synoecisme*.

Le panégyriste d'Athènes, Isocrate, le célèbre à l'envi et, notamment dans l'*Éloge d'Hélène* (35-37), le montre rassemblant en un seul État les différents villages, faisant « de la terre des ancêtres le bien commun de tous », établissant l'égalité et la souveraineté du peuple ; mais dans le *Panathénaïque* (129), il le loue, tout au rebours de Gide, d'avoir établi cette souveraineté pour s'en aller ensuite et se vouer aux prouesses.

Si l'auteur de *Robert ou l'Intérêt général* a prêté à son Thésée, réformateur agraire et adversaire des rivalités économiques, un programme anti-capitaliste (particulièrement dans son discours aux riches, pp. 1445-6) où l'on est tenté d'abord de reconnaître mille allusions à notre époque<sup>32</sup>, il se trouve qu'il a en fait emprunté nombre de traits à Plutarque ; la démolition des « petites cours de justice locale », des « salles de conseil régional », le rassemblement sous l'acropole de « ce qui déjà prend le nom d'Athènes », l'abdication de la royauté (destinée d'ailleurs, chez Plutarque, à flatter les notables), l'établissement d'une démocratie où Thésée ne serait que « le chef de guerre et le gardien des lois », l'appel à tous les étrangers qui voudraient venir se fixer à Athènes, tout cela se trouve déjà chez l'historien grec (*Th.*, 24-25). Même la phrase abusive : « C'est ainsi que les Athéniens, entre tous autres Grecs, grâce à moi, méritèrent le beau nom de *Peuple*, etc. » (p. 1447) a été suggérée par lui (*Th.*, 25). Mais tandis que l'on sent qu'ici Thésée est le porte-parole de Gide, le jugement de Plutarque sur son héros est nuancé, parfois presque contradictoire : après avoir célébré le *synoecisme* comme « un grand et merveilleux dessein » (*Th.*, 24), son enthousiasme paraît l'avoir quitté quand il déclare que le roi unificateur n'a fait que « réunir... la population de nombreuses localités en détruisant beaucoup de villages qui portaient

---

pire instinct *lui* paraissait toujours le plus sincère » (p. 464).

32. M. Étienne, dans son article des *Temps Modernes* sur « Le style du Thésée d'A. Gide » (mars 1947), n'hésite pas à faire de Thésée partageant les fortunes et « brisant les koulaks », un « démocrate au sens stalinien ».

les noms de rois et de héros antiques » (*Rom.*, 33). Surtout il lui reproche de n'avoir pas su « garder jusqu'au bout son caractère de roi » et d'avoir versé dans la démagogie : « car le premier devoir d'un chef (αρχων) est de sauvegarder l'autorité (αρχη) elle-même » (*Rom.*, 31). Il lui attribue cependant, malgré son souci de l'égalité, la division de la société en trois classes. Et de même, s'il se montre, un peu naïvement, soucieux d'assurer « l'égalité au départ », le Thésée de Gide « compte bien » voir disparaître « en fort peu de temps » l'inégalité et l'aristocratie (celle du mérite et de l'esprit, bien entendu) — ce qui veut dire que lui aussi, comme son père spirituel, croit « à la vertu du petit nombre » et que « le monde sera sauvé par quelques-uns <sup>33</sup> ».

Après avoir rapporté la fondation des Jeux Isthmiques, Plutarque raconte assez confusément l'enlèvement d'Antiope et la guerre avec les Amazones qui le suivit, renvoie aux poètes tragiques pour l'aventure de Phèdre et d'Hippolyte (qu'il ne résume même pas), énumère quelques autres amours et exploits de Thésée, évoque, à propos de la lutte des Centaures et des Lapithes, son amitié avec Pirithoüs et en vient au rapt d'Hélène qui entraîne, selon lui, la fin tragique du roi d'Athènes. Car, ayant ravi Hélène avec le concours de son ami, il se voit contraint d'aider celui-ci à son tour à ravir Korè (fille, ici, du roi d'Épire Aidôneus) et dans cette entreprise demeure captif. Pendant sa captivité, les Dioscures à la recherche de leur sœur envahissent l'Attique où Ménésthée soulève le peuple et s'empare de la royauté. Délivré par Héraklès, Thésée ne parvient pas à ressaisir le pouvoir et s'exile à Skyros, où le roi Lycomède le fait périr en le précipitant par surprise du haut d'un rocher. Ainsi toute la suite des événements peut-elle être considérée comme découlant de ce fait unique, conséquence et punition de l'incontinence du héros.

Ce dénouement ne pouvait convenir à Gide désireux d'assurer à son personnage une fin sereine, exemplaire, éloignée des aventures, vouée tout entière au bien public et triomphante. Aussi passe-t-il tous ces faits sous silence ou les déclare-t-il controuvés. Toutefois, pour apporter au tableau les ombres nécessaires aussi bien que parce qu'il ne pouvait guère escamoter un épisode à ce point illustré par la littérature, il rappelle, en se tenant fort près d'Euripide avec sa Phèdre qui « ne respirait que vertu », son Hippolyte plus vertueux encore et la vengeance d'Aphrodite négligée (mais ici par Phèdre), il rappelle la fatale passion de la reine pour son beau-fils, ses calomnies et les malédictions du roi trop crédule, qui se trouve ainsi finalement avoir tué son fils par passion comme il avait tué son père par calcul (l'un et l'autre *indirectement*). Mais tout de suite

33. *Feuilles d'automne*, Mercure de France, Paris, 1949, p. 206.

après cette terrible épreuve, ce tragique abaissement que lui fournissait l'auteur d'*Hippolyte*, il place, en guise de conclusion, cette espèce de point culminant et d'apothéose que lui offrait Sophocle avec son *Œdipe à Colone*.

Cette opposition de la contemplation et de l'action qui fait le fond de la rencontre de Thésée et d'Œdipe était esquissée déjà chez Sophocle. Œdipe est le vieillard errant, accablé de malheurs et pourtant dépositaire d'une puissance surnaturelle qui apportera le salut à la terre de son élection. C'est quand il n'est plus *rien* qu'il devient vraiment un homme et que les dieux le relèvent après l'avoir perdu (v. 393-4). C'est aussi, quoique aveugle, en clairvoyant qu'il parle à Thésée (v. 74). On ne saurait mieux indiquer que c'est de l'acceptation de ses maux qu'il tire l'étrange grandeur à laquelle il est parvenu et que cette grandeur est toute d'origine divine, couronnement d'un destin entièrement pétri par les dieux. Thésée au contraire est le type même de l'homme d'action : « Ce n'est pas par des mots que je veux donner quelque éclat à ma vie, ce n'est que par des actes » (v. 1143), déclare-t-il, et sa dernière parole est encore pour évoquer « l'action à laquelle il doit s'appliquer sans relâche » (v. 1176). Toute la pièce fait ressortir sa promptitude de décision, sa fermeté, son réalisme en même temps que son sens de la justice et ce sont ces qualités qui font de lui pour le suppliant illustre un protecteur sûr et généreux.

Cette confrontation symbolique « du jeune bâtisseur orgueilleux, triomphant, avec l'ancien fondateur d'empire, vieux, déchu, aveugle, errant » avait vivement impressionné Gide, ainsi qu'en témoigne une conversation de 1938 rapportée par Roger Martin du Gard (*Notes sur André Gide*, p. 136), et, en 1931 déjà, il imaginait la « rencontre décisive des deux héros, se mesurant l'un à l'autre et éclairant, l'une à la faveur de l'autre, leurs deux vies » (*Journal*, p. 1022). À cette époque il venait d'écrire un *Œdipe* auquel il prêtait des traits assez semblables à ceux de Thésée, mais en se crevant les yeux, son héros lui paraît, reniant tout son passé, entrer brusquement dans la nuit de la foi (cf. *Journal*, pp. 837 et 840). Sa catastrophe entraîne sa conversion — sa conversion au christianisme, auquel les éléments mystiques, sobrement indiqués par Sophocle, semblaient le prédestiner. Gide alors systématise. La tare héréditaire des Labdacides devient le symbole du péché originel, la cécité volontaire d'Œdipe celui de la renonciation à ce monde pour gagner l'autre, l'illustration du grand principe mystique suivant lequel il faut renoncer à un bien matériel pour obtenir le bien spirituel correspondant, et le destin d'Œdipe en général le symbole et l'illustration de la vertu rédemptrice de la souffrance. Œdipe devient très précisément ici le représentant du christianisme et des valeurs religieuses de l'Au-delà.

Bien que Gide fût devenu l'adversaire de cette attitude <sup>34</sup>, qui pourtant ne cessait, ne cessera de le hanter, il a su donner de l'ancien roi de Thèbes une image pleine de grandeur. Mais, malgré l'éloquence de celui-ci et le respect dont il l'entoure, Thésée ne peut se satisfaire de ses raisons et se refuse à l'accompagner sur sa route.

« Je reste enfant de cette terre », déclare-t-il : ces paroles font écho à celles de Zarathustra : « Ich beschwöre euch, meine Brüder, bleibt der Erde treu... », et c'est bien, face au mirage des « überirdischen Hoffnungen », en faveur du « Sinn der Erde » que le choix se fait ici. Thésée est le symbole de la réussite humaine, terrestre. Il a « fait jeu des cartes qu'il a ». Il a « fait sa ville ». Il se flatte qu'après lui « saura l'habiter immortellement sa pensée ». Cette pensée, c'est que « l'humanité peut plus et vaut mieux », qu'il faut « la pousser en avant » et « l'avantager des dépouilles des dieux ». En un mot, il croit au progrès ; il a repris la tâche abandonnée par Œdipe : « dresser l'homme en face de l'énigme et oser l'opposer aux dieux ». Il sert l'homme (« ce Dieu-là seulement je peux et veux adorer <sup>35</sup> ») et, à l'idée de l'avoir rendu « plus heureux, meilleur et plus libre », il goûte cette félicité sans doute, « basée sur le travail et la sympathie », à laquelle Gide disait être parvenu à la fin de sa vie et en laquelle Claudel discernait la victoire du « côté gœthien de son caractère » sur son « côté chrétien <sup>36</sup> ».

On voit donc combien, dans cet épisode qui conclut magnifiquement son œuvre, Gide s'éloigne de l'Antiquité, combien, en le chargeant de ses

---

34. À laquelle il rend hommage aussi dans les *Feuillets d'automne* (de même époque à peu près) que Mademoiselle L. Poetzsch, dans son étude sur *André Gide und die Antike* (Dissert., Tübingen, 1954) a raison de rapprocher de ce passage de *Thésée*. Elle a tort en revanche d'opposer (p. 128), à cette opinion prétendue nouvelle de Gide, « die schärfste Kritik und Mißachtung » qu'il aurait fait subir « in seiner Frühzeit » à cet « héroïsme d'acceptation ». Mademoiselle Poetzsch ignore-t-elle *Numquid et tu... ?* Et comment ne pas reconnaître dans *La Porte étroite* l'illustration même de cette phrase (qu'elle cite) : « Le christianisme peut nous mener à l'héroïsme, dont une des plus belles formes est la sainteté » (*Feuillets d'automne*, p. 248) ? Même si l'auteur estime qu'Alissa fait fausse route, son admiration pour elle, pour sa grandeur d'âme ne fait aucun doute. De même que la phrase précédemment citée des *Feuillets d'automne* s'accompagne à la page suivante de celle-ci : « Mais tout de même, si le navire doit être sauvé, ce ne sera pas par des mains jointes. » Il y a toujours chez Gide ce mouvement de balancier : l'admiration n'empêche pas la critique, la critique n'exclut pas la compréhension.

35. *Feuillets d'automne*, p. 259.

36. *Correspondance Claudel-Gide*, p. 242.

préoccupations personnelles et des problèmes de son époque, il modifie le sens de la rencontre que lui fournissait Sophocle. Car si, chez ce dernier, la confrontation de Thésée et d'Édipe peut apparaître symboliquement comme celle de la contemplation et de l'action, ce contraste vient seulement de leur situation réciproque : il est le fruit de leur destin et non point d'une option métaphysique qu'ils auraient prise chacun en sens inverse. Édipe n'a nullement abdiqué toute volonté personnelle, puisqu'il reste inébranlable dans la haine vouée à sa patrie et à ses fils, et sa résignation ne vient que de son impuissance, même si cette impuissance est acceptée comme un effet des décrets divins. De son côté, Thésée, tout actif et entreprenant qu'il soit, est aussi respectueux que son hôte de la puissance des dieux. Les deux hommes partagent les mêmes croyances, reconnaissent les mêmes lois, se font du monde la même image : ils sont d'accord, fondamentalement.

Gide a introduit entre eux le divorce moderne du Ciel et de la Terre et, de l'opposition de leurs personnages, il a fait l'opposition de deux conceptions de la vie. Ainsi a-t-il agi tout au long de son récit. Reprenant les « gestes » de la légende, les situations que lui présentaient les écrivains antiques, il les a incorporés à son univers, les laissant en quelque sorte résonner librement en lui. Mais si loin qu'il soit allé, si fort qu'il ait innové dans certains épisodes, comme celui d'Édipe ou celui de Dédale et d'Icare, il est toujours resté profondément, fidèlement attentif aux suggestions de la fable. La fable est chez lui comme ces branches qui, plongées dans certaines sources calcaires, se couvrent de riches concrétions tout en gardant la même forme. Nous avons, dans cette étude, comparé avec quelque détail son récit à celui de Plutarque : en résumant brièvement le portrait que chacun des deux écrivains trace de son héros, nous verrons se confirmer les constatations précédentes.

Pour Plutarque, Thésée est un « vrai guerrier » qui allie l'intelligence à la force, l'audace à la grandeur d'âme, la passion de la justice et du bien public au désir de la gloire et de la vertu. Mais à ces belles qualités il joint le goût de la violence et du plaisir ; impulsif, inconstant, il enlève des femmes et les abandonne, cause par sa légèreté et sa crédulité la mort de son père et de son fils, et ses instincts, qu'il ne sait contenir, entraînent finalement sa défaite et sa mort.

Si l'auteur de *L'Immoraliste* valorise autrement que celui des *Vies parallèles* les traits de caractère du fils d'Égée, s'il en fait une de ces heureuses natures à qui tout réussit, et si d'ailleurs il le montre « se rangeant » très tôt, ce qui lui épargne l'échec final, s'il le rapproche de lui en lui prêtant des intentions d'*Aufklärer* fort étrangères au héros grec, comment ne pas reconnaître que le garçon qu'il nous peint, vigoureux, « spor-

tif », entreprenant, audacieux, cet esprit net et pratique tout entier tourné vers l'action, qui ne s'embarrasse pas de scrupules, mais qui se fie à ses instincts, ce réaliste ambitieux, enthousiaste, dévoué à son œuvre et avide de faire de grandes choses, est bien, *pour l'essentiel*, conforme au personnage de Plutarque, et qu'en faisant de son Thésée l'incarnation de l'activité, du courage et de l'énergie, Gide restait fidèle au type du héros antique ?

■ À signaler, du même auteur, postérieures à cet article, deux études, l'une parue dans la même revue sur « la figure de Thésée dans le théâtre du XVII<sup>e</sup> siècle » (ZFSL, Bd LXXX, Heft 1, févr. 1970), l'autre sur « le mythe de Thésée » dans Mythes, images, représentations (Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès de la Société française de littérature générale et comparée), Limoges : Trames, 1981.



# André Gide

par

FÉLIX BERTAUX \*

Il y a une légende d'André Gide ; et il est naturel que l'hommage rendu à un si fluide génie ait d'abord été de l'imagination et de la sensibilité. Mais le temps est venu où la sèche intelligence réclame aussi sa part et les études que l'on multiplie au sujet d'un écrivain qui n'est pas seulement un charmeur se font de plus en plus serrées. On se rend compte qu'il ne suffit pas selon l'heure et l'humeur de s'abandonner aux délices des *Nourritures terrestres*, de *La Porte étroite* ou des *Caves du Vatican*, et que leur auteur, pour être compris, veut un examen d'ensemble.

Lui-même d'ailleurs par la présentation de son œuvre en pages qu'il prit soin de choisir, de rassembler, invite à découvrir que sous l'arabesque la plus légère, la plus fuyante, elle cache un dessein grave et soutenu, que tant de complexité ne lui ôte pas son unité, que ses variations ont un sens, dessinent une courbe, trahissent une évolution. Le volume des *Morceaux choisis* a le poids d'une publication originale. Outre que des pages inédites dont la signification n'échappera à personne y jalonnent les récentes étapes de la pensée de l'écrivain, outre qu'il s'y révèle par l'extérieur et pour le public, on a l'impression aussi d'un recueil intérieur, d'un recueillement qui précède et prépare le décisif élan.

André Gide n'a pas dit tout ce qu'il avait à dire. Il a le sentiment de commencer seulement, et l'on insiste sur les surprises qu'il réserve. En

---

\* À l'occasion de l'édition, procurée par Claude Foucart en un volume très prochainement publié par le Centre d'études gidienne, de la *Correspondance* d'André Gide avec le germaniste Félix Bertaux, nous reproduisons ici l'étude que celui-ci publia dans *La Revue de Genève* de décembre 1922 (pp. 702-13) — étude dont Gide écrivit alors à l'auteur : « j'y respire et m'y reconnais »...

serait-ce donc une de trouver dans la dernière partie de ses écrits une toute naturelle explication de la première et de constater qu'un esprit qui ne déteste de la logique que ses « lourdes chaînes », s'est développé avec conséquence, qu'une inspiration qui paraissait céder à d'imprévisibles sollicitations s'est orientée suivant une nécessité profonde ? N'anticipons pas. Avouons que pour dessiner d'André Gide une figure passable, il faut attendre. Pourtant le chatoyant manteau dans lequel il s'enveloppait retombant pli à pli, n'est-il pas tentant d'étudier l'ordonnance des lignes et, si difficile à pratiquer que soit la saisie, de se représenter sous le vêtement qui flotte un corps qui marche, sous l'œuvre ondoyante, l'homme qui se tient ferme à lui-même ?

\*

« Les extrêmes me touchent » — ce mot en épigraphe aux *Morceaux choisis* caractérise une nature où se rencontrent des exigences opposées. Celles de l'hérédité d'abord. Produit de croisement, lui-même y insiste, ayant dans les veines à la fois du sang méridional et du sang normand, Gide, au contraire de « ceux que pousse dans un seul sens l'élan de leur hérédité », se trouvait destiné à vivre en perpétuel état de dialogue, à écouter dès l'origine les voix du Nord et les voix du Midi qui alternaient, se répondaient, se contrariaient aussi. Et une éducation puritaine, excitant en lui les ardeurs natives en même temps qu'elle multipliait autour de lui les contraintes, ajoutait à sa richesse intérieure. Si comme il l'a dit le génie est le sentiment de la ressource, la définition s'applique à lui. Dans les aspirations extrêmes entre lesquelles il était partagé il a reconnu des forces dont le jeu s'entretient par de judicieuses contrepesées. Sachant n'être pas l'homme d'un climat intellectuel, il a sans trêve changé de lieu, de milieu ; comme ces poissons à qui il faut pour vivre tantôt les coulants glacés, tantôt les courants chauds, il suivait un instinct puissant en cherchant son inspiration tour à tour aux quatre coins de l'horizon. La Méditerranée et l'Afrique l'ont attiré comme l'Angleterre et l'Allemagne, le désert aussi bien que Paris. De la Bible dont il est nourri, il est allé à Nietzsche, de Racine à Shakespeare, Goethe, Dostoïewski, William Blake. Il n'a poursuivi le beau, le vrai, ni dans les temples reconnus, ni, quoi qu'on en ait dit, dans des chapelles. Ne se refusant à aucune expérience à sa faim proposée, il n'a écarté que ce dont s'offensait spontanément la délicatesse de son goût. Ouvert à chaque nouveauté qui doit « nous trouver toujours tout entiers disponibles », et à chaque étrangeté, comme à un courant vital, il ne s'est replié, mais alors avec le frémissement d'une sensitive, qu'aux approches vulgaires.

À vrai dire une intelligence ainsi faite, et qui ne tenant à rien prouver veut tout éprouver, est pour celui qui en a reçu le don un danger. Encore

qu'il ne déplaie pas à l'artiste de sentir aux prises dionysisme et ascétisme, le trouble émotif et la plus haute spiritualité, et qu'aux molles quiétudes il préfère une « existence pathétique », l'homme a dû, au long de sa vie, se défendre de tout ce qui tentait d'entreprendre sur lui, et menaçait de l'arrêter, de le supprimer, comme le roi Saül dont tous les sens sont « ouverts au dehors », et qui finit par succomber « au déplorable accueil ». Il y a réussi. Laissant les héros de ses romans aller au bout des voies dans lesquelles il les engageait — finir, il repartait. En se détachant d'eux, il se détachait de lui-même, il échappait à ce qui n'était qu'une des formes d'un moi compliqué, ayant besoin de s'expliquer encore, de s'épanouir autrement.

Autre écueil : la simultanéité des élans qui se contrariaient eût pu ne provoquer en lui que déchirements intérieurs, la multiplicité des images qui se superposent, que confusion, la vue de l'envers et de l'endroit de chaque idée, que scepticisme. Mais au lieu d'une nature faible nous avons affaire à une personnalité vigoureusement organisée, et organisatrice. Au temps d'*André Walter*, d'*Urien*, de *Paludes*, elle a pu, adolescente, se débattre comme un oiseau blessé entre les fils tendus autour d'elle. Tendresse vite effarouchée, ferveur n'osant s'avouer et librement se poser, puberté chaste, troublée, et trouvant son trouble délicieux, autant d'éléments d'une figure à laquelle manquaient encore la chair, la couleur. Ce n'était, et hésitante, compromise eût-on dit, que la promesse d'un homme qui se défiait de lui-même. Mal à l'aise dans l'ordre qui s'imposait à lui du dehors, se résignant sans consentir, il avait en se pliant aux règles reçues l'impression de se contrefaire, et quand il tentait de s'évader, il traînait encore un boulet. Tout mouvement se trouvait retardé, tout geste efficace différé. Au lieu d'une adhésion spontanée à la vie, de la retenue, des réserves, des réticences ; au lieu de l'acte, une attitude, et les latentes possibilités d'un héroïsme sans point d'appui dans le réel. Tout cela n'étant pas indifférent d'ailleurs. À défaut du monde c'est de son moi que Gide faisait le tour. Il y trouvait un support, le point fixe d'où peser sur le réseau qui l'exaspérait, et aussi la force de s'élancer, un potentiel accumulé, une puissance décuplée par la coercition.

Ainsi préparé il pouvait entreprendre l'exploration du sensible, du défendu. On le vit alors s'abandonner à un « désordre provisoire », confiant qu'il était déjà de trouver son ordre, et à ce qu'il a appelé « une naïve incohésion d'appétits ». C'est l'époque des *Nourritures terrestres*, le premier chef-d'œuvre d'André Gide. Et il est décisif, il marque la première grande étape d'une évolution dont la tendance se poursuit assez clairement jusqu'aux *Pages inédites* et aux fragments des *Nouvelles Nourritures*.

**FÉLIX BERTAUX ET HEINRICH MANN**

\*

*Les Nourritures terrestres* — Gide avait vingt-sept ans lorsqu'il les publia — ne représentent point une naïve efflorescence ; elles sont un traité lyrique. Et le lyrisme précisément fait la valeur de ce témoignage. Il est de nature telle qu'il n'exclut pas la pensée ; il permet seulement de la saisir jaillissant à sa source profonde. Spontanément un tempérament s'y révèle, à nous, à lui-même. À l'avenir ni restrictions, ni retours ne peuvent changer la direction de l'élan vital. Une personne morale née, elle a pris conscience d'elle-même, deviné sa loi : le désir. Car il semble bien que l'on puisse sans trop de paradoxe affirmer que dans ce cas original le désir prend le caractère d'une loi régulière et ordonnatrice. Du désir, qui d'ordinaire asservit, Gide fait de la liberté. Alors qu'ailleurs le désir est désordre, Gide finit par en faire une puissance d'ordre ; chez lui, il crée au lieu de dissoudre, et la volupté engendrant la vie, s'associe à son rythme merveilleux, si même elle ne le détermine.

Qu'une âme partagée entre des exigences sans nombre consente au désir, qu'elle en fasse sa dominante et se veuille tout entière accordée à lui, voilà qui déjà lui prépare une sorte d'unité. Et cela d'autant mieux que ce n'est ni l'objet des désirs, ni leur satisfaction qui importe ; ils vont allègrement à toute chose, l'importance étant « dans le regard » et non « dans la chose regardée », et il y a profit à leur rassasiement, « parce qu'ils en sont augmentés ». Ils ne sont que l'émanation d'une force qui confère à celui qui la possède, comme à Saül lorsqu'il cherchait encore au désert les introuvables ânesses, une invisible et heureuse royauté. Et de par sa nature elle commence de mériter d'autres noms que le nom commun. À égale distance du réalisme qui adhère à la vie telle qu'elle est, sans imaginer ce qu'elle pourrait être, et de l'idéalisme qui la mutile, elle est à vrai dire une aspiration où l'âme, l'esprit, le cœur, le corps, les sens sont intéressés, où tout l'homme à la fois se cherche et tend à se dépasser.

J'aime en l'homme tout ce qui le dévore, déclarait le Gide du *Prométhée mal enchaîné*, et celui des *Nourritures terrestres* : « Nathanaël je t'enseignerai la ferveur. Nos actes s'attachent à nous comme sa lueur au phosphore. Ils nous consomment, il est vrai, mais ils font notre splendeur.

» Et si notre âme a valu quelque chose, c'est qu'elle a brûlé plus ardemment que quelques autres. »

Ferveur, voilà bien le mot pour caractériser des émotions qui ont quelque chose de religieux — je ne dis pas de chrétien, car cette nostalgie n'est pas du ciel seulement et d'un paradis perdu à retrouver, mais tout ensemble de la terre et du ciel ; relier l'un à l'autre constitue ici l'acte de religion véritable.

Acte qui ne suppose pas de renoncement immédiat en vue d'une ré-

compense à venir. Le renoncement, dont l'auteur de *La Porte étroite* n'écarte pas l'idée, n'est chez lui ni dévote abnégation, ni refus stoïque. Il est encore désir, désir exalté, purifié, où le cœur s'enfoncé amoureusement, refusant, parce qu'il en imagine d'autres, les sources offertes à sa soif, et faisant de la non-joie encore une joie.

\*

« De l'amour et de la pensée c'est ici le confluent subtil... » Sensibilité et intelligence se rejoignent. Le désir de Gide appelle la connaissance, il la suppose et l'engendre, il la réclame comme son principe et sa conséquence. En apparence inconstant, inconsistant, à travers les plus sinueux détours il ne se perd point, il s'épaissit de pensée. Sans rien abandonner de cette valeur qui est dans sa complication, il en acquiert une autre, et devient pouvoir d'orientation. L'inquiétude dont nous avons le spectacle est d'abord d'ordre intellectuel. Elle est curiosité, au sens où le fut celle d'Ève écoutant le serpent, tentation d'être comme Dieu, de savoir le bien et le mal. La flamme que trahit le regard de Gide n'est point d'ordinaire passion, le scintillement de sa prunelle est aussi clarté. Non point la clarté reposée d'un Tagore qui s'étant trouvé se contemple, mais l'éveil d'une lumière dont ceux qui entourent Gide ne savent pas encore qu'elle a lui, parce qu'ils sont absorbés par le lieu, par le moment, tandis que lui, jamais tout à fait présent, les a déjà quittés pour l'accueillir. Il ne laisse à personne le temps de le suivre, il ne s'accorde pas à lui-même le temps de s'arrêter. Le « ramier de sa joie » ne s'est pas posé qu'il est reparti. Sans trêve l'aventure sollicite un esprit qui la voit s'ouvrir moins peut-être comme une source d'émotions que comme une source d'expériences. Ses voyages, ses lectures, ses déplacements dans l'espace et le temps, dans le plan de la géographie et dans celui de la pensée, répondent plus qu'à des caprices à un besoin de l'intelligence, et, il faut s'en souvenir quand on parle du roman d'aventures, dont il a provoqué la renaissance — l'aventure y doit être expérience au sens premier du mot. Cela n'a rien de commun avec la prétention qu'avaient les naturalistes d'imiter la méthode des sciences. L'expérimentation est ici moins un contrôle exact de l'intuition qui dirige, que la série des contacts d'un homme avec l'univers. Les divers accidents de son devenir lui apportent autant de révélations. À chaque moment, qui est unique, il s'établit du Moi au Tout une relation, unique aussi, et de plus en plus compréhensive, de plus en plus intelligente.

Ainsi la formule selon laquelle le désir serait la dominante s'élargit à mesure que l'on reconnaît la nature de ce désir et que l'on voit, de lacet en lacet, se dessiner sa ligne d'ascension. Le fond trouble qu'il remuait se laisse peu à peu dominer. Ce n'est pas qu'il disparaisse ; il reste, et

continue d'être soulevé par les émotions. Le monde alors un instant redevenait opaque, mais un instant seulement. Des yeux qui veulent « contempler Dieu du regard le plus clair possible », — et non du plus illuminé — ne se détournent pas des objets sans transparence, dans lesquels Dieu est aussi. Ils appellent ces objets au jour qui les absorbe. L'obscur s'intègre au clair. D'une lumière qui est vivante et génératrice de vie on sent reculer les limites. Que de choses André Gide n'a-t-il pas tirées de l'âme secrète, et qu'il ne se soit pas comme quelques autres contenté d'en suggérer le fantôme, qu'il ait réussi à les faire passer à titre de possession définitive dans le conscient, la clarté de sa langue en témoigne. Il fallait pour explorer les régions où il s'est aventuré de bien délicates antennes. On ne sait ce qui étonne le plus, d'une intelligence si sensible, ou d'une si intelligente sensibilité, et pour définir une faculté maîtresse qui se rit des catégories de la psychologie, il n'est en fin de compte peut-être pas de meilleur nom que celui d'une belle sensibilité intellectuelle.

\*

Gide était un trop pur poète pour manquer à composer sa vie intérieure, à l'incliner selon une ligne précise. Au lieu qu'elle se projette au hasard en richesse profuse, on la voit s'orienter, monter en spirale, comme ces plantes souples et hardies qui poursuivent de leur tête la lumière dans son tour d'horizon, et tout en ne cessant de revenir sur elles-mêmes prolongent leur ascension selon un axe ferme.

C'est qu'en Gide des dons extrêmes étaient de nature à se contrebalancer. Émotif et lucide, artiste ayant le sens, le goût du jeu, et moraliste ayant besoin d'une éthique, ne « goûtant point de joie qu'il ne l'y veuille attachée », il s'est trouvé retenu des désordres par une gravité innée. Plus il se laissait aller à une pente, plus il prenait dans la descente d'élan pour gravir la pente opposée. Ses écarts, tout en gardant le maximum d'amplitude, se trouvaient réglés comme les oscillations d'un pendule. Ou plutôt, car il s'agit de poussées organiques, les mouvements d'un cœur incontenable, et pourtant contenu, s'exécutaient selon l'alternance d'une diastole et d'une systole.

Tout cela à force de volonté. Sans doute faut-il ôter ici à l'idée de volonté ce qu'elle a de raide, la concevoir s'exerçant selon la dynamique des fluides, insinuante, aimante, mais n'en ayant pas moins des sévérités. Elle suppose une forte discipline, et qu'aux contraintes du dehors dont il s'est débarrassé, l'individu substitue celles du dedans, « la plus stricte étant la plus préférée ». C'est sur les entraves qu'il s'est lui-même données que Gide prend appui pour rebondir. Ayant à force d'exaltation réussi à faire des petites vertus qui le gênaient la grande vertu qui libère, les hésitations premières de son allure sont devenues eurythmie. Génie

qui relève à la fois de la musique et du dessin, il a soumis à sa loi tant de pas en avant, tant de pas en arrière. À l'aise dans ses liens, désormais il va, vient, quitte et revient toucher terre en cadence. Ses évolutions traacent dans l'air des figures que l'on dirait nées de l'âme de la danse. Il est le danseur nietzschéen, pathétique et léger, qui traverse sur l'abîme la corde tendue du passé à l'avenir.

Finalement il n'y a pas de système d'André Gide, mais de son effort une harmonie est née. Que le débat reste ouvert de savoir si pour lui la morale est une dépendance de l'esthétique, ou si ce n'est pas l'esthétique qui vient se résoudre en morale ; il suffit de marquer que les tenant toutes deux en mutuelle dépendance, il les fait se rejoindre dans une catégorie supérieure à chacune d'elles. Son immoralisme — « il faut être sans lois pour écouter la loi nouvelle » — est dépouillement de l'être factice sous lequel est caché le naïf, attente et recherche d'une audacieuse moralité. L'art dont on l'a tant loué n'est pas celui d'un esthète ; il est profondément art de vivre, de multiplier les visages de la vie, qui peut être « plus belle que ne la consentent les hommes ».

Un esprit qui passait pour délié s'affirme être aussi un libre esprit, le plus libre peut-être de ce temps. Et sa liberté est créatrice. Dissipant, tel le fils prodigue, de grands biens, ce n'est pas qu'il ait méconnu la valeur des idées reçues, mais au-dessus de l'hérité et de l'acquis il a mis le vrai bien, qui est de se posséder. Rompant, non sans que la fibre intime ait saigné, le fil mystérieux qui l'attachait encore au passé, il s'est découvert, réengendré. L'image de Prométhée a effacé celles de Protée et de Panthée : « Table rase, j'ai tout balayé. C'en est fait ! Je me dresse nu sur la terre vierge, devant le ciel à repeupler. »

Comme au temps où l'humanité naissait à elle-même, la personne, d'un effort prométhéen, se délivre. Ses évasions successives prennent un sens. D'abord tirée d'un extrême par l'autre extrême, du risque couru par le risque à courir, puis détachée, elle n'a repris la disposition d'elle-même que pour à nouveau consentir — cette fois à la vie totale, et d'un geste qui ne serait plus effusion, abandon, mais don vraiment. Par ce don inspiré de la plus fine sagesse — car qui veut se sauver se perdra — elle se relie au Tout, elle s'épanouit en lui comme la fleur d'un grand arbre dont la cime est baignée de ciel tandis que ses racines plongent dans la terre. Goûtant cette euphorie, ivre en même temps que du mouvement qui déplace les lignes, de l'ordre qui les recompose en de toujours plus belles perspectives, confiant en sa force de rétablir sans cesse le courageux équilibre sans cesse détruit, Gide peut enfin dire : « C'est la reconnaissance de mon cœur qui me fait inventer Dieu chaque jour. »

Il faudrait maintenant examiner en détail l'œuvre d'André Gide, qui n'est pas toute dans ses livres, qui est aussi dans sa vie, dont les livres ne sont que le reflet, reprendre à l'origine et suivre dans ses péripéties un effort si savant, si artiste. Contentons-nous d'un mot encore pour en indiquer la portée. Déjà l'on s'accorde à reconnaître l'extrême importance littéraire de telles tentatives. Néo-classicisme, a-t-on dit à leur sujet, et cela va assez loin, si l'on s'entend sur ce qu'elles ont de classique et de neuf à la fois. Un « romantisme dompté » — le mot est de Gide — voilà son classicisme. Ceux que l'on a par la suite appelés classiques — et à Gide aussi on donnera ce nom tout court — à leur époque ont surtout fait figure de novateurs, ils ont frappé leurs contemporains plus par ce qu'ils apportaient d'imprévu que par la façon dont cet imprévu se rattachait au déjà vu. Les témoins n'avaient pas assez de recul pour saisir dans son ensemble l'opération qui s'accomplissait sous leurs yeux ; elle consistait non seulement à arracher de la vie à la vie, mais aussi à l'intégrer par le moyen de l'art à tout le vécu ancien, à l'incorporer à une tradition qui pour être efficace a besoin qu'on la tienne en perpétuelle genèse, à rendre sa puissance explosive à la civilisation qui menace de se pétrifier, d'emprisonner dans ses cristallisations l'homme du présent comme une mouche dans l'ambre. Il n'y a que les étourdis pour se laisser prendre ainsi, pour ne pas conserver de regard hors de la forme où ils s'enfoncent, et ne pas s'apercevoir du danger d'une tradition qui s'arrête, se referme sur eux.

L'inappréciable service que rend Gide aux lettres françaises n'est pas de fonder une école. Il n'y a pas à proprement parler d'école de Gide, qui est inimitable et qui ne veut pas qu'on l'imite. Ses disciples — il faudrait plutôt dire ses fervents — lui-même les convie à le dépasser : « Ô toi que j'aime, viens avec moi ; je te porterai jusque-là, que tu puisses plus loin encore ». Mais il suscite un mouvement des jeunes auxquels il donne à cinquante ans l'exemple de la jeunesse. Respectant, recherchant leur originalité, il se défend d'agir autrement qu'en éveillant en eux une inquiétude, et en la disciplinant. Liberté, discipline, deux forces qu'il a le mérite de conjuguer, n'est-ce pas là un apport positif ?

Et nous avons vu que cet apport ne va pas seulement aux gens de lettres, qu'il dépasse la littérature. Son œuvre aura des effets que l'on ne calcule pas encore, mais que l'on soupçonnerait rien qu'à considérer les résistances qu'elle rencontre. Celles-ci, autant que les admirations, sont le témoignage de la vive impression faite sur les esprits qui ont souci de vie intérieure.

Prolongeant la lignée qui allait de Montaigne à Stendhal, Gide renouvelle la grande tradition des moralistes français. Fouillant à son tour les

replis de l'âme, il vient comme eux enrichir notre connaissance de l'homme. Ayant hérité de leur lucidité d'analyse, de plus qu'eux il a, tel un William Blake, un Nietzsche, un Dostoïewsky, une prédilection pour les profondeurs obscures, pour ces enfers du cœur où la lumière qu'il apporte joue en somptueux reflets, et aussi — faut-il l'attribuer à ses origines protestantes, à l'hérédité du Nord, aux influences étrangères qu'il a subies ? — le besoin de découvrir de nouveaux rapports non seulement de l'homme avec l'homme, mais de l'homme avec l'univers.

Peu à peu se dégage le plan sur lequel il faut placer cet écrivain. Artiste d'abord, c'est entendu, mais en même temps penseur, il dépasse parmi les artistes ceux que ne pousse point la grande inquiétude, qui sont condamnés à reproduire plutôt qu'à vraiment créer, et parmi les penseurs ceux dont la pensée ne s'accompagne point d'émotion. Son inspiration vient de tout l'être, et c'est tout l'être qu'elle touche. Poète universel, son universalité comme celle de Gœthe est d'abord du talent, et ensuite de l'autorité dont est appelé à jouir ce talent, par delà le temps et le lieu qui l'ont vu naître. Alors que des écrivains dont on joint volontiers le nom au sien n'auront été que des accidents dans l'histoire de leur pays, et des produits, significatifs sans doute, mais tout de même produits de leur époque, André Gide participe d'un devenir plus général, et il est facteur de ce devenir. S'il n'a pas travaillé à la diffusion de ses livres, c'est moins qu'il se soit voulu rare, introuvable, que parce que sa nature le destinait à un genre d'action qui pour être réservée, différée, ne s'en trouve que plus certaine et durable. Sentant « le danger de la foule » et des succès immédiats, qui supposent toujours un peu de vulgarité, et entre auteur et public une communion par en bas, il ne s'est pas laissé divertir de son propos par les jeux de ses contemporains. La commune mesure qu'avant lui on avait trouvée entre les individus étant devenue mesure du commun, son art vient délivrer la personne en ce qu'elle a à la fois de non communiqué encore et de général, d'unique et d'humain. Cet aristocrate de l'esprit est trop Français pour qu'en lui ne se reconnaisse pas la France, merveilleusement complexe et subtile, religieuse sans dogme, libre dans les liens qu'elle se donne, amoureuse de beauté et de joie comme l'antique Grèce, et éprise de renoncement comme la plus fervente chrétienne, grave et moqueuse, ferme et souple, se donnant à chaque moment sans cesser de se posséder. Et les hommes de demain se reconnaîtront eux aussi en cet individualiste qui a voulu « assumer le plus possible d'humanité ». Les directions dans lesquelles il s'engage, hors des routes connues, ont de ces aboutissants lointains auxquels William Blake songeait lorsqu'il écrivait : « La culture trace des chemins droits, mais les chemins tortueux sans profit sont ceux-la même du génie. »

## *Dominique Fernandez : Mes souvenirs de Pontigny*

*Les derniers « témoins » des « Entretiens d'été » de Pontigny se font rares, cinquante-cinq ans après leur fin... Dominique Fernandez, né en 1929, n'est pas de ceux-là ; mais, fils de celui qui en fut, auprès de Paul Desjardins, le principal animateur pendant plus de quinze ans, fils aussi de celle qui avait été la disciple préférée de l'« abbé » de Pontigny et sa fille spirituelle, il nous a paru intéressant de recueillir les souvenirs du romancier de L'École du Sud et de Porfirio et Constance, qui a vécu, en somme, sur une quinzaine d'années, une bonne douzaine de mois dans l'illustre abbaye, quand elle bouillonnait des échanges de ses intellectuels ou quand, durant la guerre, elle était réduite au riche silence de sa bibliothèque...*

*Est-il besoin de rappeler que l'œuvre entier de Dominique Fernandez, l'un des deux ou trois plus importants romanciers français actuels, s'inscrit en grande partie, et à plusieurs égards, dans la ligne de Gide et que le nom de l'Immoraliste est venu, depuis plus de quarante ans, à d'innombrables reprises sous sa plume, dans ses écrits critiques ou romanesques<sup>1</sup> ?*

*En transcrivant les propos de l'écrivain, nous avons naturellement essayé de leur conserver le plus possible leur caractère oral, parlé.*

*C. D. & Cl. M.*

---

1. Et tout récemment encore : lire son essai sur « Gide et Simenon » publié dans le recueil *Lectures d'André Gide* (P.U.L., nov. 1994).

Mes premiers souvenirs sont prénataux, si je puis dire, puisque... d'abord il est difficile de savoir exactement si ce sont mes souvenirs à moi ou ce qu'on m'a raconté après. Le premier souvenir, je ne sais pas si c'est direct ou bien à travers les paroles des autres. Enfin, je sais que mes parents se sont rencontrés à Pontigny, ce devait être en 1925<sup>2</sup>. Ils se sont mariés en 1926, ma sœur est née en 1927. Desjardins disait que c'était « l'enlèvement d'Europe », ç'a été un coup de foudre. Et puis je sais que, tout petit, toutes les vacances on les passait à Pontigny : ma mère y allait. Mais là aussi, je ne sais pas si ce sont mes souvenirs, ou les photos que j'ai vues de moi sur un tricycle... je vois très bien une espèce de grange où on jouait, je vois... j'ai des images très nettes, mais je ne sais pas si elles sont « de première main »... Jusqu'en 39, jusqu'à ce que j'aie dix ans. Évidemment je n'ai aucun souvenir des personnes que j'ai vues, de personnalités, cela ne m'intéressait pas. Mais j'ai l'impression que j'ai passé tous mes étés là.

En 39, à la déclaration de guerre, en septembre, on a estimé que Paris était en danger, donc ma sœur et moi nous sommes allées en pension à Pontigny — en train, c'était avec Maman, qui n'avait pas de voiture : le train jusqu'à Laroche<sup>3</sup>, et de là le petit tortillard qui menait jusqu'à la gare — et là, nous avons passé l'hiver dans ce qu'on appelait « l'école », une annexe de l'abbaye — pendant les décades il y avait des pensionnaires. L'abbaye était fermée pendant la guerre, mais il y avait cette annexe, qui était chauffée ; il y avait là Mme Desjardins, Paul Desjardins, leur belle-fille Hélène (la femme de leur dernier fils, Blaise), Anne Heurgon, qui s'occupait de nous (Jacques Heurgon devait être à Paris, pour y enseigner), avec ses propres enfants, Catherine et Marc..., plus peut-être d'autres personnes, j'ai un vague souvenir... Je partageais la chambre de Marc et j'allais à l'école communale (dans l'allée qui monte vers l'abbaye) — ma sœur... elle avait douze ans, qu'est-ce qu'elle faisait ? je ne sais pas si elle ne prenait pas des leçons particulières, il n'y avait pas de lycée, évidemment, pas de collège... Moi, j'étais en septième, donc c'était l'école primaire, et l'instituteur je m'en souviens très bien, on allu-

---

2. Et non pas en 1923, comme il est dit dans *L'École du Sud* (Grasset, 1991, pp. 473 sqq.) : tout y est décalé exprès, pour que l'imaginaire fonctionne... Rappelons que le grand roman de Dominique Fernandez, constitué de *L'École du Sud* et de *Porfirio et Constance*, est inspiré (disons bien : inspiré, c'est un roman, non une double biographie) par l'histoire de ses parents, Ramon Fernandez et Liliane Chomette.

3. Laroche-Migennes, gare bien connue de la ligne Paris-Lyon avant le TGV...

mait le feu à tour de rôle (il y avait des poêles à bois, encore) — tous ces hivers de guerre ont été horriblement froids. Ma mère étant restée à Paris où elle était professeur et n'avait pas de congé, nous étions réfugiés, en quelque sorte, on vivait avec les Desjardins, avec la famille. Mais mes souvenirs sont assez pâles... je me rappelle surtout Marc <sup>4</sup>, qui me torturait un peu, parce qu'il avait deux ans de plus, ce qui crée une grosse différence à cet âge : je me souviens qu'il me forçait, la nuit, — ce que je faisais avec effroi et en même temps une sorte d'envie, — de sortir par la fenêtre (on était au rez-de-chaussée), on allait dormir dans une maison en construction... c'était terrifiant... ça s'est passé au moins une fois, mais j'ai un souvenir comme d'une chose qui m'a marqué énormément parce que... ces maisons, il y a la charpente, l'ossature, le toit, mais enfin c'est inhabité, il n'y a pas d'escaliers, on se glisse et... Pour lui, c'était un acte de tortionnaire, c'était pour éprouver mon courage ; moi, tremblant, j'obéissais. Voilà, c'est à quoi on passait l'hiver...

Quant à mon souvenir de la déclaration de guerre, oui, on était à la Grande Chartreuse, qui elle aussi était laïcisée en forme d'hôtel ; ç'a été repris par l'Église après la guerre, mais alors c'était une hôtellerie où on allait sur « recommandation », c'était pour initiés. Le mois d'août 39, j'étais là avec ma mère — il y avait Jean Wahl, je m'en souviens, d'autres intellectuels..., et la déclaration de guerre nous a surpris à Grenoble, en fait. Je me souviens du désordre... Je ne me souviens plus très bien quand nous sommes rentrés à Paris. Le grand événement de l'hiver, ç'a été la mort de Paul Desjardins, au mois de mars <sup>5</sup> ; ce monsieur était un vieillard, très vieux, qui est mort de vieillesse (il s'est éteint doucement, il avait quatre-vingts ans), qui avait une barbe... pour un enfant c'était une image de prophète ; il m'intimidait tellement que... il est mort dans sa chambre, au premier étage, et l'on m'a demandé si je voulais venir le voir, « me recueillir », et je me rappelle très bien (après, j'en ai eu presque honte) avoir dit : « Oh ! mais je ne voudrais pas le déranger » ! Pour un enfant, il était très impressionnant ; d'abord, il était extrêmement méchant et perçant, il ne pardonnait rien et... enfin, je n'ai pas eu beaucoup de rapports avec lui. Les repas étaient très austères, lui ne disait rien, je crois qu'il devait être très fatigué déjà, il était en bout de table, comme un ancêtre déjà perdu dans les brumes de la mort. Mais Mme Desjardins, elle, était très présente, vraiment redoutable, une femme qui avait perdu deux fils déjà <sup>6</sup>, et le troisième allait mourir en juin 40 <sup>7</sup>. Elle

---

4. Né le 23 juillet 1927.

5. Le 10 mars.

6. Michel et Jean, respectivement nés le 8 septembre 1897 et le 31 octobre

était déjà tout en noir, veuve de guerre, éternelle suppliante, très austère, stricte envers elle-même, intransigeante pour les autres, elle faisait marcher son monde à la baguette. Avec une voix très grave, je me souviens, qui ajoutait encore à l'impression qu'elle causait. Sa fille Anne avait près de quarante ans <sup>8</sup>, je ne l'aimais pas beaucoup... mais enfin je n'ai aucun souvenir d'affection dans cette famille. Le seul que j'aie... il y avait un M. Jean Gilbert, qui était bibliothécaire je crois, qui m'avait appris à jouer du piano, qui était un bon pianiste et s'était mis en tête — il y avait un grand piano, un demi-queue je crois, dans l'« école » — de nous apprendre le piano. Et moi je regrette, c'est mon seul regret dans la vie. Je me souviens d'un an de piano, je trouvais ça insupportable, et vraiment je regrette... L'autre événement de l'hiver, ç'a été la visite de notre père. Il est venu, — il avait loué une voiture, une traction (elle était criblée de balles, cette voiture, je ne sais pas si elle avait fait la guerre...), — il est venu de Paris et nous a emmenés (lui qui ne s'occupait jamais de nous) déjeuner à Chablis qui était connu pour un très bon restaurant. Voilà... j'ai cette vision : il est venu, puis il est reparti, aussi vite... Est-ce que cette visite était liée à la mort de Paul Desjardins, je ne sais plus. Ma mère, elle, est venue pour l'enterrement de son maître vénéré, et elle a dû venir aussi à Noël, j'imagine. Mes souvenirs des funérailles ? Il y avait pas mal de gens, c'était la drôle de guerre et beaucoup pouvaient venir... mais je ne peux pas dire qui est venu, qui n'est pas venu.

À Pâques, en avril 40, nous sommes rentrés à Paris, et en mai nous avons été évacués dans une autre province, au moment de l'invasion allemande. Ce n'est pas à cette époque — j'avais dix ans — que j'ai eu accès à la bibliothèque. C'est plus tard, en 45. Mme Desjardins possédait toujours la maison, elle n'avait pas encore été revendue à l'Église (ç'a dû être fait en 45 ou 46), et comme on ne savait pas où aller, qu'on n'avait pas d'argent, qu'il n'y avait pas d'endroit, elle a prêté à ma mère l'« école », toujours la même « école », — elle-même était à Cerisy, dans son autre château. Nous avons passé là deux mois de l'été 45, et c'était absolument fabuleux, parce que nous avons la clef de la bibliothèque. Je m'en souviens très bien : j'avais seize ans à l'époque, époque de plein épanouissement, d'explosion intellectuelle, et alors il y avait cette bibliothèque fabuleuse, qui était très belle comme bâtiment puisque c'était la

1900. Jean s'était noyé à Pontigny le 3 juillet 1908, Michel fut tué au front le 18 juillet 1918.

7. Blaise, né en juin 1902.

8. Quarante ans en effet : elle était née le 26 juillet 1899.

grande halle romane, couverte de livres, très bien rangés par ce M. Gilbert justement : tout était sous cellophane, avec des étiquettes, c'était une bibliothèque professionnelle, il y avait des catalogues, des fiches, tout ça... Je me souviens d'avoir passé des journées là et dévoré... je me souviens en particulier d'avoir lu *Guerre et Paix* en trois nuits, avec passion, d'avoir lu Thomas Mann, puis j'ai lu aussi Claudel, Gide, les Symbolistes, tout ce qu'on découvre à cet âge, mais avec transports, c'était une ivresse... Il y avait toute la collection de *La NRF*, qui était dans l'« école ». On avait l'impression d'être au cœur de la littérature. Je commençais à vibrer, parce que je venais de passer mon premier bachot, je crois, j'entrais en philo, âge de grandes découvertes aussi.

Voilà mes grands souvenirs de Pontigny. Entrait là-dedans aussi la conscience de ce que ç'avait été, parce qu'à cette époque-là ma mère pouvait me raconter, et je savais ce que ç'avait été, ça ajoutait certainement à l'émotion d'être là, d'être dépositaire en quelque sorte de cet héritage fantastique. Nous y étions tout seuls. Nous allions chercher des nourritures chez les paysans. C'était la disette. Les paysans nous donnaient des pommes de terre absolument vérolées, en nous disant : « Les cochons n'en veulent plus ». On les mangeait, on était heureux, on venait quand même d'être libérés, il y avait eu l'armistice en mai et c'était une grande euphorie, on savait qu'on allait vers quelque chose de positif. Je faisais de grandes promenades, j'avais une bicyclette et j'emportais des livres dans la forêt voisine ; à cette époque-là j'apprenais par cœur, j'en ai encore des bribes (*Le Cimetière marin*, *La Chanson du Mal-Aimé*...), c'était vraiment une sorte d'ivresse que je n'ai jamais retrouvée ; il y avait une atmosphère, à Pontigny, qui est restée, c'est ça que je n'ai jamais retrouvé nulle part ailleurs. On se sentait obligé de recueillir ce fantastique legs, on était pénétré de tout ce que ces gens avaient laissé là. Et ça, à seize ans je le savais. On savait qu'il y avait Gide qui avait habité la seule chambre fixe dans l'abbaye<sup>9</sup>, et moi je dévorais Gide évidemment aussi. Et puis on savait que Malraux venait, que Sartre était venu, que Huxley, des grands intellectuels de toute l'Europe... j'étais conscient de cela, c'était galvanisant, c'était électrisant, pour un jeune qui

---

9. Voir *Porfirio et Constance* (Grasset, 1991), p. 37 (« André Gide, le seul des habitués de Pontigny à disposer d'une chambre fixe dans les anciens bâtiments de l'abbaye »...), mais aussi p. 410 : « M. Desjardins signifiait à André Gide, après la publication de *Corydon*, que sa présence n'était plus souhaitée à Pontigny »... Comme on sait, Gide, s'il ne fut pas à Pontigny les étés 1925 et 1926 (pour cause de voyage au Congo), y retourna régulièrement ensuite jusqu'en 1939 ; mais il n'y avait plus, en effet, « sa chambre » de fondation...

débutait dans la carrière.

Je suis retourné une fois à Pontigny, en passant, quand j'écrivais *L'École du Sud*<sup>10</sup>, je n'y suis pas entré, car on peut visiter mais il faut une autorisation, prendre rendez-vous, — mais j'ai vu l'église, qui est très belle, qui est l'église du village, magnifique. Et le village est très sympathique : c'est une grande rue bordée de maisons, avec cette abbaye qui est une des plus belles de France : c'est le cistercien, c'est le premier gothique, entre le roman et le gothique, c'est rose, avec des ogives à peine dessinées, et il y a une abside comme un gros pigeon dans les champs..., c'est une chose vraiment prodigieuse...

Dans *L'École du Sud*, mon portrait de Paul Desjardins est un amalgame. Sa figure m'est très présente, j'ai beaucoup de photos, avec sa barbe bifide et sa petite calotte de velours. Et puis les lettres que j'ai trouvées, de lui à ma mère, et surtout je me suis procuré, ou plutôt ma mère avait dans sa bibliothèque tous les cahiers de l'Union pour l'Action Morale puis de l'Union pour la Vérité<sup>11</sup>, le *Calendrier manuel* que je cite beaucoup<sup>12</sup>, qui est quelque chose d'extraordinaire : Desjardins avait eu cette idée, avant Pontigny, de choisir pour chaque jour de l'année une citation d'un grand écrivain, d'un penseur, et de la commenter. De très beaux textes, très bien choisis, et bien commentés ; ça pourrait être réédité, en livre de poche, livre de méditation laïque, toujours avec un but moral : rechercher la vérité, la justice, lutter contre le mal... C'est un très beau livre, dont je me suis beaucoup servi, avec ses cahiers pour l'Union pour la Vérité, ses colloques de la rue Visconti ; puis son *Corneille*, qui est très beau<sup>13</sup>... C'est une grande figure. Je crois mon portrait plus fidèle que celui qu'en fait Martin du Gard dans *Maumort* : portrait très acide, un peu vitriolé... Je crois, d'après ce que je sais, que Desjardins n'était pas quelqu'un de sympathique : terriblement exigeant, tellement intelligent et exigeant qu'il ne pouvait pas cacher un mépris pour les gens moins intelligents et plus paresseux ; il y a eu, à Pontigny, le suicide

---

10. Au printemps 1990.

11. C'est à la fin de 1905 que l'*Union pour l'Action Morale*, fondée en janvier 1892, prit le nom d'*Union pour la Vérité*, ayant son siège rue Visconti.

12. C'est, dans *L'École du Sud*, le deuxième des « quatre Évangiles » de Constance (Liliane Fernandez), auquel est consacré, avec de nombreuses citations, un long chapitre (pp. 306-20). Paul Desjardins avait mis au point en 1906 le *Calendrier manuel des Serviteurs de la Vérité*, dont l'idée avait été conçue par Émile Duclaux et Gaston Paris (beau-père de Desjardins), et qui parut en 7 vol. entre 1907 et 1914.

13. Desjardins avait publié en 1898, chez Colin, une édition du *Théâtre choisi* de Corneille, avec notices et annotations.

d'une jeune fille qui n'a pas pu supporter ce climat de tension : c'étaient des ripostes, des jeux intellectuels, il fallait être à la pointe de l'esprit, sinon on coulait, et il y a des gens qui ne supportaient pas. Il n'était donc pas « sympathique », mais en même temps c'est une grande figure, une sorte d'abbé laïque, de Saint-Cyran moderne... Ma mère a eu une dévotion pour lui, elle a conservé jusqu'à sa mort son grand portrait sur sa cheminée ; c'est son maître à penser, qui l'a réveillée à elle-même, lui a appris — pas la vie, malheureusement, mais la littérature, la pensée, qui a renforcé sa morale, son apprentissage laïc de fille d'instituteurs. J'ai un sentiment très mitigé vis-à-vis de Desjardins, parce que je crois qu'il a été très nocif pour mes parents, dans la mesure où, d'abord, il a très mal supporté le mariage de ma mère, quoique l'ayant fait (et ça, c'est très grave), avec celui qui était pourtant un des piliers de Pontigny, animateur des Décades et des fameux « jeux » : ç'a été extrêmement dur pour elle, qui a compris qu'au fond elle le trahissait en se mariant. Dans les lettres de lui à elle que j'ai retrouvées, il lui disait : « Mon enfant, il est temps que vous vous détachiez de moi, je suis vieux, vous êtes jeune, il est temps de vous trouver un mari », et quand elle a aimé Ramon et qu'ils se sont fiancés, Desjardins a manifesté un détachement très dur, leurs relations se sont espacées... Quant aux réactions de mon père..., je ne sais pas du tout, parce que je n'ai pas de sources. Desjardins avait pensé faire de Ramon Fernandez son héritier, lui avait proposé de prendre sa succession, et lui n'avait pas voulu (il n'était d'ailleurs pas capable de faire ce métier, qui demandait un travail, une gestion, un suivi<sup>14</sup>...). Je crois qu'au fond mon père devait l'inquiéter : c'était quand même un play-boy qui n'était pas très rigoureux dans sa conduite morale...

(Propos recueillis à la Kalat le 31 décembre 1994,  
rédigés et présentés par Céline DHÉRIN & Claude MARTIN.)

\*

---

14. Cf. *Porfirio et Constance*, pp. 196-7 (récit de Porfirio) : « Le 19 février 1926, je suivis aux côtés de M. Desjardins le cortège funèbre de Piero Gobetti. [...] M. Desjardins, pendant que nous marchions derrière le cercueil, me proposa de m'associer plus étroitement à la gestion de l'Union pour la vérité et des décades de Pontigny. [...] Il voyait en moi, me dit-il, son "héritier" naturel. Je déclinai son offre, geste dicté autant par le sentiment de mon incompétence que par une appréciation divergente des tâches à accomplir. En outre, je ne me sentais aucune envie de devenir un gendre. »



**PAUL DESJARDINS**

(d'après une photographie de Paul Nadar)

**Paul Desjardins**  
**vu par Porfirio Vasconcellos**

*Voici, extrait de L'École du Sud (p. 418), le portrait de Paul Desjardins tel qu'il apparaît au narrateur, Porfirio, — ou, plus exactement, tel qu'il le voit dans sa reconstitution de la jeunesse et de la formation de la jeune Sévrienne, Constance, à qui il va être présenté par Desjardins, à Pontigny, au bout de la fameuse charmille, et qu'il épousera.*

Le nez gros, la bouche proéminente, les lèvres épaisses, les cheveux crépus : en un mot, une tête de nègre blanc ; mais, comme il le disait lui-même, les yeux, sans être beaux de couleur, garantissaient qu'il y avait quelqu'un dans la maison. Ce quelqu'un, tel un guetteur embusqué derrière une meurtrière, gardait la forteresse de la culture française : transperçant de ses traits acérés l'élève infatuée de ses connaissances ; et ne décochant jamais un éloge dont le fer ne fût subtilement barbelé. Son cours ne suivait aucun plan, aucun programme. Sa seule méthode : dérouter. Son but : attiser le culte de l'Esprit en celles qu'il estimait ses vestales ; rebuter les cruches ; chez toutes, exorciser la bêtise originelle. Un jour il vous parlait de *Bérénice*, de sa maigreur délicate et exsangue, de sa nuance propre d'aigue-marine ; un autre jour Henry Bataille ou Paul Géraldy, alors au faite de leur renommée et fort prisés de certaines d'entre vous, aiguisaient sa verve épigrammatique. Du *Cimetière marin* à peine imprimé dans *la NRF*, il vous découvrit les mystères encore vierges. Il déploya son talent de lecteur dans *le Retour de l'enfant prodigue* de Gide, auteur qu'il mettait sur le même pied que Claudel, cet orphique chrétien, soutenait-il, paradoxalement bourgeonné sur la tige d'un paysan français d'entre Marne et Oise (alors que pour moi il ne vaut pas plus cher que notre D'Annunzio). Mais ces témoignages, tu les as toi-même produits dans l'hommage écrit après sa mort (le seul texte que tu aies jamais accepté d'écrire, toi à qui ne manquait pas le don littéraire) ; et je n'ai pas de raison, ayant également pratiqué M. Desjardins, de te soupçonner de complaisance : à quelque siècle qu'il abordât, ce qu'il touchait reprenait vie et souffle. Jamais fripé, jamais usé, jamais banal, il ranimait les vivants et les morts dans la clarté d'un matin de résurrection.

### *L'hommage de Liliane Fernandez à Paul Desjardins*

*Nous reproduisons ci-après le texte d'hommage que Liliane Fernandez écrivit pour l'In memoriam Paul Desjardins publié dix ans après la mort du maître de Pontigny (Éd. de Minuit, 1959, pp. 83-9), texte signé Liliane Tasca-Chomette (joignant à son nom de jeune fille celui de son second mari, Angelo Tasca, épousé en 1946 après la mort de Ramon Fernandez).*

L'homme singulier qu'il a été, il est difficile d'en donner une idée véridique. Je l'ai connu pendant les vingt dernières années de sa vie, je l'ai vu peu à peu s'enfoncer dans la vieillesse, tout en restant adolescent. Je lui dois une très grande partie de ce que je suis, et bien qu'il nous ait quittés depuis neuf ans bientôt, il reste présent et vivant, non pas seulement ombre chère, mais esprit et amour qu'on peut à tout moment conjurer et qui ne sauraient cesser d'être que par ma propre mort.

Quand nous étions ses élèves, — et encore bien après — nous l'appelions, mi-riant, notre « vénéré maître ». Et pourtant qu'il l'était peu, ou qu'il l'était de façon à déconcerter toute définition ! Il était impossible de s'ancrer en lui, de se lier à une certitude qui fût venue de lui. Essayer de le résumer eût été une entreprise comique. Dans tous les domaines et les plus insolites, on le voyait allonger ses curiosités et sa recherche, toujours muable et changeant, toujours à la quête d'une doctrine ou d'une vérité qu'il ne trouvait pas ou dont il se détachait dès qu'il l'avait trouvée. L'insatisfaction perpétuelle, le besoin de dépassement, l'exigeante et impossible rigueur, c'est la leçon qu'il nous donnait. Non pas un maître, mais un metteur en branle ; non pas celui qui fixe, mais celui qui donne l'élan et dit à chaque étape : ne vous liez pas à ce que vous devez franchir.

Il nous offrait en outre, et comme par pure grâce, le spectacle d'un esprit vivant, en sa merveilleuse inégalité. Il y avait des jours d'une fermeté éblouissante, d'autres où il restait enlisé dans de longues approximations contre lesquelles il s'obstinait dans un combat épuisant. Il y avait des leçons conquérantes, sur le mode dorien, qui volaient à leur terme dans un jaillissement d'inventions, et ces conférences des jours ténébreux,

balbutiées par la bouche d'ombre, trouées de formules fulgurantes et inexacts, en vain recommencées, et englouties enfin dans une confusion sans espoir. Mais pour notre émerveillement, et dans les jours les plus accablés, cette singularité digne d'amour : jamais une banalité, jamais une platitude. Il reprenait le souffle qui lui manquait sur l'arête abrupte des pics, et non dans les bas-fonds. Il pouvait chercher refuge dans les nuées ou tans les ténèbres, jamais dans les reposants trivialités. À travers les péripéties des jours changeants et de son inégal esprit, il restait ainsi admirablement nourrissant et vivifiant, le plus inexorable pourfendeur de médiocrité et de routine, et le plus inespéré. On était sûr en allant l'entendre, sinon de s'accroître toujours d'une vérité, du moins d'avoir les yeux ouverts sur mille vérités possibles, dans une fraîcheur et un éclat de premier matin du monde.

Il était difficile de le connaître. Il organisait autour de lui, pour des raisons que j'ai mieux connues plus tard, toutes sortes de jeux de prestiges qui déconcertaient. Il s'enveloppait de réticences, de séductions calculées, de savantes coquetteries, bientôt démenties par une ironie d'une admirable et exacte dureté. C'est qu'il avait un besoin secret d'être connu et aimé, et il exigeait de l'être, non pas pour les qualités brillantes qui n'étaient que trop visibles et qu'il jugeait durement, mais pour des vertus plus graves et plus menacées qu'il aurait voulu qu'on devinât, qu'il rendait étrangement ardu de deviner et dont il ressentait qu'on ne les entendît point avec un frémissement de souffrance. De là les raideurs qui faisaient prendre le change à ceux qui dédaignaient de le connaître mieux. Mais quand il pouvait parler, dans la pleine douceur de la confiance, à quelqu'un dont il se savait aimé, nul n'était plus lavé de vanité et d'orgueil, lucide sur soi et voulant profondément le bien des autres, jusqu'à ce que parût le plus émouvant des prodiges : la simplicité soudain atteinte, mille fois plus précieuse de l'être à travers tant de nœuds enfin dénoués, et tous les biens donnés par surcroît, la tendresse la plus attentive et ses inventions, la grâce d'une délicieuse et enfantine gaîté.

La clef de sa singulière activité, de l'influence qui a été la sienne, de l'œuvre qu'il n'a pas écrite, c'est qu'il a été un homme multiple ou au moins double, plus profondément que tout autre. L'homme naturel en lui, l'homme de désir, puissamment doué, était fait pour s'emparer et s'enchanter de tous les biens offerts à sa curiosité infinie : idées, rêves, jouissances, tout lui était proie et pâture. Il semblait né pour traduire avec des mots brillants les mille aspects du monde où il entre impression, passion, imagination et verve, tout ce qui est personnel et passager, qu'il goûtait avec une forte avidité multipliée par la richesse d'une culture en tout sens étendue. Or cet homme naturel qu'il était, il n'a pas voulu le laisser maî-

tre de la place ; il la lui a disputée toujours ; il l'a réfuté, persiflé, pincé jusqu'au sang, essayant non pas de le terrasser ou de l'anéantir, car il ne le pouvait ni ne le voulait, mais de le contre-peser et assujettir.

Les péripéties de cet étrange combat ont composé sa vie ; c'est que les raisons en étaient inscrites dans la nature même de son esprit, qui ne sut jamais trouver de sens au bénin : « se contenter de », dont se contentent en effet de plus accommodantes créatures. Lui ne se contentait de rien et surtout aucunement de ses propres réussites. Merveilleusement sensible aux personnes et aux choses, mais plus sensible encore à ce qu'il estimait leur valeur, il ressentait une amère insatisfaction devant ce qui est agréable et agréable seulement, chez les autres et d'abord en lui-même. Il s'en détachait avec humeur s'il y avait cédé quelque temps. Les dons qui eussent comblé un autre ne lui inspiraient que dédain et raideur. Être un écrivain « agréable » par exemple et goûté comme tel lui était souverain déplaisir. Il le pouvait et il l'a fui, estimant qu'il ne valait que par le mécontentement de soi-même accompagné de courage.

Il y avait aussi en lui un extraordinaire esprit d'entreprises et d'entreprises grandes, un besoin de créer dans la grandeur, qu'il a maintenu dans une longue suite d'œuvres et de desseins. Je le vois aller répétant dans sa jeunesse comme un héros d'épopée : *Aliquid invadere magnum mens agitat mihi*, et se jetant et jetant les autres dans ces ambitions splendides et démesurées : devenir « un noyau vivant de la future société », changer le cœur, être le commencement pur d'un monde. Je le vois dans sa vieillesse, languissant, épuisé, ne se donnant pas de relâche qu'il n'ait rassemblé les idées et les personnes de l'Anti-Babel<sup>15</sup>, la dernière et mélancolique tentative de Pontigny. C'est que cet appétit de grandeur, cette persévérance à construire étaient nourris par une générosité qui ne pouvait se satisfaire du simple agrément, fût-il délicieux. Il avait la vocation du don et ne prenait un plaisir entier à un livre comme aux jeux de la lumière que s'il pouvait en enrichir quelqu'autre. Il traversait la France pour apporter une heure de conversation et d'amitié à un lointain élève frappé de maladie ou de deuil. J'ai vu, dans des villes de province, de vieilles personnes naïves et ferventes qui le chérissaient uniquement pour sa bonté et le justifiaient d'avoir voulu vivre à contre-courant.

Surtout il avait rencontré Lagneau, un homme unifié, une nature as-

---

15. *Anti-Babel* fut le titre, au printemps 1937, du premier des *Cahiers de Pontigny*, rédigé par Paul Desjardins. Sur ce que fut cette « dernière tentative », v. les articles de Jean Gilbert dans le *Mercure de France* d'août 1950 et dans le recueil édité par Anne Heurgon-Desjardins, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny* (P.U.F., 1964).

souple jusqu'au fond par un vouloir supérieur, l'empire de l'esprit manifesté en lui. De l'avoir rencontré et connu pendant une brève période, vingt-sept mois, il était devenu stable autant qu'il le pouvait être. Il avait conçu que le succès, c'était l'action éclairante et éveillante ; le bien, l'égoïsme assujéti et pacifié, avec la netteté assidue de la conscience ; tout le reste, futilité, sécheresse, vie gâchée. Par lui il avait été jeté dans une entreprise de conquête et de redressement des hommes, plusieurs fois recommencée, vêtue de formes changeantes, jamais renoncée — entreprise dans le secret de laquelle il n'était peut-être pas tout à fait, et dont il savait qu'il n'y était pas tout à fait — mais qui a nourri et dévoré sa vie.

De là l'étonnante carrière, la longue lutte ou confrontation avec le Protée fluide qu'il était par nature, les résolutions, les départs tant de fois repris, les créations inscrites dans le réel, et l'alternance des songes. C'est la raison pourquoi il n'a pas laissé d'œuvre écrite — ou si peu, — pourquoi il n'a pas voulu recueillir tant d'écrits où il s'était mis successivement. L'habileté d'écrire lui paraissait vile dès lors qu'on s'y complaisait, et se faire goûter d'autrui par un tour de style une facilité méprisable. Il voulait écrire avec un soin attentif qui ne dégénérait jamais en « talent ». Il aurait voulu retrouver dans ses écrits, non pas une anthologie de pages brillantes, un florilège humaniste rassemblé pour l'enchantement de l'esprit, mais une ligne continue attestant la permanence d'un même vouloir et ce qu'il estimait l'attribut humain essentiel : le pouvoir sur soi. Cependant les pages écrites lui renvoyaient l'image d'un miroir brisé où il ne se reconnaissait pas ; et la lassitude, avec une certaine impuissance à conclure, à achever, à se séparer, le ramenait à cette surabondance de mots, à cette rhétorique brillante dont il ne voulait pas. Il pouvait parfois en être le captif, il n'en était jamais la dupe, et il en restait découragé à la fois de s'accepter et de se changer.

Les dernières années ont été un crépuscule tragique. La solitude, la fatigue, s'épaississaient autour de lui et en lui. Attentif aux moindres variations de la force vitale, anxieux de préserver la netteté de la conscience contre la lassitude mortelle et le temps vorace, il ressentait cruellement les fuites de l'énergie spirituelle, l'*invita Minerva*. Je l'ai vu refaire trente-cinq fois quelques pages, torturé par le supplice de la pensée qui s'embrume, le chagrin de voir les projets et les promesses se fondre dans l'impuissance à rien tirer au clair. Le dernier hiver, l'hiver de 40, dans un Pontigny une fois encore dévasté, la grande maison rendue à la guerre, le temps suspendu, il l'a vécu comme une ombre désolée, mettant toute sa force à accepter sa faiblesse, ravagé par le sentiment de son inutilité, visiblement à bout de forces et le souffrant avec une cruelle douceur.

Auprès de lui, Madame Desjardins a vécu, intérieure, repliée, chargée

de tâches. Je l'ai toujours connue silencieuse et veillant quand les autres dormaient, portant tant de travaux et de soucis que tout autre courage que le sien en eût été accablé. On la voyait récolter et expédier les pommes du verger, imaginer de somptueux tricots et les envoyer au bout du monde, administrer trois maisons et les décades de l'été et le foyer de toutes les saisons. Plus tard, malade et presque mourante, dans ce cruel hiver 40, elle prenait à sa charge un lot de nourrissons parisiens, les soignait, les empêchait de mourir. Plus tard encore, elle se mettait à défricher la terre dans un labeur harassant, arrachant de ses mains les grosses racines, bêchant et sarclant six heures par jour sous le soleil ou sous la pluie. Après la mort de son mari, elle avait encore repris à son compte toutes les tâches auxquelles il avait été voué, et jusqu'à la fin essayé de sauver Pontigny, de sauver *l'Union pour la Vérité*.

Cet effrayant labeur sans miséricorde était pour elle une façon de porter la souffrance et un moyen secret de se détruire. Enfermée dans un deuil que ne traversait aucune espérance, elle avait trouvé cette recette pour continuer à vivre : s'exténuer tous les jours avec une constance sans paroles. Elle a survécu ainsi de huit ans à son dernier fils, par une sorte de miracle d'énergie obtenu d'un corps émacié et ruiné, nous regardant de ses yeux qui ne pouvaient plus avoir de larmes dans son visage immobile.

Elle semblait la plus malheureuse des créatures et la plus tranquille. Et elle était pacifiante profondément : toute agitation expirait auprès d'elle ; toute souffrance eût rougi d'articuler une plainte devant elle qui n'en laissait passer aucune. Il fallait à son image se taire et travailler.

Je sais aussi que sous ce silence se cachait la tendresse la plus délicate et la plus vivace, qui ne manquait jamais quand on avait besoin d'elle. Madame Desjardins n'accordait rien à l'extérieur, au paraître, mais elle était présente dès qu'elle pouvait penser qu'on l'en priât, fût-ce par une muette supplication, fût-ce dans l'ignorance de soi. Présente et intervenante aussi, bien qu'il en coûtât à sa longue austérité secrète, disant les paroles justes, faisant les actions bonnes, avec sa finesse et sa justesse de cœur.

Et voici que tous deux nous ont quittés et que nous tendons encore les mains vers eux. J'aurais voulu trouver des mots plus respectueux et plus tendres pour dire leur grandeur, leur solitude, leur puissance d'amour — et la piété qui reste pour eux en ce monde.

# *Jim et Lafcadio*

par

RUSSELL WEST

Le 8 janvier 1914, le romancier anglais Joseph Conrad, évidemment flatté par une demande de la part de Gide, lui répond : « Toutes les phrases de *Lord Jim* sont à votre disposition. Je suis fier d'apprendre qu'il y en a une digne de servir comme épigraphe à un livre des *Caves du Vatican*<sup>1</sup>. Cet échange entre les deux écrivains, la demande de Gide et la réponse de Conrad, constituent une figure du processus de lecture et d'écriture plus large. On sait que Gide lut *Lord Jim* pendant la rédaction des *Caves du Vatican*. Gide semble être venu à la lecture du texte de Conrad avec des questions qu'il posait au texte anglais. Tout comme la lettre de demande de Gide à Conrad, qui n'existe plus, ces questions restent invisibles, étant implicites à la lecture. Mais nous avons une version des questions dans le roman qu'écrit Gide, et qui en quelque sorte *répond* au roman de Conrad : *Les Caves du Vatican*<sup>2</sup>. C'est à travers une lecture comparative des deux romans qu'il est possible de deviner quelle était l'influence de Conrad sur Gide, et dans quelle mesure ce dernier a su, de façon fructueuse, se distancier de son aîné.

## *1. Le nouveau roman d'aventure*

Le texte qui décrit le mieux l'« horizon d'attente » qui semble avoir informé la lecture de Gide de ce roman anglais est celui de Jacques

---

1. *Lettres françaises*, éd. G. Jean-Aubry, Paris : Gallimard, 1930, p. 130.

2. Voir P. Zima, *Literarische Ästhetik*, Stuttgart : Francke, coll. UTB, 1991, pp. 222-3.

Rivière, « Le Roman d'aventure ». Ce texte parut en 1913, à l'époque où Gide terminait la rédaction des *Caves*, et qu'il avoua jalouser car Rivière exprimait parfaitement sa propre pensée<sup>3</sup>. À travers les commentaires de Rivière, on peut lire comme en filigrane les leçons que Gide puise dans sa lecture du roman de Conrad et qu'il verse ensuite dans son propre roman.

Les dernières remarques de Rivière esquissent clairement le statut du roman étranger par rapport au nouveau roman que l'on attend.

Je pense qu'il ne nous faudra plus attendre bien longtemps les romans français qui viendront enfin nous donner cette [nouvelle] émotion. Le moment me semble venu où la littérature française, qui tant de fois déjà a su se rajeunir par des emprunts, va s'emparer, pour le fondre dans son sang, du roman étranger. (Rivière, 71).

Rivière décrit les « horizons d'attente » qui permirent la réception des romans étrangers en France, à partir de laquelle il était désormais possible d'envisager une nouvelle façon d'écrire. Il ne mentionne ni les romans de Conrad, ni celui de Gide qui est sur le point d'être achevé ; mais les deux sont envisagés implicitement dans les données de l'article sur les exemples de l'étranger et sur le futur roman français.

Avant tout, c'est une confrontation avec la réalité retorse du monde extérieur qui marque le nouveau roman dont parle Rivière. C'est cette confrontation qui se trouve également dans la fiction de Conrad, et que Gide à son tour importe dans sa « sotie ». Réalité d'abord des événements, surgissant brutalement et obligeant le sujet à y faire face. Il n'est plus possible que l'expérience individuelle, et son inscription littéraire restent écartées de la vie. Au contraire, c'est la vie dans sa matérialité qui envahit le domaine de la perception, s'y mêlant, y causant des empêchements et brouillant l'ordre fictionnel :

Les détails supplémentaires, les digressions de toutes sortes, tout ce qui vient se mettre en travers, tout ce que le lecteur voudrait écarter, c'est tout cela qui retient l'histoire, qui l'empêche de filer, qui l'attache enfin à la terre. (Rivière, 61).

Cela, pourtant, n'est nullement considéré comme nuisible, car, comme le dit Rivière tout au début de ses articles, « nous sommes des gens pour qui s'est réveillée la nouveauté de vivre [...]». Plaisir d'abord d'être quelqu'un

---

3. J. Rivière, « Le Roman d'aventure », *La NRF*, juillet-décembre 1913. Toute référence à cet article sera donnée entre parenthèses dans le texte. Voir la réponse de Gide lors de sa lecture de l'article de Rivière : « L'article sur le "roman d'aventures" [sic], que je lis cet après-midi, ajoute à mon désarroi ; il dit à peu près ce que j'aurais souhaité dire dans mon article, et beaucoup mieux que je n'y saurais parvenir. » (*Journal 1889-1939*, 10 juillet 1913, p. 391).

à qui quelque chose arrive<sup>4</sup> ». D'où tout l'attrait que revêt Conrad aux yeux de Gide : il dira plus tard au sujet de l'écrivain anglais : « Nul n'avait plus sauvagement vécu que Conrad<sup>5</sup>. »

Une deuxième forme revêtue par cette réalité foncièrement immaîtrisable est celle de la psychologie irrationnelle. Rivière élabore :

Si l'auteur essaie de nous l'expliquer [le héros], nous sentons que cette définition [...] [est] un aspect arraché à sa complexité, une mise au point provisoire, un effort pour s'emparer, au moins partiellement, d'une réalité qui continue à déborder notre prise et que nous ne tenons pas encore. (Rivière, 64).

Ces deux aspects du surgissement de la réalité se rejoignent dans le roman de Conrad. Un jeune officier de marine, Jim, a à sa charge le navire *Patna*, qui entre en collision avec une épave flottante. Jim perd son honneur en abandonnant lâchement le navire. Un ami plus âgé, Marlow, qui est en même temps le narrateur, sonde les mouvements profonds de la psyché de Jim, pour essayer d'expliquer, et par là pardonner, l'acte honteux du jeune homme. Le lecteur reçoit à chaque instant des aperçus partiels et contradictoires du personnage de Jim. La vue du héros n'est jamais totale, n'est jamais univoque. « Je ne prétends pas l'avoir compris. Les vues qu'il me permettait d'avoir de lui ressemblaient à ces aperçus à travers les fentes mouvantes d'un brouillard épais — des fragments détaillés et fuyants, ne fournissant aucune idée cohérente de l'aspect général du pays. » (*LJ*, 76<sup>6</sup>).

Cette double confrontation à une réalité complexe et autonome se trouve transposée dans la fiction de Gide. Le surgissement du saugrenu chez Gide correspond à l'immaîtrisable de l'événement dans *Lord Jim* ; et le refus par Lafcadio de la psychologie linéaire caractérisant la fiction de son demi-frère Julius répond aux détours de la psychologie de Jim.

Mais il serait faux de croire que Gide reprend telle quelle la problématique de la vie en tant qu'événement hétéroclite, comme elle se profile dans le roman de Conrad, sans y laisser l'empreinte de sa propre pensée. Tout au contraire, *Les Caves du Vatican*, bien que marquées par l'influence de Conrad, lui fournissent une réplique tranchante.

---

4. Rivière, art. cité, p. 762.

5. Gide, « Joseph Conrad », *La NRF*, décembre 1924 (*Hommage à Conrad*), p. 662.

6. Les références à *Lord Jim* renvoient à l'édition de 1949 chez Dent, Londres ; nous traduisons.

## 2. Narcissisme et perte

Ce que Gide doit surtout à Conrad, c'est l'image du beau jeune homme en quête d'aventure, qui tout en voyageant s'interroge sur la question du mode de vivre éthique. Gide dit de Conrad lui-même : « je crois que ce que j'aimais le plus en lui, c'était une sorte de native noblesse, âpre, dédaigneuse et quelque peu désespérée, celle même qu'il prête à Lord Jim, et qui fait de ce livre un des plus beaux que je connaisse, un des plus tristes aussi, encore qu'un des plus exaltants <sup>7</sup>. » Gide mélange son image de Conrad l'homme à celle du héros du roman, et c'est cela qu'il retiendra surtout pour le héros de son propre roman : « la jeune grâce de Lafcadio [...] l'attira » (*Romans, récits et soties...*, p. 824). Les deux jeunes hommes se trouvent face à la réalité du monde, qui résiste à leurs conceptions idéales, les obligeant à faire face à la problématique du comment vivre.

L'enjeu principal des deux romans est celui de l'image idéale que le personnage a de lui-même, et que la réalité va mettre brutalement en question. Marlow, le narrateur de *Lord Jim*, parle de la « faculté imaginaire » de Jim (*LJ*, 218 <sup>8</sup>). « Je pouvais voir dans son regard [...] tout son être intérieur porté, projeté éperdument dans le domaine imaginaire des aspirations sauvagement héroïques » (*LJ*, 83). La mer est non seulement le lieu des actes héroïques, mais également le miroir où ce Narcisse moderne peut se mirer, « portant son regard, les yeux brillants, sur le chatouement de cette vaste surface qui n'est qu'un reflet de son propre regard plein de feu » (*LJ*, 129). Il n'en est pas autrement chez Lafcadio, qui se regarde complaisamment dans « la glace d'une devanture » juste après avoir pris connaissance de son sang noble, et qui se contemple fièrement dans le train peu avant son acte gratuit et la mort de Fleurissoire (*R*, 723, 822).

Les deux héros se comportent selon une économie restreinte. Tous deux ont peur de se perdre — ou plutôt ils ont peur de perdre leur belle image de soi. Ainsi Jim est-il attaché à une image illusoire et romanesque de lui-même, qui dépasse toujours ses possibilités réelles. Il a perdu cette image de lui, et sera appauvri par cette perte toute sa vie. Suite à son saut du navire *Patna*, au dire de Conrad, « his saved life was over for lack of ground under his feet », « sa vie épargnée était terminée faute de terre sous ses pieds » — c'est nous qui soulignons le double entendu de

7. Gide, art. cité, p. 662.

8. Voir dans ce contexte Jacques Lacan, « Le Stade du miroir comme formateur de fonction du Je », in *Écrits*, Paris : Seuil, 1966, pp. 93-100.

Conrad (*LJ*, 115). Jim *gives himself away*, il se trahit, mais également se brade à bas prix (*LJ*, 73, 75). Chaque fuite depuis la fuite originaire, le saut du navire, est une façon de battre la retraite, pour tenter de récupérer ce qu'il a perdu de son image de lui-même. C'est Marlow qui lui prête littéralement de l'argent, mais, sur un plan plus essentiel, lui donne crédit, lui prête croyance en écoutant fidèlement l'histoire de Jim, et en essayant de le comprendre (*LJ*, 153, 127). Un point d'arrêt, ne fût-ce que temporaire, dans ce processus de fuite à l'infini, est constitué par l'anneau que Jim reçoit de la part de Doramin, symbole de l'amitié qui les lie, et « credential », nous dit l'anglais de Conrad (attestation, preuve de la valeur d'une personne) (*LJ*, 233). À Patusan, sous la protection de Doramin, et ayant récupéré sa réputation par ses actes héroïques, Jim peut freiner sa fuite, assuré de sa valeur aux yeux des autres.

Lafcadio lui aussi essaie de « s'économiser » : « Lafcadio [...] prisait par-dessus tout la libre disposition de soi-même » (*R*, 722). « Par horreur du devoir, Lafcadio payait toujours comptant » (*R*, 725). « Monsieur, je dois vous avertir d'abord : j'ai grande horreur de la reconnaissance ; autant que des dettes ; et quoi que vous fassiez pour moi, vous ne pourrez m'amener à me sentir votre obligé » (*R*, 734). Au moment où Lafcadio se trahit, en montrant ses sentiments, en laissant rentrer Julius dans son domaine privé, il se punit, infligeant sur son corps des *punte*, coups de canif dans sa cuisse. « Pour avoir laissé Olibrius fourrer son sale nez dans ce carnet — 1 punta. [...] Et pour lui avoir montré que je savais — 2 punta » (*R*, 719-20). S'il y a dépense chez Lafcadio, des actions qui échappent à la rigueur de cette auto-discipline avare, c'est toujours sous forme de vol, ce qui constitue une dépense sans l'appauvrir lui-même. Il s'agit de voler le nom de son père pour se faire des cartes de visite, ou la serviette d'avocat de Defouqueblize. Le vol est la dépense aux dépens d'autrui. Le vol ultime est bien sûr la dépense de l'*acte gratuit* qui s'effectue au prix de la vie de Fleurissoire. Lafcadio se claquemure dans le circuit fermé de la non-perte, évitant ainsi l'auto-trahison ; mais par là même il tombe dans la trahison de l'autre. Il n'en va pas autrement chez Jim : il commence sa perte de soi par la trahison des passagers arabes dont il est responsable sur le *Patna*. Il la boucle par la trahison (non voulue) de Dain Warris, son meilleur ami et fils de Doramin ; et par sa trahison de sa femme, Jewel, la délaissant par son suicide, ultime acte d'« héroïsme ».

De par cette trahison de la relation avec autrui, Jim et Lafcadio se trouvent endettés envers l'autre. Jim est endetté par rapport à son peuple à Patusan, car il tient entre ses mains la vie de la communauté, symbolisée par la bague d'amitié qui le lie au vieux chef Doramin et le fils de ce

dernier, Dain Waris. Ces dettes, à l'instar des dons et des dettes dans le célèbre *Essai sur le don* de M. Mauss, circulent pour revenir en fin de compte au destinataire originaire. Jim donne sa bague à un messager qui est tué (ainsi que le fils de Doramin) par Gentleman Brown, envahisseur du paradis de Patusan ; la bague revient ainsi à Doramin, ce qui dissout la relation d'amitié. Jim doit s'acquitter de cette dette avec sa propre vie. Chez Gide, la dette envers l'autre, le grief contre le corps de l'autre, revient sous la forme d'une griffure sur la nuque de Lafcadio (*R*, 830). Les marques corporelles de la dette envers soi des *punte* se renversent en une marque corporelle de la dette envers l'autre. Ce retour de la dette n'est pourtant pas aussi absolu chez Gide que chez Conrad. Gide laissera la dette ouverte : dans le court terme, c'est Protos qui endosse le meurtre de Fleurissoire ; à la fin du roman, on ne sait pas si Lafcadio va assumer le prix de son crime ou non.

Toute l'action « psychologique », si l'on peut dire, dans *Lord Jim*, est engendrée par la tension qui existe entre l'apparence et la réalité. Jim est d'apparence beau, compétent, honnête, serviable, marin excellent : il est « one of us », « l'un des nôtres », membre du corps des hommes de la mer. La réalité s'avère autre : il a trahi la profession en abandonnant un navire au moment où il semblait faire naufrage. La tentative de Marlow en narrant son récit est la suivante : de renverser les termes de sorte que la noblesse intérieure de Jim, son appartenance secrète à la race des marins, malgré l'« apparence » de sa trahison, deviennent la vraie réalité. L'enjeu du récit, c'est de garder l'intégrité de la communauté professionnelle, d'assurer la survie du groupe, que la corruption profonde de l'un de ses plus beaux représentants menace de miner dans son image publique. Marlow tente de réaliser cette opération de sauvetage en cherchant une réalité plus profonde encore qui permettrait ainsi de renverser les termes de réalité et d'apparence. Il n'y réussit pas, et Jim, loin d'être réintégré dans la communauté, meurt profondément seul. Conrad, effectivement, est lui-même si attaché à l'image du beau jeune homme et à l'idéologie de la communauté solidaire des marins qu'il ne peut abandonner ce rêve. Et parce que, précisément, il ne s'agit que d'un rêve, lui non plus en tant que romancier n'est pas capable de le sauver. L'idéal doit être abandonné avec la mort de Jim qui l'incarne — ou, plutôt, manque de l'incarner.

Dans la rencontre entre Lafcadio et Fleurissoire, il y a également une tension entre apparence et réalité. Apparemment, il n'existe aucun lien entre les deux hommes ; ce n'est que par la suite que Lafcadio découvre que la victime de son « acte gratuit » était l'amant de son ex-maîtresse, et le beau-frère de son demi-frère. Ainsi que l'impossibilité de dépasser l'apparence de trahison chez Jim devient, en fin de compte, fatale, de

même chez Lafcadio, c'est la non-reconnaissance de la réalité d'une relation cachée qui déclenche la mort de Fleurissoire : « Entre ce sale magot et moi, quoi de commun ? » songe Lafcadio (R, 825). En fait, il est lié à Fleurissoire par Julius. Le sang qui coule de la griffure sur la nuque de Lafcadio marque une relation de sang qui le lie, à son insu, à celui qu'il a tué. Si Conrad nie plutôt le côté relationnel vis-à-vis des passagers arabes au bord du navire, trahis par la désertion de Jim, pour concentrer sur la faillite de ses rêves romantiques propres, Gide par contre met en valeur le fait que Fleurissoire est étroitement lié à Lafcadio par maintes relations intermédiaires. « Ce vieillard est un carrefour », se dit-il (R, 834). Ces différences s'avèreront primordiales dans la prise de distance de Gide par rapport à Conrad, qui s'esquisse dans *Les Caves du Vatican*. Là où, chez Conrad, l'image idéal de soi reste intacte en tant qu'objet de désir, et donc s'avère irréalisable de par l'échec de Jim, Gide choisit un autre chemin. C'est par la mort de Fleurissoire, par le « saut » (de Fleurissoire) que Gide transpose du roman de Conrad, que l'image narcissique de soi se trouve mise en question. Ce que découvre Lafcadio, ce n'est pas la faillite désespérée de son idéal, mais plutôt quelque chose de plus réel, de plus concret que l'imaginaire : la relation à l'autre.

Si les préoccupations des deux romanciers semblent se recouper jusqu'à un certain point dans leurs romans respectifs, nous verrons dans les considérations qui suivent se profiler un écart croissant entre les conséquences tirées à partir de ces préoccupations communes.

### 3. La nouvelle éthique de Gide

Gide et Conrad donnent au père une place primordiale dans leurs textes. Ce n'est qu'à la fin de *Lord Jim* que nous apprenons que Jim avait tout sa vie vécu sous le jugement de son père, contenu dans une lettre ancienne de ce dernier (LJ, 341-2). Sa trahison en sautant du navire est un crime contre le père qui lui avait inculqué une éthique romantique, et le crime contre Doramin par lequel la bague symbolique lui revient, n'est qu'une répétition de ce crime plus précoce. Le livre opère sa propre clôture, le héros se laissant tuer par le père substitut qu'est Doramin. Toute la question du livre est la suivante : comment retrouver ma place dans la communauté humaine ayant péché contre le père ? Chez Conrad, il n'existe aucune réponse satisfaisante à cette question, car Jim ne retrouve plus sa place entre les hommes. Ce qui est symbolisé par le dernier effort que fait Jim, dans un moment de désespoir, d'écrire à son père : « La plume avait éclaboussé, et cette fois-ci, il avait abandonné. Il n'y a plus aucun mot ; il avait vu un abîme immense que ni œil ni voix ne pouvaient

traverser » (*LJ*, 341). Par contre, chez Gide, le père est ou discrédité (tel le cas du Pape, qui n'est de toute façon que le faux) ou bien, si l'on réussit par un hasard heureux à le retrouver (telle la réunion joyeuse de Lafcadio et du comte de Baraglioul), on le perd à nouveau aussitôt. Ce qui a pour résultat un vide éthique, là où chez Conrad l'éthique du père restait clairement en vigueur tout au long du récit. À la place du vide éthique laissé par la disparition du père, cependant, Gide érige une éthique nouvelle. C'est la réalité elle-même qui nous enseigne une impérative éthique, notamment à travers la réalité des relations : les relations entre les êtres humains sont simplement là, qu'on le veuille ou non, qu'on le sache ou non, et on ne peut pas pécher contre cette réalité *sans que cela tire à conséquence*. Comme Julius le dit à Lafcadio, « Persuadez vous [...] qu'il n'y a pas d'inconséquence, non plus en psychologie qu'en physique » (*R*, 744). Tandis que Conrad reste attaché à la vieille éthique paternelle, tout en reconnaissant les dégâts qu'elle peut entraîner, Gide déplace le père, vide cette éthique démodée de sa signification désuète, et érige à sa place une éthique basée sur la simple existence des relations que l'on ne peut ni conjurer ni contourner.

Gide paraît pouvoir se distancier beaucoup plus des idéaux représentés par Jim et Lafcadio que ne le fait Conrad. La perte de l'idéal romantique dans *Lord Jim* débouche sur la tragédie, tragédie basée sur le regret de l'idéal. Chez Gide, cette perte, qui se profile également dans les *Caves*, a pour résultat deux effets. D'abord, un effet comique, représentée par le côté Don Quichotte de l'histoire de Fleurissoire, qui part en croisade pour sauver le Pape ; ensuite, une critique cuisante de l'hypocrisie et de la complaisance de la bourgeoisie : Anthime iconoclaste n'occupe que l'une des positions soi-disant « oppositionnelles » prévues par une société de coercition, pareillement à sa propre théorie des « tropismes » ; Julius ne quitte jamais ses mœurs aristocratiques, malgré ses tentatives de mise en question de sa propre pensée. De part et d'autre, Gide dégonfle l'idéal romanesque non en tragédie, mais plutôt en rires ou en critique. S'il y a une tragédie, c'est une tragédie tenant non à la perte d'un noble idéal, mais plutôt à la perte réelle de deux vies, celles de Carola et de Fleurissoire, qui fait éclater le monde illusoire de Lafcadio et de sa victime. A. Saugère l'a fait remarquer : « De même, Lord Jim du fond de sa souffrance n'entend pas ce qu'aurait pu être les cris des pèlerins sombrés, il s'en veut d'avoir manqué à lui-même<sup>9</sup>. » Chez Gide, c'est exactement le contraire qui est vrai, c'est l'autre qui fait en sorte que l'idéalisme bute contre le

---

9. A. Saugère, « Quelques recherches dans la conscience des héros de Conrad », *La NRF*, décembre 1924, p. 742.

réel.

C'est dans cette perspective que Gide tire, en corrigeant la grammaire germanisée de Stein, l'épigramme du V<sup>e</sup> livre des *Caves du Vatican* de *Lord Jim* :

— There is only one remedy. One thing alone can cure us from being ourselves.

— Yes ; strictly speaking, the question is not how to get cured, but how to live. (R, 821).

Gide, en transposant ces mots du texte de Conrad, y fournit une réplique. Conrad, effectivement, cherche tout au long du roman une guérison à la réalité tragique qu'est la perte de l'imaginaire narcissique. Gide, par contre, s'intéresse bien plus à la bonne façon de vivre dans le contexte des relations réellement existantes. Il n'existe, en effet, aucun remède contre nous-mêmes, aucune fuite possible de nous-mêmes ou des autres : ainsi Lafcadio dira-t-il à la fin du roman : « Quand bien même j'échapperais à la police, je n'échapperais pas à moi-même... » (R, 871). La question n'est plus : comment cesser d'être ce que je suis, mais : comment vivre avec ce que je suis. Et c'est l'autre qui me ramène à moi-même, à travers la découverte, fût-ce *via* la castastrophe et la mort, de l'existence des relations qui constituent et encadrent le sujet.

Gide utilise Conrad, si l'on peut dire, pour dépasser Conrad. Il rejette la fuite vers Java et Bornéo qui avait tenté Lafcadio au début. (C'est dans la même région que Conrad situe Patusan, le paradis provisoirement retrouvé de Jim.) (R, 822, 823).

Il s'avouait mal volontiers le sentiment nouveau qui bientôt envahit son âme, car il ne tenait rien en si grand'honte que l'ennui, ce mal secret dont les beaux appétits insouciantes de sa jeunesse, puis la dure nécessité, l'avaient préservé jusqu'alors. [...] Tout paraissait insuffisant à son désir. Il ne songeait plus à s'embarquer, reconnaissant à contre-cœur que Bornéo ne l'attirait guère ; non plus le reste de l'Italie ; même il se désintéressait des suites de son aventure ; elle lui paraissait aujourd'hui compromettante et saugrenue. (R, 846-7).

Il y a donc un retournement étonnant du romantisme conradien, qui bascule dans l'ennui de la répétition. Gide esquive la répétition aveugle du texte antérieur, en affichant un refus catégorique de la solution conradienne face à la perte de l'image narcissique. Il ne voit en la recherche obstinée de l'idéal rien d'autre qu'une fuite à l'infini, ce que reconnaît Conrad aussi : « [Jim] courait. Il courait absolument, vers nulle part » (LJ, 155). Le récit conradien montre que la fuite n'aboutit jamais à rien d'autre que la perte tragique de soi-même grâce à la poursuite obstinée d'un but irréel. Pierre Masson fait remarquer à juste titre que Bornéo (ou le Sénégal) dans le texte de Gide représentent « des contrées quelque peu

irrélles et dans lesquelles les voyageurs vont se perdre, comme dans les coulisses d'une histoire avec laquelle ils cessent d'avoir toute relation [...] comme disparaîtrait Lafcadio s'il atteignait Bornéo<sup>10</sup> ». La décision de Lafcadio de ne pas partir à Bornéo signifie donc un pas vers le réel.

Tout comme Lafcadio, qui n'a toujours pas pris décision sur sa manière ultérieure de vivre à la fin du roman, donc dont l'ouverture vers les relations est une ouverture encore sans aucune détermination, Gide aussi s'approprie le texte de Conrad pour l'ouvrir vers une réalité éthique. Le texte conradien lui sert de tremplin, sans lequel il ne serait pas à même d'entreprendre l'expérience ici lancée, mais dont la clôture ne doit pas le retenir. Edmond Jaloux déclare que « Joseph Conrad est peut-être le seul grand romancier d'aventure qui soit un grand psychologue<sup>11</sup> ». Le perspicace de cette remarque repose dans le fait que ces deux aspects caractérisent Gide aussi en tant qu'auteur des *Caves du Vatican* ; de plus, ils caractérisent le parcours ainsi entamé, dans le mesure où Gide est en train de quitter le monde intensivement psychologique des premiers romans, pour entrer dans un univers plus extériorisé, celui de l'aventure. Conrad, incarnant ces deux aspects qui forment des jalons sur le chemin parcouru par Gide, facilite la transformation de ce dernier.

---

10. P. Masson, *André Gide, Voyage et écriture*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1983, p. 345.

11. E. Jaloux, « Joseph Conrad et le roman d'aventures anglais », *La NRF*, décembre 1924, p. 718.

# La Symphonie pastorale *deux notes supplémentaires :* *Dickens, Marie Lenéru*

par

DAVID STEEL

*La Symphonie pastorale* est le deuxième écrit de Gide, le premier étant *La Marche turque*, dont le titre, par un jeu de mots, se fait l'écho d'une célèbre composition musicale, indice d'un procédé cher à l'auteur : reformuler, réécrire, dans un mode subversivement ironique, un texte original et canonique (*Le Retour de l'Enfant prodigue*, *L'École des femmes*), encore que la restructuration d'une composition musicale en texte littéraire soit, en fin de compte, irréalisable.

Pour autant que la sixième symphonie y soit encadrée « en abîme », le texte même de *la Symphonie* signale au lecteur que le récit est moins une transposition de Beethoven qu'une réécriture de deux textes littéraires anglais préexistants, l'un romanesque, m'autre autobiographique : en l'occurrence *Le Grillon du foyer* de Dickens et *Mon Univers : le monde d'une sourde-muette-aveugle* de Helen Keller. C'est de Dickens et de Helen Keller, dans leurs rapports avec *la Symphonie* (mais non pas du *Grillon du foyer* ni de *Mon Univers*), que traiteront les présentes notes.

Indubitablement Claude Martin a raison d'affirmer, dans son édition critique de *La Symphonie pastorale* (1970, Minard), que c'est la lecture par Gide du *Grillon* en septembre 1893, qui met « dans l'esprit de l'écrivain [...] le premier germe du futur récit » (p. 142), que le récit est « plus ou moins directement inspiré par celui de Dickens » (p. XXXIII) et de parler de « *The Cricket on the Hearth* dont la lecture par le Pasteur, dans

la *Symphonie*, sera comme un élégant et discret hommage à l'inspirateur premier du récit » (p. XXXII). Il semblerait cependant qu'il y ait, inséré dans le texte de Gide, un autre écho de Dickens jusqu'à présent non reconnu.

Gide avait fort bonne opinion de l'art de Dickens qu'il mettait « tout de suite après Dostoïevski, oui, tout de suite après » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, I, p. 69, 23 fév. 1921, dans CAG 4, Gallimard, 1973). Dans son *Journal* de décembre 1943, il note : « *David Copperfield* [...] n'est pas le roman de Dickens que je préfère ; il me paraît s'être surpassé dans *Great Expectations* et battre son plein dans le cauchemar de *Martin Chuzzlewit*. » (*J*, II, p. 256). Gide commença *Martin Chuzzlewit* vers la fin septembre 1892 et en termina la lecture à La Roque en juillet 1893, lisant des pages ensemble avec sa mère, ses cousines et la famille du pasteur Roberty (André Gide, *Correspondance avec sa mère 1880-1895*, Gallimard, 1988, p. 167, et « Le Subjectif d'André Gide » dans CAG 1, Gallimard, 1969, pp. 47, 50-1, 69), avant d'entamer *Le Grillon du foyer* quelques semaines plus tard. Dans le très long roman de Dickens, le veuf Pecksniff, personnage de premier plan, a ceci en commun avec le Pasteur d'être présenté comme un hypocrite, qui, sous le couvert de la moralité religieuse, tente de séduire une jeune femme logeant chez lui. Un incident en particulier de l'intrigue chez Dickens semblerait avoir servi de modèle pour un passage de *la Symphonie*. Il s'agit du chapitre XXXI, au cours duquel on voit l'architecte apprenti de Pecksniff, l'aimable Tom Pinch, amoureux de Mary Graham, que désire aussi son maître (mais qui, elle, aime le jeune Chuzzlewit), jouer de l'orgue dans l'église du village. Pecksniff y entre en catimini, s'assied pour écouter, s'endort, puis se réveille pour surprendre une conversation entre Tom et Mary, pendant laquelle celle-ci révèle au jeune homme la turpitude et la tartufferie de Pecksniff, chez qui elle habite ; « Qu'est-il », dit Mary, « qui, me recevant chez lui comme son invitée, son invitée involontaire ; sachant mon histoire et à quel point je suis seule et sans défense, prend sur lui de m'affronter devant ses filles, de sorte que, si j'avais eu un frère même enfant encore, qui l'avait vu, il aurait volé instinctivement à mon secours ». À la suite de quoi, de retour à la maison, Pecksniff de délibérément accuser Tom, à tort bien entendu, d'avoir fait des déclarations d'amour à Mary, et de le congédier sur le champ, remplissant ainsi, proclame-t-il oléagineusement, son devoir envers la société.

Cette scène imaginée par Dickens est à mettre en parallèle avec celle décrite par Gide dans *la Symphonie*, où, dans le Premier Cahier, à la date du 8 mars, le Pasteur, qui a encouragé Gertrude à apprendre à jouer de l'harmonium, sous la tutelle de Mlle de La M., entre dans l'église du vil-

lage, pendant que la jeune aveugle est au clavier et, sans qu'on le voie, la surprend avec son fils Jacques. Toujours inaperçu d'eux, il monte à la tribune (Pecksniff, lui, monte dans « the high pew of state », un banc surélevé réservé aux grands dignitaires) écouter leur conversation, à la suite de quoi, de retour à la maison, il accuse Jacques de vouloir abuser de la jeunesse de Gertrude et lui ordonne de quitter la maison pour une période d'un mois (*SP*, éd. Martin, pp. 56-67). Deux hommes, l'un plus âgé, hypocrite, l'autre plus jeune, amoureux tous les deux de la même jeune femme innocente, qui habite chez l'homme plus âgé, le décor de l'église de village, la conversation devant l'harmonium (chez Dickens, où la scène n'est pas dépourvue de comique, c'est le jeune homme, chez Gide la jeune femme qui joue), l'hypocrite qui observe en cachette et en surplomb, le rapide congédiement du fils/apprenti prétendu « coupable » par le vrai coupable — d'assez nombreux éléments se recouvrent pour laisser supposer qu'il y aurait ici, dans *la Symphonie*, un souvenir, conscient ou non, une réécriture, non ironique cette fois, d'un fragment de texte tiré d'un roman de Dickens autre que *Le Grillon du foyer*, *Martin Chuzzlewit* que Gide, nous l'avons vu, mettait parmi les chefs-d'œuvre de son auteur. Se peut-il qu'un autre mouvement associatif de la mémoire ait joué ici : Gide a lu *Chuzzlewit* en la présence d'un pasteur, en l'occurrence le pasteur Roberty.

À l'encontre de celui de Dickens le nom de Helen Keller ne figure pas dans le texte de *la Symphonie*, mais bien celui d'une autre célèbre aveugle américaine Laura Bridgman (orthographié erronément Bridgeman dans le roman), que Martins évoque en la prétendant anglaise, et dont Dickens aussi, comme le rappelle Claude Martin, s'est inspiré et parle dans ses *Notes Américaines* (*SP*, éd. Martin, pp. LI-LIII). Ce n'est, rappelle Claude Martin, que le 7 février 1929, dans « Dictées », repris dans *Divers*, pp. 120-1), que, sans en nommer l'auteur, Gide parle de « ces mémoires d'une aveugle-née, autour desquels les journaux, il y a quelque dix ans, firent grand bruit », mémoires adultérés selon Gide et Drouin par « ce perpétuel appel à des sensations visuelles, que nous savions que l'aveugle n'avait jamais pu éprouver » (cité dans *SP*, éd. Martin, p. LIV). Comme le dit Claude Martin, la traduction française de l'autobiographie de Helen Keller, *Mon Univers : le monde d'une sourde-muette-aveugle*, fut publiée en 1914. Signalons cependant que le public lettré français avait eu l'occasion de s'informer sur l'éducation de cette jeune femme exceptionnelle quelques années auparavant, lorsque parut, dans le *Mercure de France*, dont Gide était lecteur, un article de Marie Lenéru intitulé « Le Cas de Miss Helen Keller » (*Mercure*, 16 août 1908, n° 268, t. LXXIV, pp. 598-622) et dont le texte fut publié, sous un titre identique, en

plaquette de 25 pages, « extrait du *Mercure de France* », la même année. Gide eut-il connaissance de l'une ou de l'autre?

Dans ses pages du *Mercure*, Marie Lenéru, encore inconnue à l'époque, comme elle l'est, du reste, après deux ou trois décennies de célébrité, redevenue ensuite, résume, non pas tant la vie de Helen Keller que la problématique de son éducation. En un style aussi serré qu'abstrait et sans s'attarder sur des détails biographiques personnels ou inhabituels, elle se concentre sur la façon dont la jeune Américaine a lentement réussi à éduquer ses sens, à se former, sous la tutelle d'Anne Sullivan Macy, une perception du monde, à acquérir, au moyen des seuls sens du toucher (des vibrations aussi), du goût et de l'odorat, une éducation esthétique. Elle cite le mot de la sourde-muette-aveugle : « chaque atome de mon corps est un vibroscope » (plaquette, p. 5) et termine ainsi son article : « Je me rappellerai la défense de Helen Keller, qui ne laisse pas discuter son effort : "C'est le secret vouloir intime qui juge notre destin" et s'il fallait absolument la justifier près de nos utilitaires — "à quoi bon ?" — voici que je découvre une remarquable raison d'être à cette vie et comme une excuse à ce que Renan appelait l'immoralité transcendante de la nature. La mission de cette jeune fille, devant tout ce qui parle un peu haut dans le monde, plaintes, gémissements, revendications, est d'apprendre aux autres à se taire. » (Plaquette p. 25).

C'est en connaissance de cause que Marie Lenéru (1875-1918) a apprécié l'épreuve et la réussite de Helen Keller, a constaté que « la mélancolie [est] délibérément absente de cette autobiographie » (plaquette, p. 4), a voulu la traiter « hors de tout point de vue pathétique », en connaissance de cause aussi que, dès sa lecture de l'édition en langue anglaise, parue en 1903 (New York/Londres, Doubleday), elle a tenu à avertir le public français du phénomène remarquable qu'était l'éducation de Helen Keller. Très manifestement l'Américaine était pour elle une sorte d'*alter ego*, car Marie Lenéru, à la suite d'une rougeole, à l'âge de treize ans, fut elle-même frappée de surdité totale et d'une cécité temporaire qui la laissa mal voyante jusqu'à la fin de sa vie. Injustement oubliée de la critique littéraire, (elle ne figure pas dans le *Dictionnaire des littératures de langue française* de Beaumarchais, Couty et Rey), cette « naufragée de la littérature », comme l'appelle Yves Le Gallo (qui apprécie plus sa naissance brestoise que ses origines militaro-bourgeoises : J. Balcou et Y. Le Gallo, *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, t. III, *L'Invasion profane*, Champion-Slatkine, 1987, pp. 28-9), atteignit la célébrité avec sa pièce *Les Affranchis* (1910, Hachette), montée par Antoine à l'Odéon en décembre de la même année. D'autres pièces suivirent, dont *Le Redoutable* qui, abordant le sujet de la trahison militaire dans le cadre de la

marine nationale, fit scandale et dut être retirée de l'affiche en janvier 1912. Avec *La Triomphatrice* elle devient la première femme écrivain, après George Sand et Mme de Girardin, à voir accepter une de ses pièces dans le répertoire de la Comédie Française. Pendant la guerre elle apporta un soutien intelligent à la cause féministe et à l'idée d'une Société des Nations gardienne d'une paix perpétuelle, mais seulement à la suite d'une victoire sur une Allemagne coupable. Dans *La NRF.* de mai 1921 (pp. 623-5), Schlumberger parla du courage et de l'intelligence de sa pièce *La Paix*, montée posthument à l'Odéon et publiée chez Grasset en 1922 avec une préface d'Anna de Noailles. De son théâtre, Aurel (Mme Alfred Mortier) dira : « Marie Lenéru nous rendit le théâtre ferme et réticent de la dame en un temps où toute femme de race est souffletée de honte par ce paquet de nerfs qu'on nous a fait prendre à la scène pour la femme » (*La Conscience embrasée*, Radot, 1927, p. 109). La publication de son *Journal* (Crès, 1922, 2 vol.) fit sensation et, bien qu'épuisé depuis longtemps, il reste le livre témoin d'une intelligence rare. Parmi les premières choses qu'elle ait écrites, ses pages sur Saint-Just, qui étonnèrent Maurice Barrès, et plus tard firent l'objet d'un *Cahier Vert* chez Grasset en 1922, demeurent remarquables.

Marie Lenéru mourut prématurément en 1918, victime, à Lorient, de la même « grippe espagnole » qui emporta Apollinaire et tant d'autres. Malgré le sérieux moral de son théâtre, malgré son attitude courageuse et éclairée pendant la guerre, malgré l'acuité et la haute teneur morale de son *Journal*, au style austèrement lapidaire — pour ne pas parler de la « sensation » littéraire qu'elle représentait —, son nom semble n'être jamais venu sous la plume de Gide. Parrainée par Catulle et Jane Mendès, par François de Curel, par Léon Blum aussi, voilà qui n'a peut-être rien de surprenant. Des pages d'elle (« Le Témoin ») figurent cependant, à côté d'autres écrites par Gide (« Réfugiés ») dans *The Book of France* (Londres / Paris : Macmillan / Champion, 1915), tandis que Schlumberger dira d'elle : « Par le don littéraire dans ce qu'il a d'intuitif et de proprement féminin, Marie Lenéru ne pouvait prétendre au premier rang parmi celles qui écrivent ; mais elle les surpassait toutes par l'intelligence, si on laissa à ce mot sa force entière, si on en bannit ce qu'il peut avoir d'étroit et de pédant. Peu d'esprits, même virils, savaient comme elle conserver aux idées tout leur contenu passionnel, et les mettre en action avec une si magnifique équité. Qu'elle avait de tranquille audace dans l'attaque des problèmes, qu'elle était loyale envers la partie adverse et qu'elle lui laissait beau jeu ! [...] Aujourd'hui le malentendu n'est plus possible. Nous avons le droit de connaître en sa totalité l'œuvre de celle qui écrivit *Les Affranchis*. » (*NRF, ibid.*). Dommage qu'un an plus tard le compte rendu

du *Journal* « d'un anormal » (*sic*) par Crémieux le 1<sup>er</sup> août 1922 (pp. 225-7) ait été si piètrement phallocrate. Eût-elle survécu, qui sait si Marie Lenéru se serait rapprochée, aurait été invitée à se rapprocher, de *La NRF* de Rivière ? Question sans réponse, comme le sont celles de jauger si Gide savait quoi que ce fût d'elle (mais eût-il pu ignorer le phénomène qu'elle représentait ?) ou s'il avait lu et retenu les pages qu'elle fit paraître sur Helen Keller dans le *Mercur*e de France de 1908.

*André Gide,  
voyageur, européen,  
ami des Mayrisch*

par

ROMAIN DURLET \*

Excellence, Mesdames, Messieurs,

Vous comprendrez aisément qu'il est impossible de résumer une œuvre comme celle d'André Gide en une demi-heure. Elle présente tellement de facettes, parfois même de contradictions, qu'il faudrait des heures, des jours, des semaines pour apporter toute la lumière dans une œuvre aussi riche et complexe.

Permettez-moi donc dans le cadre du dévoilement de la plaque-souvenir que nous venons d'apposer en mémoire de celui qui avait tellement d'attaches avec le Luxembourg, et qui à Dudelange a commencé son grand roman *Les Faux-Monnayeurs*, de me limiter à quelques considérations que j'appellerai *André Gide, voyageur, européen, ami des Mayrisch*.

---

\* Texte de la conférence prononcée au Château Kreizberg à Dudelange le 22 novembre 1994 par notre Ami luxembourgeois, président de l'Association Luxembourgeoise des Journalistes et rédacteur en chef de la revue *Europerspectives* éditée par l'Association d'Information Européenne, à l'occasion du 125<sup>e</sup> anniversaire d'André Gide et de l'inauguration d'une plaque commémorative : *En mémoire des passages du Prix Nobel de Littérature de 1947 au Château des Mayrisch à Dudelange en 1919*. Nous remercions vivement Romain Durlet d'avoir bien voulu nous communiquer ce texte.

*J'ai marché ; j'ai voulu lasser mon désir ;  
Je n'ai pu fatiguer que mon corps.*

André Gide, voyageur acharné à la recherche de l'accomplissement de ses désirs. « Jamais les mots de voyageur infatigable n'auront pris autant de sens que pour Gide », nous dit Gilles Leroy dans sa préface du livre *Voyage au Congo et Retour du Tchad*, tandis que le biographe George Painter a justement souligné que « l'expérience du voyage était, dans le cheminement de Gide, un facteur de libération aussi important que la découverte du plaisir sexuel ».

Il veut tout voir, tout savoir, toucher, palper, chérir, boire à ces sources inconnues qui lui promettent de trouver le bonheur et de satisfaire ses désirs.

*Désir ! Je t'ai traîné sur les routes ; je t'ai désolé dans les champs ; je t'ai soulé dans les grandes villes ; je t'ai soulé sans te désaltérer ; je t'ai baigné dans les nuits pleines de lune ; je t'ai promené partout ; je t'ai bercé sur les vagues ; j'ai voulu t'endormir sur les flots... Désir ! Désir ! que te ferais-je ? que veux-tu donc ? Est-ce que tu ne te lasserai jamais ?*

On ne retrouve Gide que rarement dans sa résidence au Calvados, le Château de Cuverville, où sa femme Madeleine attend son retour parfois pendant des mois. « C'est un vagabond », dira-t-elle, « et c'est sans doute la rançon de ses dons. »

Le voyageur infatigable se rend en Suisse, en Italie, en Turquie, en Belgique, au Luxembourg, au Sénégal, en Afrique du Nord, ou *l'immoraliste* récidive, plongeant dans la volupté coupable sous le soleil brûlant de l'oasis de Biskra. Il se rendra au Congo, où il passera de longs mois, accompagné par Marc Allégret, son jeune compagnon qui partage ses intimités, et par une centaine de porteurs. Et oui : quand Gide part en voyage, il emmène non seulement les *nourritures terrestres*, mais aussi les *nourritures spirituelles*, c'est-à-dire une partie de sa bibliothèque. Il fera un long voyage au Tchad et publiera, dès son retour des expéditions au Congo et au Tchad, des appels pressants pour amener les autorités à améliorer le sort d'une population exploitée et opprimée sous la domination coloniale, ce qui fera tirer à Jean-Paul Sartre une parallèle entre l'engagement personnel de Gide et Voltaire dans le procès Calas, ou Zola dans l'affaire Dreyfus.

Emballé par les débuts du communisme en Union Soviétique, il se rendra à Moscou où, à côté de Staline, du mur du Kremlin, il prononcera l'éloge funèbre de Maxime Gorki. Enfin, il fera une expédition vers Louqsor et nous laissera ses *Carnets d'Égypte*.

Gide est l'homme qui ne sait vivre longtemps à un seul et même endroit. C'est le voyageur éternel, l'Ulysse errant sur les mers à la recherche de soi-même, de l'accomplissement de ses désirs, à la chasse au bonheur suprême.

Gilles Leroy nous dit qu'avant de débarquer à Brazzaville, on posa la question à Gide : « Qu'allez-vous chercher là-bas ? » Il répondit : « J'attends d'être là-bas pour le savoir. »

À chaque retour, il fait son analyse, s'engage avec une ferveur juvénile, parfois même une naïveté puérile, voir pubertaire, pour la bonne cause, ou celle qu'il croit être la bonne. Il a le courage de ses idées et il est prêt aussi à avouer qu'il s'est trompé quand, plus tard, à tête reposée, et ayant passé en revue d'autres éléments, son enthousiasme fait place à la déception. Voir *Retour de l'URSS* et *Retouches à mon Retour de l'URSS*.

Par sa franchise, base de toute son œuvre, il fait bouger les choses. Respectant sa maxime « Mon récit n'a raison que d'être véridique », il dépeint son Ego sans se ménager — ni les autres d'ailleurs — et se présente dans une rayonnante nudité ! C'est ainsi que pour les uns, Gide est le directeur de conscience dans le monde de la littérature francophone du début de ce siècle, tandis que pour les autres, il symbolise l'homme libératin, le séducteur impie et mécréant de la jeunesse. C'est *L'Immoraliste*, c'est *Corydon*. C'est l'intellectuel qui rend présentable — les Allemands diraient *salonfähig* — la pédérastie. Quelle horreur aux yeux de ces précieuses ridicules qui s'enfeurent dans les salons bourgeois de Paris et de province...

*Mes amis me répètent que ce petit livre est de nature à me faire le plus grand tort, écrit-il en guise de préface à son Corydon. Je ne pense pas qu'il puisse me ravir autre chose à quoi je tiens ; ou mieux : je ne crois pas tenir beaucoup à rien de ce qu'il m'enlèvera : applaudissements, décorations, honneurs, entrées dans les salons à la mode, je ne les ai jamais recherchés. Je ne tiens qu'à l'estime de quelques rares esprits, qui, je l'espère, comprendront que je ne l'ai jamais mieux méritée qu'en écrivant ce livre et qu'en osant aujourd'hui le publier. Cette estime, je souhaite de ne pas la perdre ; mais certainement, je préfère la perdre que la devoir à un mensonge, ou à quelque malentendu. Je n'ai jamais cherché de plaire au public ; mais je tiens excessivement à l'opinion de quelques-uns ; c'est affaire de sentiment et rien ne peut contre cela.*

Parmi ces rares esprits qu'il respecte, et qui font partie du cercle restreint de ses amis intimes, se trouve Mme Émile Mayrisch, née Aline de Saint-Hubert, que les proches appellent *Loup*. Elle partage non seule-

ment avec Gide le goût du voyage, mais aussi l'intérêt pour les arts, pour la littérature, pour un esprit plus libre et plus humaniste, et surtout pour les belles choses que nous réserve la vie.

Mayrisch, baron de l'acier, qui cumule bon nombre de fonctions et de postes nationaux et internationaux, est entre autres le président de la Direction de l'Arbed, président de la Communauté internationale de l'acier, ainsi que président du Comité d'études franco-allemand. Il montre son engagement social en assumant la responsabilité de vice-président de la Croix-Rouge luxembourgeoise. Tandis que Mayrisch s'occupe de choses très terre-à-terre, sa femme Aline forme autour d'elle un véritable cercle culturel international qui réunit les plus grands esprits du début de ce siècle, tels Théo van Rysselberghe, Jean Schlumberger, Paul Claudel, etc.

C'est à la suite d'un article que Mme Mayrisch a publié sur *L'Immoraliste* que Mme van Rysselberghe, « la petite dame », présente la châtelaine de Saint-Hubert à Gide. Un an plus tard, il retrouve les deux dames à Weimar, où il prononce au Belvédère, à la cour de la Grande-Duchesse Héréditaire, une conférence sur *l'importance du public*.

Gide parle pour la première fois d'Aline de Saint-Hubert dans son *Journal* le 8 mai 1912 : « Je n'ai pas été à Tunis. Rencontré Mme Mayrisch à Marseille. »

La deuxième inscription date du 28 mars 1914. « Est-il bien sage de s'en aller en voyage comme je projette de faire avec Mme Mayrisch et Ghéon, tandis que rien n'est prêt encore, ni de *Corydon*, ni du reste... ? » Ils partent par l'Italie pour la Turquie en avril de la même année et ne reviennent que fin mai.

Mme Mayrisch, fortement emballée par le talent et le personnage de l'écrivain, participe de suite activement à ses travaux, proposant des corrections à la traduction en allemand de Bassermann des *Caves du Vatican*.

Quand Mme Mayrisch se refuse encore à croire au déclenchement d'une guerre, Gide s'attriste « sur la lente décomposition de la France, sur ses vertus inemployées ou dilapidées »...

En 1916, Aline de Saint-Hubert écrit ces merveilleuses phrases à André Gide : *Ce mot est surtout pour vous dire combien profondément je sens avec vous le bonheur de voir renaître la France. Vous ne m'avez jamais parlé de ces choses qu'à contre-cœur, mais j'étais extrêmement consciente de votre angoisse et du terrible sentiment d'impuissance qui vous étreignait chaque fois que vous constatiez que, sur quelque nouveau point, le pays se laissait aller. À vrai dire je ne vous ai jamais senti absolument dérouter et sans remède qu'à ces minutes-là. Le cercle de votre*

*bonheur à présent refermé au seul endroit par où toute joie aurait pu fuir, cher ami, combien vous devez être heureux ! Je crois que je n'exagère pas l'importance de ceci, n'est-ce pas ? et j'ose me flatter de l'avoir compris aussi bien que personne... Vous savez combien j'étais avec vous dans l'intolérable angoisse d'il y a deux ans ; sachez tout entière la part que je prends à l'espoir infini d'aujourd'hui.*

C'est à la fin de la guerre que Gide publie des *Feuilles*. Quelques-uns de ces passages nous renseignent sur les idées qu'il se fait sur l'évolution des relations entre l'Allemagne et la France dans le cadre de la situation telle qu'elle se présentait alors en Europe. Écoutons-le :

*Les partis nationalistes, de l'un et de l'autre côté des frontières, exagèrent à l'envi les différences de tempérament et d'esprit qui, selon eux, rendraient impossible toute entente entre Français et Allemands. Des différences, il est certain qu'il en existe ; on les connaît de reste, quelques-uns les ont magistralement exposées et je n'ai pas à en parler ici. Je crois pourtant qu'elles sont moins foncières et natives que jalousement exaltées par l'éducation familiale, par l'instruction des écoles, puis par la presse. J'ai vu, durant la guerre, les gens de nos campagnes s'entendre fort bien avec les prisonniers allemands employés pour l'agriculture. D'autre part, il est rare qu'un Français, voyageant en Allemagne, ne soit surpris et séduit par l'aménité des gens à son égard, à quelque classe sociale qu'ils appartiennent. Sur le terrain de la culture, aussi bien dans les sciences que dans les lettres et arts, les défauts et qualités de part et d'autre sont à ce point complémentaires qu'il ne peut y avoir que profit dans une entente, que préjudice dans un conflit.*

*Je ne puis, hélas ! oublier que le problème présent ne concerne pas simplement les relations directes entre individus. Un écrivain n'a certes pas compétence pour fixer les conditions précises d'un accord politique entre États, mais il a le droit et le devoir d'affirmer combien cette entente lui paraît souhaitable ; disons plus : indispensable dans la situation actuelle de l'Europe.*

*Il n'est pas aujourd'hui de plus funeste erreur, pour les peuples et pour les individus, que de croire que l'on puisse se passer les uns des autres. Tout ce qui oppose les intérêts de la France et de l'Allemagne est néfaste à la fois pour les deux pays ; bienfaisant, tout ce qui tend à rendre ces intérêts solidaires.*

*C'est promptement la dispute entre le colossal et l'individuel, on l'a dit. Tout ce qui est français tend à s'individualiser ; tout ce qui est allemand à dominer ou à se soumettre.*

Et alors, Gide fait des réflexions concernant les devoirs envers l'État :  
*À dire vrai, les devoirs envers l'État sont ceux que j'ai mis le plus de*

*temps et eu le plus de mal à apprendre. Je suis resté longtemps à leur égard dans cette confiance naïve de l'enfant qui s'imagine que son chocolat du matin arrive tout chaud, quotidiennement sur sa table, en vertu de quelque nécessité cosmique. Il est bon, pour l'éducation de l'enfant, que, par quelque perturbation familiale, son chocolat, de temps à autre, soit renversé. La peur de ne plus avoir de chocolat est salutaire.*

*La France a pourtant eu de grands navigateurs. Les Bougainville, les La Pérouse ne lui font pas défaut. Mais il semble que nos écoliers les ignorent et la vertu des aventuriers n'avait pas trouvé jusqu'à ces temps derniers, dans notre littérature, grand écho.*

Et voilà que Gide, le voyageur, qui pendant bien des années fréquente la femme du grand industriel luxembourgeois, se décide à rendre enfin visite à la famille Mayrisch qui habite leur château à Kräizbiërg à Dudelange. Il arrive le 16 avril 1919 et reste pour une quinzaine de jours. Maria van Rysselberghe, « la petite dame », témoigne de ce premier passage que Gide appelait lui-même « le grand meeting ». Elle est séduite par le personnage de l'écrivain, parle de l'exaltation et de l'effervescence que Gide provoque dans les esprits et dans les cœurs ; du rayonnement de son génie, sensible dans le domaine de la vie ; de cette faculté qu'il a d'incliner les êtres vers leurs plus belles possibilités ; du respect du moindre facteur authentique. « Il est, dit-elle, comme un foyer où tout devient. Il est tout un monde, dont je voudrais ne rien laisser perdre. »

Quelle exaltation ! Quelle vénération ! À frôler le blasphème !

André Gide traverse une période difficile. C'est son éternel problème de mésentente avec sa femme Madeleine — elle vient de brûler ses lettres, ce qui le met en état de choc, — qui, loin de lui, habite le château de Cuverville. Il se sent incompris, ne sachant comment pénétrer la solitude d'Alissa derrière cette *porte étroite*. Enfant gâté, il ne saura réaliser qu'après la mort de Madeleine à quel point il infligea des blessures mortelles à cette femme qui supportait sans dire mot les caprices d'un mari qui n'essayait même pas à les cacher, mais qui, bien au contraire, les affichait au grand jour. Et qui s'en félicitait !

Aussi avouera-t-il après le trépas de Madeleine dans *Et nunc manet in te* : *Lorsque, aujourd'hui, je me penche sur notre passé commun, les souffrances qu'elle endura me paraissent l'emporter de beaucoup ; certaines, même, si cruelles que je ne parviens plus à comprendre comment, l'aimant autant que je l'aimais, je n'ai pas su l'abriter davantage. Mais c'est aussi qu'il se mêlait à mon amour tant d'inconscience et d'aveuglement...*

Il repart donc le 30 avril pour Cuverville. Avant de quitter le château des Mayrisch à Dudelange, la « petite dame » lui dit : « Avouez que ce séjour fut réussi ! » Et il répond : « Mais, ma chère, tout ce que je fais réussit... »

Oui, le voyage a dû être une réussite, car le 26 juillet de la même année 1919, à peine trois mois plus tard, le revoilà parti pour Dudelange. En arrivant chez les Mayrisch, il n'a pas l'air très gai. Est-ce la fatigue ? Sont-ce ses problèmes personnels, intimes qui le hantent et qui ne le lâchent pas ? « L'idée de la mort suit ma pensée, comme l'ombre mon corps », écrit-il dans son *Journal* à peine arrivé au Grand-Duché. « Et plus forte est la joie, la lumière, plus l'ombre est noire. »

Mais ici, au Kräizbiërg, il retrouve son calme. Et c'est précisément maintenant qu'il se décide à créer son œuvre la plus remarquable, son seul et unique roman, qu'il terminera seulement six ans plus tard : *Les Faux-Monnayeurs*. Parallèlement à la réalisation de cette œuvre, il rédige le *Journal des Faux-Monnayeurs*, idée peu commune dans l'histoire de la littérature.

Dès son arrivée, il écrit : *Je travaille dans la bibliothèque de Madame Mayrisch ; un des plus exquis laboratoires qui se puissent rêver ; seule la crainte de gêner son propre travail retient encore un peu ma satisfaction studieuse*. Et le 14 août, il écrit à Jacques Copeau : *C'est à Dudelange que je lis votre lettre, renvoyée de Cuverville. Je suis ici depuis bientôt trois semaines, un peu pourri de confort, un peu trop pampered, un peu distrait par l'extérieur — mais tout de même travailleur et poussant à grands efforts ce diable de livre dont je vous lisais les premiers feuillets*.

La « petite dame » nous apprend que Gide, lors de ce passage dans la Forge du Sud, est en effet absorbé par son travail. Il passe deux heures par jour au piano, se montre infiniment patient quand il se perfectionne dans ses études. Elle livre des détails pittoresques : « Dès les premiers jours, il a découvert dans le bois qui est proche, près d'une carrière abandonnée, un endroit où se réunissent, l'après-midi, les jeunes garçons qui gardent des chèvres ; ils jouent aux peaux-rouges, ou aux cartes, dans une hutte (que nous appellerons le « Club », nom qui s'étendra ensuite à l'ensemble de cette réunion). Il en revient tout attendri, ébloui. "Ce n'est pas seulement mon instinct qui m'y retient, dit-il, mais le charme de la jeunesse, la poésie du lieu, un côté vraiment virgilien. »

Il amène Schnouky, fille des Mayrisch, et prend plaisir à écouter les enfants parler en patois. Les nuages noirs qui l'habitaient semblent se dissiper. « C'est inouï la difficulté que j'ai à ne pas être heureux », dira-

t-il.

Il invite quarante gosses du Club au cinéma à Dudelange, et quelques jours plus tard Mme van Rysselberghe écrit dans son cahier : « Il a eu au Club la petite aventure qu'il cherchait ; le lendemain il n'est pas bien certain de reconnaître le gosse... »

Il fait des excursions à Trèves, se propose une partie de pêche sur la Moselle, et visite avec les Mayrisch le chantier de Colpach, où ils se font construire leur nouveau château. C'est là que désormais Gide logera quand il viendra au Luxembourg. Il quitte Dudelange le 18 septembre, après y avoir passé presque deux mois !

Mais il reviendra encore souvent chez les Mayrisch.

Gide, qui — nous l'avons vu — s'interroge sur l'avenir de l'Europe, s'intéresse au rétablissement d'une paix durable. Pour que cette paix soit réalisable, il faut une bonne entente entre la France et l'Allemagne. Si les deux États ennemis comprennent cette nécessité, le bien-être des peuples de l'Europe entière est garanti. Mais comment réaliser ce rapprochement ? Gide recourt à un homme probe, un homme de valeur. Il le fait inviter en septembre 1920 au château de Colpach : l'expert du gouvernement allemand pour les questions de réparations, Walther Rathenau. En 1922, Rathenau sera ministre des Affaires étrangères et, victime d'une cabale nazie, se fait tuer la même année.

Malheureusement victime de ses préjugés, Gide se montrera un peu déçu de cette rencontre : *Je sors de cette entrevue tout déprimé ; dire que c'est sans doute avec lui qu'en Allemagne on pourrait le mieux s'accrocher ! Eh bien ! on ne s'accroche pas du tout. Au fond, c'est l'ennemi ; il y a une impossibilité intérieure. Certes, dans ses livres, il a mis quelques idées et celles qui me sont le plus chères, mais entre le mystique et l'automate, l'organisateur, je ne sens pas l'homme, cela justement qui serait intéressant. Ces deux éléments sont sans lien. Au fond, je suis déçu. Je le croyais plus extraordinaire. Je ne puis le suivre dans ce mysticisme éperdu, sorte de vague tolstoïsme. Maeterlinck ne parle pas autrement.*

Et pourtant, n'est-ce pas du choc entre les idées que naît un nouvel avenir, un avenir meilleur ?

Le *Journal* de Gide mentionne encore bien des voyages que l'écrivain a effectués au Luxembourg et des rencontres avec Mme Mayrisch. Ainsi, lors de son passage du 29 août 1922, quelques jours seulement après la révélation d'Élisabeth van Rysselberghe, fille de la « petite dame », qu'elle attend un enfant de Gide, on discute au château de Colpach du

problème : Comment éviter le scandale. Solution avancée : On ne révélera pas le nom du père de l'enfant ; Gide sera le parrain, Mme Mayrisch la marraine...

Qui aurait pu prévoir à la fin de la Grande Guerre que des initiatives comme celle de Gide, et bien d'autres seraient vaines, et qu'une guerre encore plus meurtrière, encore plus atroce allait s'annoncer à l'aurore des années 40... ?

Qui aurait pu prévoir que celui qui tant de fois venait au Luxembourg chez les Mayrisch se verrait décerner le prix Nobel de la Littérature comme couronnement de son œuvre à l'âge de la vieillesse en 1947... ?

Qui aurait enfin pu prévoir que ce petit pays, ce Grand-Duché qui même aujourd'hui compte à peine 400 000 habitants serait à la fin de ce siècle le cœur d'une Europe unie telle que la souhaitait la génération d'André Gide ? Et que ce pays serait l'épicentre d'où jaillit cette grande Union à la base de laquelle était un homme — Robert Schuman — qui naquit à Luxembourg et qui, en tant que ministre des Affaires étrangères de la France, posa la première pierre de cet édifice qui n'est toujours pas achevé puisqu'il grandit avec le temps, avec les générations, avec les années qui se suivent ?

Et même si ce n'est qu'un exemple parmi des milliers, c'est dans ce pays, qui est le nôtre, qu'un jour un écrivain, comme André Gide, et un homme politique, comme Walther Rathenau, se sont rencontrés pour discuter de la paix à un moment de l'histoire où beaucoup ne pensaient du côté allemand qu'à la revanche, et du côté français à la victoire.

« J'attache à notre rencontre la plus haute importance et la crois aussi significative que tous les arrangements politiques entre nos deux pays », avait dit Rathenau à Gide quand ils se promenaient dans le parc du château de Colpach.

Tout soupçon d'une approche mutuelle est importante, toute discussion est fructueuse. Et s'il est vrai que les grands esprits se rencontrent, puissent-ils le faire aussi à l'avenir, afin de nous préserver de différends sérieux qui démoliraient cet édifice qu'est l'Europe d'aujourd'hui.



ROBERT LEVESQUE

# Journal inédit

CARNET XXV

(24 mai 1941 — 6 janvier 1942 <sup>1</sup>)

Écrit en Grèce occupée.

*Caserne de l'Hymette,  
24 mai 1941.*

Une tempête de poussière souffle sur Athènes ce matin. Que m'importe ! Le printemps aussi bien n'existe pas pour moi qui me suis volontairement exilé de toute vie commune et de celle que je menais, extérieurement, jusqu'ici. J'ai voulu acheter ma propre estime au prix de tout le reste. J'ai voulu aussi rejoindre, à dix ans d'intervalle, le fervent prisonnier que je fus, marin, à Toulon. J'étais alors, comme une ruche, bourdonnant de pressentiments et d'espairs. Toute ma vie s'étendait devant moi, et ses promesses et les œuvres que je voulais créer. J'étais ivre de puissances futures.

La vie, magnifiquement, m'a comblé. Je n'eusse pu imaginer dans ma cellule tant de voyages, tant d'amitié, tant d'heures souveraines. J'ai pris peu à peu possession de l'univers, de sa beauté, au point d'en tirer chaque année un bonheur plus subtil et plus grand. J'ai appris l'art de vivre, du moins celui de vivre à mon gré. Liberté, flânerie, loisirs, tout me fut accordé. Et c'est cela, quittant Spetsai l'autre nuit, que j'ai voulu renoncer. Les lectures mêmes que je me promettais ne m'ont pas retenu.

---

1. Les cahiers I à XXIV ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n<sup>os</sup> 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 105 du BAAG. — On sait que le silence de trois ans entre la fin du cahier XXIV (20 juin 1938) et le début du cahier XXV (24 mai 1941) est dû à la perte de plusieurs cahiers de son *Journal* par Robert Levesque dans les circonstances qu'il raconte précisément dans ce cahier XXV.

Il me fallait partir pour trouver du nouveau, me retrouver, et me punir peut-être — tant de bonheur, de paresseux bonheur, méritait, je pense, un châtement. Si une seule chose m'importe, écrire, il faut que je m'avoue qu'en dix ans je n'ai rien fait ; quelques pages çà et là, quelques progrès incontestables de style, mais point d'œuvre. Aussi pourquoi plus longtemps prolonger une existence préservée ? Je ne méritais plus ces douceurs, et même en arrivai à croire que les délices, l'insouciance avaient empêché mon travail. J'ai donc voulu me dénuder, m'éprouver moi-même grelottant, dépourvu et, par delà ma détresse, ressaisir l'homme permanent et solide — celui qui pense, qui sent, et peut écrire.

Je suis assis devant une table de caserne, dans une vaste chambrée, seul pour le moment. À terre, roulées, quelques couvertures ; aux murs, quelques linges pendants. On n'avait pas besoin de moi pour les corvées, ce qui me laissa libre ce matin. Poussière et mouches ici ne manquent point et je ne suis pas encore si nu que ces inconvénients ne m'atteignent. Quand la Guerre éclata — et que j'eus la chance exorbitante de n'être pas mobilisé — je songeai plus qu'à tous aux religieux cloîtrés, rejetés brusquement de leur solitude dans le monde. Je plaignais leur nudité exposée aux injures. Je m'aperçus ainsi que la Trappe où, à dix-huit ans, je manquai m'enfermer — ce que je sus, par un sursaut de goût pour l'aventure, éviter, — n'avait pas tout à fait cessé de peser sur ma vie. Peut-être gardais-je un attrait sourd pour le dépouillement et une nostalgie du don complet. J'étais celui qui faillit tout donner mais qui resta, hésitant, sur la rive. Le geste ébauché, demeuré en suspens, voulait à mon insu s'achever. Que de fois ne me taxai-je pas d'égoïsme ! En prenant de plus en plus possession de l'univers, inévitablement, je m'attachais à certains de ses biens ; des habitudes m'enchaînaient. Le plaisir même que je trouvais à changer de pays, — pour recommencer chaque fois, pensais-je, une vie nouvelle, — n'allait pas sans que mon bagage s'alourdît. Douces chaînes dont un riche eût souri ; tout mon avoir tenait dans quelques valises.

Elles étaient pleines, délicieusement, de douceurs et de livres la dernière fois que je quittai Athènes, au début du printemps. Après un hiver opulent dans cette capitale, — la seule peut-être qui restât aussi libre en Europe, — je décidai de retrouver la solitude. Le commerce charmant des amis athéniens et des nombreux Anglais amenés par la guerre m'avait saoulé. Que de figures particulières et secrètes me fut-il permis de découvrir sous l'uniforme ! La connaissance de nos livres dont témoignaient, pour la plupart, ces jeunes gens me fit toucher du doigt les rayons mêmes d'un esprit qui entre les deux guerres éclaira l'Europe ; pour l'amour de nos lettres on m'accueillait en camarade. Délicieuse

Athènes ! Ton hâvre, durant ce noir hiver, sera chanté un jour. Ces guerriers dans la ville causant de poésie, se réunissant pour lire en commun *Troilus*, oubliaient la guerre et la faisaient oublier. Pourtant, j'étais parfois gêné de les suivre dans de fameuses tavernes où l'abondance me rappelait trop souvent qu'en France on a faim. Le sens continental de mes amis se limitait au spirituel. Ils n'étaient pas encore hommes à se priver, par solidarité, des bonnes choses. Pas plus que moi, d'ailleurs, qui pris plaisir à courir les épiceries avant mon départ. Je sentais bien que la tranquillité, l'aisance dont jouissait la Grèce étaient précaires et qu'il ne fallait pas gagner la Thébàide sans provisions de bouche. J'y mis tout mon soin, toute ma gourmandise. Et je n'oubliai pas les riens indispensables à la vie quotidienne, dont je me fournis pour des mois ainsi que de bouquins. En somme, je m'entourais de remparts. J'avais, à vrai dire, pesé le pour et le contre. Convenait-il vraiment de fuir la souffrance et de se protéger à tout prix du malheur commun ? Peut-être eût-il mieux valu qu'un Français restât parmi les Athéniens — quitte à mener une vie dissipée. Mais j'étais las du monde ; je voulais m'enfermer studieusement entre Dante et Shakespeare. Depuis le malheur de la France, j'avais senti plus impérieux que jamais le besoin de me cultiver de façon à offrir comme malgré moi, plus tard, à mes cadets, l'exemple d'une éducation libérale, ainsi qu'on disait autrefois. Nul doute que le plaisir trouvât son compte dans cette décision. Quoi de plus doux que de choisir de beaux vers dans une île azurée, sans maître, entretenu à ne rien faire ? L'École, comptant sur mes services à sa réouverture, continuait de me payer. Tous mes devoirs étaient charmants. L'étoile qui me guida souvent — que Gide admirait — n'avait jamais si bien concerté les choses. J'ajouterai toutefois, en passant, que la chance n'a jamais rien fait pour moi d'elle-même. Je fus toujours son complice. J'ai voulu de près ou de loin les divers bonheurs qui semblèrent me tomber des cieus et, les ayant voulus, je sus me maintenir assez libre pour être prêt à tout moment à les saisir au passage. Le bonheur qui m'attendait à Spetsai, je l'avais à l'avance préparé. Les plaisirs d'Athènes épuisés, son sol déjà bien menacé, la retraite attendue allait m'ouvrir une succession de semaines et de mois radieux et sans bruit. De l'île, du moins, mes yeux ne verraient pas une horreur que j'avais sans cesse à l'esprit.

25 mai.

J'ai revu l'autre jour le Pirée. J'attendais plus de ruines. C'est surtout l'eau qui a souffert : je veux dire que le port est tout embouti de chemisées flottantes, de mâts, de coques incendiées. Des fantômes de vaisseaux calcinés se dressent le long des quais. Le Pirée n'était pas une

merveille, et cependant j'y ai passé, peu avant les bombardements, trois jours heureux. J'attendais le vapeur de Spetsaï dont le départ était tenu secret. Je n'avais rien à faire que flâner. Je me croyais à Naples, ou mieux à *l'étranger*, je ne sais où. Quel bonheur dans la confusion des soldats, des marins, de n'être connu de personne ! Je savourais devant les flots l'idée du départ et cette liberté que j'avais de choisir mon destin — avec l'assentiment des autorités. J'étais un vagabond en règle. Le défilé des troupes, leurs engins, la mouvante assemblée des mâtures formaient le plus attirant paysage qui, je le sentais bien, risquait à tout moment d'être englouti.

26 mai.

Écrivais-je, ce matin, bien installé dans un hôtel d'Athènes, mon esprit ne serait pas plus satisfait. Mais comment finira l'aventure ? Depuis que je suis ici, assimilé aux prisonniers australiens, on ne m'a pas interrogé. Ni les Allemands ni les Grecs ne connaissent mon existence, ni de quoi je suis accusé. Les efforts que j'ai faits à travers les sentinelles pour rencontrer un officier sont restés sans réponse. « Ma vie manque de fatalité ; je vais déclencher quelque chose », me disais-je en fuyant Spetsaï. Avouons-le, rien n'arrive. J'ai seulement disparu. Mais plus je demeure prisonnier, plus je deviens coupable.

Rien de charmant comme la maison que je louai dans l'île, ancien palais démeublé. Une allée de faux-poivriers pavée de mosaïques, un escalier fort large, une terrasse, conduisant à la chambre immense que j'élus. Six fenêtres régnaient sur la mer et la montagne. Je rangeai mes livres dans une encoignure, fis apporter quelques meubles, jetai çà et là des étoffes rustiques. Les murs blancs rayonnaient de lumière. De la terrasse, je ne dirai rien, ni davantage de la maison où tout conspirait à la joie. J'établis aisément un programme de lectures, surtout anglaises. J'entamai avec volupté les *Mémoires* de Saint-Simon. Une jeune Sophie venait chaque matin faire le ménage. Elle ouvrait de grands yeux, le jour de mon installation, en me voyant déballer mes boîtes — et je me trouvais ridicule de posséder tant de choses.

Le 6 avril, l'Allemagne attaqua la Grèce. Ne pouvant m'empêcher de penser sans cesse à ce nouveau drame, je n'en goûtai que davantage ma retraite. Les gens de l'île poursuivaient calmement leurs médiocres occupations. J'éprouvais du moins le besoin de remplir plus intensément mes journées. Michel me parlait dans ses lettres des blessés qu'il soigne à Clermont (beaucoup étaient d'abord prisonniers). Je le sentais bouleversé — et prenais honte de rester inutile. Salonique occupée, la radio, évoquant « ceux qui versent leur sang sur l'Olympe », encourageait la résis-

tance, mais bientôt, malgré le laconisme des communiqués, et à cause de lui, on put deviner que les nouvelles n'étaient pas bonnes, et je fus d'autant plus indigné de l'optimisme des insulaires. Ils écoutaient passivement la radio et, paresse ou indifférence, se déclaraient très satisfaits. Si je montrais de l'inquiétude, on s'empressait de me rassurer. « Nous jetterons les Allemands à la mer », disaient-ils. Peu de stupidités m'auront davantage écœuré. Personne ne pouvait faire l'effort de comprendre que c'était l'armée grecque elle-même qui chaque jour descendait vers la mer au point que le roi, les ministres durent s'embarquer pour la Crète. Je ne pus, ce jour-là, m'empêcher de verser des larmes et, loin de les cacher, je m'arrangeais pour qu'on les vît.

Les avions apparurent dans le ciel à la recherche de la flotte anglaise. On entendait au loin des explosions. Un matin, je trouvai au restaurant les P., ménage très élégant d'Athènes. Ils avaient fui la veille à bord d'un cotre, faisant voile de nuit vers la Crète pour gagner de là l'Égypte, puis l'Amérique où les attendait leur banquier. Cette évasion en costume de plage gardait je ne sais quoi de futile. P. semblait plus que jamais un enfant gâté. Le propriétaire du cotre, un ami grec des P., me dévisagea avec supériorité. « Vous êtes lâche de rester, semblait-il dire, et probablement un mauvais Français. » J'aurais dû en tout cas attendre la fin du mois — n'ayant plus d'argent — pour pouvoir m'offrir le luxe de l'héroïsme, et un aussi charmant bracelet d'identité.

*29 mai.*

Vaut-il la peine de poursuivre ? Une seule gamelle de riz ou de lentilles par jour ne pousse guère à l'inspiration. Où sont mes joyeux réveils, les mille petites voluptés qui faisaient le tissu de mes jours ? On me dira que je me suis jeté moi-même dans la gueule du loup. Je crains d'être tombé dans des pattes terribles. Et cependant je suis sûr que c'est toujours le meilleur qui arrive, et qu'au bout du tunnel je retrouverai la lumière — mais quand ?

À Spetsai, le printemps triomphait ; ma liberté me charmait doucement. Je la croyais infinie, bien loin de me douter que dans l'ombre se préparait un brusque abandon de mes projets, de mon passé. Notre azur, tout parcouru de bombardiers, frémissait sans répit. Je revois l'intérieur d'un café où trois petits vieillards indifférents aux avions tournoyant sur nos têtes, comme aux pleurs de la Grèce, ainsi que chaque jour, jouaient aux cartes. Soudain, les vitres du café se mirent à vibrer, les volets à claquer. Une bombe était tombée sur l'île. Les vieillards, la barbiche tremblante, accroupis le long du mur, élevaient en l'air leur canne pour se protéger. Je les aurais jetés à coups de pied dans la boîte aux guignols.

Je fus bien surpris, le soir, de voir défiler sur la place une foule en chemise. Ces gens apparemment avaient froid ; ils marchaient avec peine ; certains semblaient blessés. Ils allaient hébétés, à tâtons, demandant où loger ; nul ne s'occupait d'eux. J'appris en questionnant la foule qu'un bateau de cinq cents réfugiés, bombardé, puis mitraillé, avait coulé le matin au large de Spetsai. Je n'en avais rien su, tant le pays resta indifférent. Je crus que notre École transformée en hôpital, attendant encore son premier blessé, accueillerait ces rescapés. J'en pris un, qui semblait très mal en point, par le bras. Quelques autres suivirent. Je les laissai devant l'École. J'appris le jour suivant qu'ils avaient été très mal reçus — sinon renvoyés — par le Médecin-chef qui avait peur de se compromettre. Dès le matin, le Maire, le Commissaire de police et celui du port avaient interdit de porter secours aux naufragés. Je commençai à trouver inhumaine l'île charmante. Je ne pouvais surtout me pardonner d'avoir laissé tout le jour les naufragés sans rien faire pour eux.

Le lendemain, autre aventure. Je faisais ma promenade quotidienne vers 6 h du soir, cherchant plus que jamais la solitude, quand je rencontre sur la côte un jeune officier grec. Il revenait tout armé du village où il avait embauché un mécanicien pour le conduire en Crète. Un garde-forestier sur la route lui souhaite un bon retour dans sa patrie. « Mais je ne suis pas crétois, répond-il. Je suis d'Athènes ! C'est étonnant, je ne rencontre personne qui comprenne la situation, du moins parmi les hommes. Ils ont tous perdu la tête, même les officiers. Les femmes sont beaucoup plus patriotes. » Comme j'écoute avec intérêt ses souvenirs de guerre, il s'écrie tout à coup : « Partez avec moi ! Je vous emmène. Rien ne vous retient. Il y a de la place sur mon bateau. — J'aimerais bien vous suivre, mais, comme vos officiers, j'ai peur. »

Nous avons gagné, à travers des rochers, une crique d'où se disposaient à appareiller trois caïques. Couchés sous des pins, une quinzaine de soldats anglais achevaient de dîner. Je les saluai à la ronde, quand l'un d'eux, un rouquin à l'accent faubourien, se lève : « Un Français ! Ah ! ça fait plaisir. Moi, je suis mi-Français, mi-Anglais. Vous venez avec nous ? » Ses camarades me regardaient fixement pour me supplier de les suivre. Tout occupés à fuir, ils paraissaient hypnotisés par le refuge de la Crète ; leurs yeux chargés de froide sympathie me transperçaient. « J'ai laissé toutes mes affaires chez moi. — Et quel besoin de bagages ! Venez comme vous êtes. Nous avons des provisions, de l'argent. Suivez-nous. Recommencez votre vie ! »

J'étais à peine vêtu et, vraiment, par *souci biographique*, je ne pouvais laisser à l'abandon ma maison. « Eh bien ! fit le rouquin, courez chercher vos papiers et revenez. Nous partons à 9 heures. — Don't wait for

me after nine », répondis-je. Chacun était sûr de me voir revenir. La nuit tombait. Je rencontrai dans les rochers des files de soldats, des fuyards et quelques officiers serbes très vieille garde dans leur uniforme vert et rouge. Tous se dirigeant en silence vers les caïques et vers la Crète libératrice semblaient sortir de terre. Ils me demandaient leur chemin sans s'étonner d'y rencontrer un Français.

J'arrivai tard chez moi, mais décidé à partir, conquis par la cordiale insistance des Anglais. Il leur semblait si naturel que je vinsse avec eux ! Je commençai à réunir fébrilement quelques objets. Bientôt je m'aperçus que j'emportais trop de choses et que j'en oubliais d'essentielles. J'arrêtai mes préparatifs. Déjà il était l'heure où le caïque devait prendre la mer. « Ils penseront que j'ai eu peur, que j'ai manqué de courage », me disais-je en remettant bien vite à leur place les objets que j'avais emballés, comme pour chasser les témoins de ma tentative. Mais ce voyage manqué, maintenant, me paraissait merveilleux ; il me semblait aussi que j'avais refusé un devoir. La nuit, tout agité, je ne dormis qu'à peine. Je me trouvai le matin désespéré. Étais-je un lâche ? Avais-je fait moi aussi *per villate* le grand refus ? J'ai horreur des remords et les évite toujours soigneusement, mais cette fois je me sentis la conscience empoisonnée. Je ne pouvais plus me regarder en face. Que faire ? Je sortis assez tôt, contre mes habitudes, pour tâcher d'oublier ma honte. Je rencontrai un collègue. J'allai à lui par besoin de me fuir. Ah ! mon démon faisait bien les choses. Le brave homme me demanda si j'aimerais partir. Sans hésiter — n'ayant que trop tardé — je répondis « oui ». « Eh bien ! c'est une affaire faite. Tenez-vous prêt ce soir. Je suis en quête d'un caïque pour un groupe d'Anglais. Vous partirez avec eux. » Je me sentis aussitôt soulagé. Ma honte avait disparu.

Je ne possédais que mille drachmes et mille francs français — ma réserve de guerre. N'importe. À ce moment, je serais parti en chemise. J'oubliais tout, et l'avenir et le danger possible. J'étais grisé. « Qu'il est facile d'avoir du courage », me disais-je, « c'est une chose irrésistible. » La fin du mois était venue, mais le caissier de l'École n'avait pas reçu d'argent. Belle affaire ! Seul le départ comptait. Je voulais me prouver que je n'étais ni un bourgeois ni un lâche. J'étais las de jouir de l'estime de mes amis sans avoir rien fait pour la mériter. Il était temps de gagner la mienne.

J'abandonnai la moitié de mon linge et de mes habits à des élèves boursiers. J'offris mes livres à l'École. Mes provisions firent des heureux ; déjà la disette sévissait dans l'île. Je dus distribuer mes rames de japon, de vélin, et jeter plusieurs cartons remplis de notes de lecture. Dix ans d'un travail daté de Fès, de Madrid, de Rome, de Moscou, que je

feuilletais souvent. Toute ma culture tient là-dedans, disais-je non sans rire. Je dis adieu à ma culture. Ce fut facile. J'avais soif de me dépouiller. J'emportais toutefois dans mon bagage de quoi faire n'importe où une figure honnête — mais je savais bien que les hasards de la route, un naufrage, une bombe, pouvaient me faire tout perdre. Peut-être aspirais-je secrètement à la ruine ?

Je mesurai d'un coup d'œil assez calmement le risque. Je sus fort bien ce que j'allais briser, peut-être pour toujours. Mais on avait tant brisé depuis un an les choses que j'aimais... Mon refuge si patiemment construit — et si simple, si sûr, — je m'empressais de le détruire. « Je fais peut-être la plus grande folie de ma vie », pensais-je, mais j'éprouvais obscurément le besoin de souffrir. La pensée des prisonniers français me hantait. Au demeurant, j'étais calme, sans aucun enthousiasme. Je partais moins pour arriver que pour quitter mon bien-être. Depuis la mort de X., je sentais beaucoup plus fort mon indépendance et, partant, le besoin de m'engager. Et puis, je l'ai dit, le désir d'écrire. Je me frappais sans pitié pour faire jaillir l'eau du rocher.

Ce dernier jour fut solitaire ; je pris sans témoin congé de mon passé. Mieux valait d'ailleurs cacher mon départ. J'écrivis un seul mot d'explication destiné aux M., qu'on leur donna Dieu sait quand. La nuit venue, et par un chemin détourné, je me rendis au caique. Deux porteurs m'avaient précédé. Je rencontrai les officiers anglais sans trouver parmi eux la ferveur des soldats de la veille. Le ciel et la mer se faisaient nos complices ; la nuit était fort noire et un vent doux soufflait.

À y bien regarder, mon acte d'héroïsme manqué reste celui d'un individualiste ; les têtes politiques le blâmeront. Mais que peut faire de mieux un individu, que sacrifier sa propre individualité ? Ce que j'avais de plus cher, j'ai voulu le donner — à contre-temps et sans fruit, je le veux bien. Mais il me fallait un beau jour éclater. J'ai voulu acheter le droit non pas encore de parler, mais de penser certaines choses sans hypocrisie. J'étais las de me voir toujours du bon côté de la barrière. J'allais maintenant découvrir la faim et les nuits de hasard « sur un lit de cailloux », le froid, la soif. La misère même que j'avais voulu éprouver fondit sur moi. Je connus la complète dépossession. Mais je ne mettrai pas en avant les seules raisons nobles. La curiosité aussi me poussa, et le désir de me jeter, à l'état pur, dans un milieu nouveau. Comme si jamais on pouvait sortir de sa ligne !

*Du 6 au 15 juin.*

La nuit se terminait à peine quand apparut, déchiqueté, l'îlot de Parapola ; dès le petit matin, les raids commencèrent ; il fallait se cacher sans

retard. Le bateau, prudemment, au milieu des récifs, se mit à louvoyer. Oh ! l'île repoussante, inhumaine. Comment y pénétrer ? une faille s'offrit, hantée d'oiseaux criards. Leurs hurlements à notre approche augmentèrent et toute l'île hérissée leur fit écho. À pas douteux, l'un derrière l'autre, nous commençâmes dans la nuit l'ascension des rochers. Elle fut assez longue pour que le jour se levât pendant que nous grimpons. Enfin mes pieds foulèrent de maigres lentisques. Je fis mine de monter plus avant, mais un large sergent-major me barra le chemin. Quand tous les hommes furent rassemblés, il les laissa librement s'aventurer sur l'îlot et m'intima l'ordre de me cacher sur place dans les buissons. J'y passai tout le jour au milieu des épines, écorché et bientôt dévoré de soleil. Le sergent, campé non loin de moi, se levait de temps à autre pour me surveiller. On me prenait pour un espion. Le sol de la Grèce, devenu ennemi, semblait maléfique aux Anglais. On me laissa toute la journée sans eau et sans pain, alors que des bergers de l'île avaient procuré aux hommes du lait, des fromages et même un mouton. Je n'osais rien demander ; il passait trop d'avions ; un seul signe de moi, paraît-il, eût fait pleuvoir des bombes. Les rares fois, le matin, que j'avais montré ma tête, des cris jaillirent de partout. L'état-major me tenait à l'œil. Au fond, cela m'amusait. Je dégustais le mépris naturel du militaire pour le civil, attendant l'heure où on me jugerait inoffensif — et peut-être utile.

Au coucher du soleil, grossie de quelques rescapés découverts sur l'îlot, la troupe redescendit les pentes. Je marchais le dernier. Les rocs, dans le demi-jour, semblaient plus effrayants que la nuit. Notre file était longue et allait pas à pas, précautionneuse et courbée. Entre deux pics, soudain, j'aperçus dans le groupe le chapelet des hommes ; déjà les premiers se hissaient à bord du caïque ballotté dans le fond de l'anse sauvage. Départ silencieux, solennel, de pirates ou d'écumeurs de mer.

Quelle nuit fut la seconde du voyage ! La plus mauvaise de ma vie. On m'avait d'abord envoyé à fond de cale, pensant que j'étais dangereux, même de nuit, mais l'atmosphère étouffante me fit remonter sur le pont encombré de dormeurs. Le caïque était minuscule ; dès que la mer se gonfla, il fut inondé. Impossible de se défendre des paquets de mer. J'étais tapi sous mon plaid que le vent soulevait et voulait m'arracher des mains. Je commençais d'avoir les pieds mouillés, puis ce furent les jambes. Des flaques se formaient sur le pont. Je claquais des dents. À quoi bon lutter ? Mes cheveux, ma chemise ruisselaient. Le bateau de partout faisait eau. Les hommes, dans la cale, pataugeaient. Pour seconder le Diesel, on hissa le foc. Le caïque se mit à gémir. Il me semblait — ce n'était que le cri des cordages — entendre ronfler sur ma tête des avions. J'étais si gelé et si las que je pensais sans protester : viennent la bombe,

et puis les mitrailleuses, pour me jeter au fond de l'eau. Je n'aurai pas plus froid ! Au loin apparaissait la forme allongée d'une île. C'était Milos. Alors, dans la froidure, un zéphir, soufflé de la brûlante Afrique, vint tièdement nous envelopper. Le bateau dériva ; ce fut de nouveau l'hiver. Puis, sans raison, ironique, le *South Wind* revint nous parler de délices. Quelle douceur de se laisser baigner sur le pont par ces effluves. De telles caresses faisaient pardonner toutes les peines du voyage et le désir de la mort du milieu de la nuit.

Nous abordâmes un des caps de Milos et courûmes à des grottes allumer de grands feux. Une danse de sauvages commença, chacun tournant autour des flammes en exposant ses vêtements. La fumée nous aveuglait, mais nous avions besoin de chaleur et ces grottes nous dérobaient aux avions. Le caïque, renonçant à nous convoyer, se dirigea vers le port. À quatre heures, à la file indienne, et par groupes espacés, nous partîmes vers l'intérieur de l'île. À tour de rôle, nous portions un blessé. Le brancard était lourd et le chemin malaisé ; j'avais les épaules meurtries. Quand des avions se signalaient, il nous fallait cacher la civière et nous jeter dans les buissons. La nuit tomba ; une ferme hébergea le blessé et la moitié des hommes. Je pris le parti de coucher dans la cour ; un petit mur m'abritait. Je fus bien étonné de m'éveiller le matin avec le soleil, sans courbature et gai, découvrant devant moi la rocaille de Milos parée de moulins et de blanches coupoles. Nous prîmes nos quartiers sur place, dans une ferme vide. Un bras de mer nous séparait du port. J'allai chercher à bord du caïque mon nécessaire de voyage. Je pus, après trois jours, me laver. J'avais rapporté aussi quelques romans ; on se les arracha. J'étais, sans le vouloir, providentiel. Il est vrai que tous se trouvaient dépourvus. Les officiers me demandaient qui une brosse, qui des ciseaux ou de la pharmacie. Puis vint le tour des soldats. J'étais un magasin ; cela brisait la glace. À vrai dire, on ne m'avait pas témoigné d'antipathie, mais la température ne s'éleva jamais beaucoup. Chacun vivait entre soi et pour soi, respectant le plus possible la personne du voisin et parlant à voix basse. J'étais tombé sur des hommes de l'armée permanente. Ils avaient les travers du métier ; leur horizon n'était que militaire ; ils manquaient tout à fait de curiosité. Mais, habitués jusqu'ici à l'abondance et au confort, ils savaient accepter sans se plaindre les difficultés de l'heure et partageaient avec moi très simplement leur cuisine. Les rapports entre les officiers et les hommes me frappèrent. C'était le ton de la bonne compagnie, fait d'estime et de considération réciproques. La discipline, la supériorité, le respect étaient pudiquement cachés. Cela ne manquait pas de grandeur. Je servais d'interprète à la troupe dans un mauvais anglais et un grec pis encore. Le chef de la bande, un colonel

qui s'appuyait en marchant sur une immense canne de berger, me demanda enfin d'habiter avec lui et ses officiers. Je compris qu'on avait voulu me mettre à l'épreuve et que j'étais jugé fréquentable. Satisfait du brevet, je déclinai toute offre de cohabitation, trouvant la société des troupiers beaucoup plus amusante. Notre vie était calme et gonflée d'espérance. Un torpilleur était passé la veille de notre arrivée cueillir des rescapés. Pourquoi n'en viendrait-il pas un autre ? Le caïque de Spetsai, renonçant à réparer sa coque, était reparti en cachette. Le patron avait débarqué mes valises sur le rivage et gardé la montre qu'il m'avait empruntée la première nuit pour les soi-disants besoins de la navigation. Il savait bien son rafiote incapable d'arriver en Crète. Mais les Anglais avaient versé au départ un acompte de cinquante mille drachmes. Pour ce prix, on pouvait faire semblant de tenter le voyage. Le véritable danger ne commençait qu'après Milos. L'affaire était d'or. Ce ne fut pas, hélas ! la seule fois que fut trompée l'armée anglaise dans son « nouveau Dunkerque ». Je pâtais moi-même plusieurs fois d'indélicatesses. Je trouvai, pour commencer, sur la plage, une de mes valises forcées, mais, chose étrange, on ne m'avait volé que des mouchoirs et quelques chemises.

Le colonel qui était le seul à se montrer en ville s'y rendait tous les matins pour parlementer. Cela dura huit jours. Quel temps précieux nous perdions ! Un matin, il m'invita dans sa barque. Je fus ravi de visiter Milos tout envahie de réfugiés, la plupart affublés de dépouilles anglaises pêchées à bord d'un vapeur coulé. Deux messieurs nous abordèrent sur le port. Ils parlaient le meilleur anglais et, bientôt, je le vis, un excellent français. L'un d'eux était un réfugié d'Athènes, l'autre s'était échappé de Sifnos. « Les Allemands, disait-il, y sont arrivés en hydravion ; je crois qu'on les a massacrés. Sifnos n'est qu'à trente milles d'ici, mais vous n'avez rien à craindre. Il faudrait des bateaux pour attaquer Milos ; les gens de l'île sont prêts à résister. Pourquoi n'enverriez-vous pas un message en Crète ? Mais oui, par la poste. Ici tout le monde est pour vous. »

Nous déjeunâmes avec les autorités du port. Les vins furent excellents ; on porta des toasts à la victoire de l'Angleterre. Pendant ce temps, les réfugiés dans l'île n'avaient même pas de pain et les Allemands approchaient.

Le soir, le colonel annonça qu'un destroyer viendrait peut-être nous embarquer dans la nuit. Il fallait monter la garde. Je veillais à la pointe d'un môle en compagnie d'un Tommy de Sheffield. Il parlait une espèce de slang, et je croyais jouer une pièce de Shakespeare. Hélas ! la nuit passa sans qu'aucun bâtiment parût. Un caïque verdâtre, depuis notre arrivée, se balançait près de la côte. On annonça que, son moteur mis en état, il serait capable de franchir dans la nuit les soixante milles nous sé-

parant de la Crète et qu'à la fin du jour nous embarquerions.

Que mes bagages me gênaient ! J'enviais les vrais réfugiés qui avaient tout perdu, ou plutôt ceux qui n'avaient rien emporté. Il fallut transporter à dos d'homme mes valises jusqu'à une plage déserte — ou qui, du moins, le semblait, car après le coucher du soleil sorti du maquis une multitude de soldats grecs et de civils dissimulés. On commença, non sans tumulte, à embarquer ce peuple et ses ballots. J'attendis calmement avec nos soldats, étendu sur le sable. La nuit s'avancait. Notre tour d'embarquer vint, mais on déclara tout à coup le bateau incapable de partir faute d'air comprimé. On ramena à terre, bien déconfits, les Grecs avec leurs bagages. Un vent froid s'éleva sur le sable et soudain parut emporter tout le monde. Chacun s'était enfoncé dans les broussailles et parmi les rochers pour y passer la nuit. Notre plage, exposée aux avions patrouillant dès l'aube, était des plus dangereuses. Je restai seul, abandonné, toutes mes possessions à mes pieds, au milieu du désert. Je traînai un à un mes sacs sous un buisson et m'endormis sur des pierres. Le matin, non sans user de protections, je parvins à déposer mes bagages à bord du Caïque. Cela m'allégeait, mais je fus bien surpris de rencontrer sur le pont un individu à tête de brute, vêtu d'un bleu de chauffe, que le colonel accusait l'autre jour de lui avoir lancé des pierres. On avait demandé son nom et ses compagnons répondirent en chœur : « C'est un inconnu ; il n'est pas d'ici. » Je comprends aujourd'hui que certains, par crainte ou par intérêt, s'étaient mis d'accord pour nous trahir. Mais la comédie était bien jouée. On employait comme figurants les innocents Crétois désireux de regagner leur pays. Il se pourrait que, les derniers jours, les officiers anglais n'eussent plus d'illusion sur notre sort et que l'ordre qu'ils donnèrent d'aller attendre le caïque à l'autre bout de l'île ne fût qu'une manière de faire diversion. Nous partîmes, par pelotons, l'après-midi, pour un versant sauvage de Milos. Personne au juste ne savait le chemin. La mer semblait nous fuir plus nous avançons. Les hommes affamés froissaient des épis et les mangeaient en marchant, comme les apôtres. Sur un plateau, un berger avec qui j'avais partagé du pain me demanda timidement ma photographie. Le plus comique, c'est que je pus la lui donner ; mes poches en contenaient plusieurs, destinés à la police. La nuit était venue. Tous les pièges de la montagne se dressaient devant moi. Je manquai plusieurs fois me perdre dans les ravins. Enfin j'aperçus de grands feux allumés pour nous signaler au caïque, flammes vaines près desquelles je me chauffai en montant la garde, la nuit. Une avarie mystérieuse avait empêché le caïque d'appareiller, apprit-on. Les Crétois qui nous avaient suivis grommelaient, mais les Anglais reçurent, imperturbables, le lendemain, l'ordre de redescendre. Des Australiens défilèrent sous mes yeux,

portant à la pointe de leurs baïonnettes des quartiers saignants de mouton. Je ne me pressai pas de me mettre en route, trop affaibli par le jeûne, la soif et les mauvaises nuits. Je flânaï. On m'offrit dans une ferme une tranche de pain et une timbale de thé. Depuis des heures, les soldats de passage trouvaient chacun, chez ces braves gens perdus dans leur montagne, un réconfort. Bientôt une paysanne, assise sur une ânesse et suivie d'un ânon, me tendit un bout de pain et de fromage, puis elle me dit : « Sautez vite sur l'ânon ; je ne lui commande pas de s'arrêter ; il est trop jeune pour comprendre. » Brave femme qui me laissâtes après deux heures de route, sans même attendre mon merci — l'ânon ne pouvait s'arrêter, — je penserai à vous quand je craindrai d'être sévère pour certains habitants de Milos !

Un étendard nouveau flottait sur la montagne et des fumées, au loin, s'élevaient du rivage. Les Allemands préparent là-bas un aérodrome, disaient les passants. Milos depuis la veille n'était plus la même, et le caïque verdâtre, jugeant bon de changer de place, avait l'ancre dans un véritable entonnoir aux contours abrupts. Déjà tous les Grecs avaient pris place à bord. La troupe anglaise, assise devant une chapelle, dînait. J'arrivai bon dernier ; on m'offrit un morceau de chevreau. Le réfugié d'Athènes qui parlait si purement l'anglais ne refusa pas de manger avec nous. « C'est curieux, me dit-il, nous embarquons en plein jour, alors que nous savons fort bien que les Allemands ont installé leur poste d'observation sur la côte, juste en face de nous. » Je pressentais le danger, mais pour rien au monde je n'aurais abandonné les Anglais ; leur laisser le moindre soupçon sur mon compte m'eût été intolérable. La baleinière commença de transporter les hommes dix par dix ; je fis partie du dernier voyage. « Que les Australiens quittent leurs grands chapeaux, recommandait, zélé, le réfugié d'Athènes. Nous sommes observés. » J'aperçus deux gendarmes assis dans les rochers. Sans doute était-ce des Crétois qu'on avait oubliés. Je leur fis signe d'approcher ; ils aimèrent mieux rester à terre à nous contempler. Les voyageurs étaient installés sur le pont, le long du bastingage. Quand les Anglais parurent, la foule leur demanda, comme d'habitude, des cigarettes ; mais ces jours de disette et de fuite avaient usé nos provisions. Les officiers descendirent alors dans l'unique cabine où se trouvaient déjà notre blessé et mes fameux bagages. Les soldats s'enfoncèrent presque tous dans la cale qu'on recouvrit de plancher. Certains restèrent sur le pont, cachés sous des voilures ; d'autres, vêtus en civil, ne se cachèrent pas. Quelques jeunes officiers grecs avaient apporté une mitrailleuse ; elle fut armée, puis camouflée sous une bâche. Un grand silence régnait sur le pont ; les gens, assis comme au spectacle, semblaient attendre qu'un rideau se levât. Après mes deux

jours de montagne, fatigué, mal nourri, sans nouvelles, je n'arrivais pas très bien à comprendre quelle comédie se préparait. Je m'étais assis le dernier ; faute de mieux, je me trouvais placé juste devant la mitrailleuse et appuyé à des bidons de benzine ; je n'eus ni la force ni le désir de chercher une autre place. Un officier anglais, sa jumelle à la main, faisait les cent pas sur le pont, inspectant Milos. Il s'arrêta soudain. Tous les yeux se portèrent vers un canot qui s'avançait rapidement. Ordre fut donné de s'asseoir et de rester immobile. Le canot décrivit une courbe élégante autour du caïque. Des officiers de marine allemands debout dans leur capote sombre nous examinaient froidement. Quel piège idéal que ce bateau ! À peine avais-je aperçu le canot qu'un des Allemands, revolver au poing, avait jailli sur le pont. Bientôt deux autres coururent occuper la plage-avant et le château-arrière pour nous tenir en respect. Le commandant demanda le patron du bateau. Chacun se dérobait. Il insista. On poussa devant lui le personnage louche qui avait lapidé notre colonel. « Avez-vous des Anglais à bord ? » Le réfugié d'Athènes, qui se trouvait par hasard à la coupée traduisit la question. Déjà on avait découvert — et désarmé — les officiers. Le canot les emporta vers Milos. Le commandant avait fait appeler le mécanicien du bord et le gardait à vue. Les gendarmes, visiblement de mèche, montaient la garde sur la côte. Cette irruption des Allemands, l'escamotage des officiers anglais m'avaient semblé irréels, ou plutôt trop réels pour être vrais. Il me semblait qu'on jouait devant moi à gendarmes-voleurs et que tout, précis et prévu, se déroulait dans un film de cinéma. Le public semblait satisfait et demandait déjà des cigarettes aux nouveaux venus. Le tabac, paraît-il, n'a pas d'odeur. L'aimable Athénien, sans être interrogé, déclarait au commandant : « Si vous aviez été Italien, je vous aurais tué, mais, comme vous le savez, en Grèce on aime les Allemands... À Athènes, je prenais pension chez une Allemande. Tiens, c'est curieux, vous portez les mêmes bottes que les Crétois. » Déjà le canot ramenait un médecin et des sentinelles. Le médecin examina le blessé tandis que les sentinelles procédaient au nettoyage du bateau. Les Britanniques furent facilement découverts, mais quand on ouvrit la cale ils poussèrent une clameur féroce. On les désarma. Ils montèrent sur le pont. J'étais consterné de voir ces gaillards, qui foulaient tout à l'heure si hardiment la montagne, privés maintenant de liberté et de force. Ordre fut donné de mettre le moteur en marche. Le mécanicien prétextait une panne. D'un coup de pied, le commandant le jeta dans son poste et bientôt, lentement, le caïque se mit en route vers Milos.

J'étais resté assis, immobile, trop tristement surpris pour penser à mon propre sort. Les sentinelles avaient renversé, piétiné la mitrailleuse qui

me faisait face, sans faire attention à moi. Les Anglais, insoucians, plaisantaient. La nuit tombait. On arriva en vue du port. Un garde me fit lever et me poussa devant le commandant : « Je ne suis pas anglais. — Monsieur, vous n'êtes pas grec, vous appartenez donc à la force britannique », répondit l'officier. J'étais prisonnier d'un syllogisme vicieux. À quoi bon discuter ? Je tentai bien de parler, on ne m'écouta pas. Les sentinelles, impatientes, m'entraînaient vers une barque chargée de prisonniers. J'y descendis de force, incapable de m'expliquer, disant adieu à mes bagages qui m'avaient coûté tant de sueurs. La guerre est finie ! nous dit en route un des gardes, non sans satisfaction. Ainsi, à un an d'intervalle, devais-je en Grèce entendre cet écho de la campagne de France et, du milieu des Cyclades, tendre la main à mes compatriotes prisonniers.

Aujourd'hui, je le sais, mieux valut ne pas arriver en Crète, ou plutôt les chances d'y aborder étaient minimales. L'amiral J., mon voisin de chambrée, vit très peu de réfugiés là-bas. L'île était tout le jour observée. La moindre barque, aussitôt aperçue, recevait une bombe. Et comment sortir de cette île ? C'était une question même pour le roi, réduit à se cacher. Que de soldats, que d'officiers pris au piège en Crète n'allais-je pas voir venir me rejoindre à Athènes, gracieusement amenés en avion ! Soldats de l'Empire britannique, Chypriotes, Serbes, Égyptiens, il me fut donné tour à tour de vivre parmi vous. Notre rencontre était sans doute le but de mon voyage. La Crète en soi ne m'intéressait pas. Je voulais seulement me quitter moi-même. J'ai retrouvé en échange la saveur de la fraternité.

Nos gardes nous avaient enfermés dans l'école de Milos. Je fus réveillé le matin par leurs cris rauques. La vie nouvelle tant appelée commençait. On nous envoya à jeun, pour tout le jour, désempierrer un terrain. Les réfugiés d'Athènes vinrent nous aider. On leur avait promis à ce prix le rapatriement. Le travail ne fut pas trop pénible, mais nous n'avions ni pain ni eau. Le soir, de retour à l'école, je trouvai mes papiers et des lettres jonchant le sol. Des filous avaient forcé et emporté ma mallette avec mon argent, des écrins et tous les objets indispensables. Je me trouvai brusquement réduit à la mendicité. À qui me plaindre ? On nous avait ordonné le matin de laisser nos affaires à l'école, mais en oubliant d'y placer des gardes. Bien vainement, la police grecque fut incriminée. Je ne m'étonnai guère de cette perte ; je crois même que je l'attendais. Il est à peine utile d'ajouter que les valises laissées à bord du caïque disparurent elles aussi. Cela était prévu dès le départ, mais j'imaginai épiquement des bombes et un naufrage. La vulgarité de ma ruine m'humiliait.

On nous transporta enfin au Pirée. Nous y passâmes tout un jour amarrés à un appontement désert. Le peuple apprit bientôt la présence des Anglais et se massa pour nous regarder de loin. Peu à peu, dans le dos des militaires de tout grade, prenant un malin plaisir à nous photographier, d'agiles gamins se glissèrent pour nous lancer des cigarettes. Cela devint un jeu — et qui avait ses risques ; les sentinelles furent bientôt débordées. Par une sorte d'émulation, à mesure que le jour s'avancait, la générosité publique augmenta. Des centaines de paquets de cigarettes tombèrent sur nos têtes. Les Anglais emplissaient leurs poches à crever. Quand les gens, enhardis, s'approchèrent, je m'aperçus de leur air famélique, ce qui ne les empêchait pas de puiser pour nous à deux mains dans leurs sacs. Je vis voler sur ma tête des citrons, de la saucisse et même des cornichons. Certains se dépouillèrent de toutes leurs réserves. Une intrépide vieille aux mèches folles ne se lassait pas de nous apporter en courant la becquée, malgré les sentinelles qui lui barraient le chemin. Un vieillard caché derrière des sacs envoya un enfant nous porter un paquet. Je le voyais sans qu'il le sût, dans sa cachette, sourire tendrement en s'essuyant les yeux.

Puissent ces actes nobles et pitoyables éloigner de mon souvenir les trahisons scandaleuses dont je fus cent fois témoin en prison. J'ai vu jusqu'où peut aller chez certains l'amour de l'argent ; je le tairai par respect. Aussi bien mon désir n'est-il pas de peindre ma captivité. J'ai voulu seulement m'expliquer à moi-même un départ qui m'étonna tout le premier [et qui me reste encore mystérieux].

Depuis un mois, je vis interné au pied de l'Hymette. Je dois m'en réjouir. J'aurais pu être expédié en Allemagne. Un soir de mai, on annonça à notre groupe qu'il partirait en convoi pour Salonique et de là pour Francfort. Impossible d'expliquer ma situation : nous étions considérés en bloc, et les gardiens ne parlaient qu'allemand. Seuls, couchés sur une liste spéciale, quelques civils grecs devaient rester à Athènes. Je me sentis en danger et, bien que prêt à accepter non sans curiosité mon sort, je cherchai désespérément un moyen de me délivrer. Un moment, je me crus sauvé. Une sentinelle voyant mon costume civil me dénombra parmi les Grecs et me dit de rester avec eux. Des camions avaient déjà emporté plusieurs fournées de prisonniers. Restait encore un petit groupe d'Australiens et d'Arabes. Je m'endormis. Soudain, au milieu de la nuit, les lampes s'allument : j'entends des cris. Un garde rassemble les gens du dernier convoi. Il tient à la main la liste d'exceptions. Je n'y suis pas inscrit. Il me faut donc partir. J'essaie de résister. Le garde porte la main à son revolver. Des hommes d'arme dans la cour surveillaient l'embarquement des prisonniers. Au moment d'entrer moi-même dans le camion, je

prononçai le mot magique d'*officier*. On m'indiqua aussitôt à quelques pas un caporal ou un sergent. Je lui dis n'importe quoi en français. « Ah, fit-il, vous êtes grec ! remontez vous coucher. »

Emprisonné comme Anglais et relâché comme Grec, j'allai me rendormir très satisfait.

*Ekali, 24 juillet.*

à *Claude Mauriac*

Tu devines en revoyant mon écriture que j'ai appris ton deuil <sup>1</sup> — mais je sais par expérience que tout est inutile devant une telle peine. Moi-même ayant perdu mon père cet hiver <sup>2</sup>, je ne l'ai dit à personne pour n'avoir à entendre aucune consolation. Tu te souviens que les adieux que j'ai faits à mon père, c'était en ta présence. Cet adieu qui était le dernier, où je t'avais près de moi, t'a rendu encore plus cher à mon cœur — je peux te le dire maintenant — et tu trouveras peut-être dans ce lien qui est né entre nous, et que ton deuil resserre, un appui. Je n'ai pas été témoin, moi, des grandes souffrances de mon père, alors que tu as vu souffrir le tien, sans pouvoir rien faire que souffrir aussi. Pauvre ami que je sais tendre et si plein de pitié, tu es navré d'avoir perdu un père comme le tien. Mais je devine qu'une de ses grandes joies fut de t'avoir pour fils. Je me rappelle le moment où il découvrit ton Journal — et qu'il n'a pas douté que tu serais, fidèle à ta jeunesse, digne de lui. Je ne pense pas à Paris ni à la France sans me dire, dans ma tristesse, que tu es là, toi et quelques autres, et que tout ne saurait être perdu.

*10 9<sup>bre</sup>*

(Appris que la mort de Mauriac était une fausse nouvelle. Il y a chance heureusement pour que ma lettre ne soit point parvenue...)

*28 avril 42.*

Michel m'écrit le 11 9<sup>bre</sup> par la Croix-R[ouge] qu'il n'a pas adressé ma lettre.

*Athènes, 12 août [1941].*

à *Gide*

Un bonjour en passant, puisqu'une occasion s'offre de rompre le silence. Depuis une lettre écrite en mars (après une relecture des *Faux-*

---

1. Le bruit avait couru de la mort de François Mauriac.

2. En novembre 1940.

*Monnayeurs*, l'aurez-vous reçue ?), que de choses ! mais il en faudrait bien d'autres pour interrompre notre dialogue, et je ne sais quelle joie fondamentale que vous avez protégée en moi et qui survit. Il est plus que probable qu'un assez long récit de mes aventures de mai-juin (j'ai voulu prendre ma part de la guerre), que j'envoyai indirectement à Vichy, ne vous sera point parvenu. Pardonnez ma paresse. Je n'ai pas le courage de copier de nouveau quarante pages. Vous m'y auriez vu sur les flots pendant que la Grèce était envahie, mais bientôt arrêté et fait prisonnier comme « volontaire », ce qui dura quarante jours (avec le risque d'être envoyé en Allemagne) et qui fut une expérience enivrante de fraternité et de dépouillement, car j'avais absolument *tout* perdu. Libéré depuis six semaines, je suis reparti de zéro, rachetant — et à quel prix — les moindres objets et *tutta la robba*. La Providence, faisant bien les choses, me procura de l'argent et me voici remis à neuf. Tout est vierge et encore anonyme de ce que je touche (je suis bien prêt à le reperdre), mais l'important était de se donner un bon coup de balai dans la mentalité. J'imagine avoir assez gagné dans mes péripéties. J'ai surtout appris que je n'étais pas incapable de ce qu'on appelle courage. « Expérience bien inutile, m'ont dit des Athéniens, nous savions ce que vous pouviez faire... » Grand merci ! mais moi, je ne le savais pas du tout.

Assez vraisemblablement, je travaillerai cette année à l'Institut français — belle situation. La vie est ici on ne peut plus dure (je ne parle pas pour moi), rareté des produits et extravagance des prix. Le génie commercial de ce peuple trouve un terrain rêvé dans le marché noir. L'été triomphe en ce moment et il me manque quelque chose. Ne cherchez pas. C'est vous. J'aimerais, tout comme les autres étés, vous voir le matin et le soir, et dans le jour encore, mettre en commun la vie et la vacance. Je ne manque pourtant ici ni d'amis fidèles ni d'amis intermittents, mais j'ai connu tellement mieux, et il faudrait si peu pour que nos jours anciens recommencent. Ce « peu » qui nous réunirait suppose à vrai dire de grands bouleversements. Vivons tout de même dans l'approche du prochain été...

---

16 septembre.

Hier, visite d'un fou. Mais pourquoi le noter ? C'était un persécuté banal venant trouver le professeur de français pour le prier de mettre en forme un document. L'énorme rouleau de papier qu'il tenait me mit aussitôt la puce à l'oreille. Il me fallut essayer durant trois heures le filandreux délire du monsieur. Je fis soudain, en l'écoutant, un sordide calcul. Cet homme avait été un des grands tailleurs de Paris. Je lui dis que j'avais besoin d'un complet ; il s'offrit à le couper gracieusement. Je

n'avais qu'à lui porter l'étoffe. Chose comique — tant j'en suis réduit aux expédients, — cette étoffe me sera vendue à très bon compte par un marchand qui m'a demandé des leçons (c'est le père d'un élève de Spetsaï). Je fais, à vrai dire, de l'obsession vestimentaire. Je suis arrivé depuis ma sortie de prison à remonter tout mon trousseau ; il ne me manque plus qu'un costume d'hiver.

J'avais la tête un peu ennuagée après les trois heures de conversation. Sur le soir, j'allai porter chez leur propriétaire les vaseux documents avec une lettre courtoise et modeste, — bien assuré pourtant que j'entrerais au nombre des persécuteurs.

L'après-midi, je donnai deux leçons, puis fus prendre une glace chez Zouars pour voir passer les jeunes Athéniens et le flot des occupants. Je suis, comme on le voit, assez désœuvré. Je lisais *Faust* dans la traduction Nerval. Elle m'inspire de grands doutes. Je n'ai pas retrouvé l'ivresse de ma lecture de 1934. Il est vrai que c'est peut-être le *Second Faust* — que je n'ai pas ici — qui m'avait tant bouleversé.

Grand besoin de servir. Je donne mes leçons avec un goût extrême. Et les élèves s'en aperçoivent ; ils s'y intéressent. J'arrivai l'autre jour un peu en retard chez un garçon de quinze ans : il m'attendait anxieusement au balcon.

L'Institut verra son ouverture retardée (s'il ouvre). Dommage. J'ai l'illusion que débiter dans cette école serait entrer dans la vie ! Depuis un an je n'ai pas travaillé ; aucune heure régulière. Je sais qu'à l'Institut les élèves *écoutent*. Je sens un assez grand besoin de donner quelque chose — et moi-même par-dessus le marché. Et puis ainsi j'aurai un revenu stable, ce qu'il faut considérer...

J'ai eu souvent le désir de changer ma vie (je sais que c'est impossible), mais avoir quelque chose à faire et y être obligé, cela m'attire. Trop de fantaisie, de hasard, à la fin lasse. Un peu de contrainte, par pitié ! Être attaché à un milieu (j'ai trop tendance à m'échapper) et voir ce qui arrive. Que désiré-je au fond ? Quelques amis nouveaux, c'est toujours le cœur qui s'expose.

Prodigieux *Mort à crédit* de Céline. Lu assez mal d'abord à Moscou. Obscénité sans joie d'une enfance grise.

Mon fou me parlait hier des vieillards ignobles, des marins qui s'approchent de lui dans les rues pour le *testiculer*.

Passé quatre mois et demi sans écrire un mot de journal. Cela m'a-t-il profité ?

Disparition dans mon naufrage d'une dizaine de carnets : juin 38 à avril 41. Cela, en temps normal, eût passé pour le malheur le plus noir.

Y ai-je gagné une purification ? Michel et Gide possèdent des extraits (les voyages en Grèce). Un seul agacement : que ces carnets ne soient pas vraiment perdus, qu'il ressortent plus tard je ne sais d'où. Nitchevo !

14 octobre.

Abandon du journal — mais vie intéressante.

La chèreté fantastique des vivres, leur rareté, quel hiver misérable nous préparent-elles ? J'ai vu dans la journée deux hommes mourir de faim sur la chaussée. Il y a une joie laide de se sentir privilégié. Je suis de ceux qui ont le moins maigri... L'argent — grâce à des chèques tirés sur Paris, à des leçons que je donne, — ne m'a pas encore manqué. Et même je m'appête à devenir le professeur à la mode. Je me souviens que Jouhandeau me disait, voici quinze ans : « Si vous ne cherchez pas le monde, c'est lui qui, intéressé, vous cherchera. » La sympathie qui m'environne me pousse irrésistiblement à donner le meilleur de moi-même, et cette culture que dans des années silencieuses j'ai essayé d'acquérir. Combien de fois (pour certaines citations, pour la préparation de mes cours à l'Institut) m'ont manqué mes fameux carnets de notes ! Mais cela est bon ; il convient que je me heurte souvent aux notes de la guerre, à la guerre elle-même. Je n'ai rien vu de celle-ci. Je m'en persuadai bien hier soir, écoutant les hallucinants souvenirs de Crète du jeune Cambors. Je suis fier d'avoir gagné sa confiance. Toujours une amitié nouvelle — et j'ai besoin de celle des meilleurs — me semble une conquête.

Je ne lis plus rien qu'en vue de mes cours ; ils commenceront en novembre. Littérature, histoire moderne, histoire de l'art. Je me sens obligé d'intéresser, de mettre de la vie dans mes discours. Étrange comme le travail me devient facile, à moi si paresseux, quand je devine qu'il pourra me faire aimer. Le besoin de bien faire, je le découvre, est profond chez moi. Je ne connaissais jusqu'à présent que la peur de ne pas faire assez bien ; elle m'a toujours retenu d'écrire. Maintenant, la confiance qu'on m'accorde va peut-être me donner de l'élan. J'inaugurerai ce soir des conférences (mondaines) chez les Tsatsos. On m'a supplié de dire quelques mots chaque semaine et de lire des textes. Athènes parle de ce projet. Déjà Mme M. m'a fait demander pour son salon une répétition de ces lectures. Je suis émerveillé que des gens qui ne me connaissent pas veuillent payer pour me voir. Je n'aurai pour toucher qu'à présenter des textes qui sont dans mes cordes, et qu'à les lire comme je les sens. Je donnerai ce soir *l'Enfant prodigue* de Rilke et celui de Gide.

J'ai envoyé à ce dernier une copie nouvelle de mes aventures. J'ai profité du départ de jeunes Français pour écrire à Paris où sont rentrés Maman et Michel. À part cela, privation totale de la poste. Et cette vie

du Moyen-Âge, peut-être, ne commence qu'à peine. En partant, l'autre jour, ce jeune ménage d'instituteurs m'a offert des cartes de pain et, comme je protestais, ils m'ont dit : « Mais non, prenez-les, puisque vous avez le courage de rester en Grèce. » Courage peu méritoire, car je ne pense guère aux difficultés fatales de demain, et me laisse charmer par l'aventure de ma vie, ma conquête d'Athènes pourrais-je dire. L'homme ne vit pas seulement de foie gras ou de truffes, disait Papa quand nous lui réclamions de ces plats coûteux. J'ai pour ma part autant besoin d'amour que de pain. Mais j'ai bien vu en prison comme l'esprit peut se détendre, s'affaisser, faute de nourriture. Quand le niveau de vie baisse, le niveau spirituel baisse aussi, me disait l'admirable professeur napolitain. Cette parole me hante... Quand on a faim, tout paraît bon. Puisse le sens de la qualité qui est notre raison de vivre ne pas s'émausser à jamais dans cette vie étrange.

26 octobre, 5 h du matin.

Il faut un réveil nocturne pour que je prenne la plume. Passé une partie de la journée à Psychico chez les D., où je trouve un foyer, et tant d'attentions merveilleuses. Comme on me soigne ! Plaisir d'être attendu et de faire plaisir à Marc. Il est beau, et je sens son esprit palpiter devant moi. Nous lisons La Bruyère ; il s'exerce à écrire. L'intelligence, le besoin d'apprendre chez certains Grecs de quinze ans est chose merveilleuse. Après le déjeuner, je lui donne, ainsi qu'à sa mère, une répétition de la lecture que je ferai cette semaine des *Lettres* de Max Jacob. Je ne sais rien de plus drôle, et je les ai bien faits rire. Mais le terrible, c'est que je ne sais pas moi-même, en lisant, garder mon sérieux. La sonorité des mots, des phrases est elle-même trop cocasse, — aussitôt que j'entends ma voix, j'éclate. Je suis bien sûr du succès, mais je crains de tout gâcher par mes fous-rires. (Le succès de ces lectures est assez grand. J'ai donné déjà *l'Enfant prodigue*, puis les poésies de Max avec présentation de l'auteur, anecdotes. À chaque séance il vient plus de monde. Je me sens encouragé. J'avais tant besoin qu'on me demandât quelque chose.) Rentré sur le soir à Athènes. Visite à Mme Merlier. Il appert — et elle s'en rend compte — que mon jugement sur les Grecs est sévère. Elle me reproche de ne voir chez eux que les vilaines choses. Sans doute suis-je empoisonné de puritanisme — et puis, je l'avoue, il y a quelque chose dans ce peuple (l'Orient ?), une certaine propension au vol, au mensonge, le manque de conscience professionnelle ? à quoi je me heurte depuis des années. La misère, hélas, la famine développent en ce moment tout ce dont j'ai horreur. On me reproche d'oublier l'effort sublime de la campagne d'Albanie. Que tout est difficile ! Je sais bien l'héroïsme étonnant qui fut déployé. Mais quelle chute ! Je connais les raisons de celle-ci et

le désespoir de s'être tant battu pour rien. Je n'admets pourtant pas le vol. Si je pouvais l'admettre, aujourd'hui que la faim triomphe, je sais trop tout de même que, du temps où l'on mangeait, il en allait de même. On vole et on trompe par sport. La souffrance ne grandit pas... (du moins, que bien peu d'êtres). La faim que je n'ai pas encore connue — que je connaîtrai un jour, — comment n'emporterait-elle pas la morale, et quand les riches (à commencer par la colonie française) donnent un si triste exemple ?

On me reproche de ne pas savoir le grec ; cette langue, il est vrai, ne m'attire pas. Je n'ai pas grande envie d'approcher le peuple. Et ce n'est pas manque d'amour. Je me sentais si près des Arabes, ou des Russes, dont pourtant j'ignorais la langue. Dans ce temps de cyclône, ce n'est peut-être pas seulement la laideur des Grecs que je découvre, mais celle de l'homme. Il existe, me dit-on, d'admirables vertus dans ce peuple. Eh ! je le sais — et qu'il est capable (comme les Russes) des extrêmes. C'est par malheur l'extrême mal que je vois surtout se développer. Il existe des actes de dévouement, d'abnégation, me dit-on ; on me reproche de ne pas les voir. Je ne doute pas qu'ils existent. Par malheur, je ne les rencontre point (et ce n'est pas mauvaise volonté). Je pense cependant qu'ils restent des cas individuels. Le manque de solidarité auquel on assiste est inconcevable. Je sais pourtant — et je suis trop individualiste pour ne pas aimer cette idée — que quelques âmes pures et généreuses font pardonner bien des faiblesses, de même que l'Église est sauvée par ses saints. Je sais le manque terrible d'éducation et d'exemple... Je sais aussi que ceux qui ont volé et trompé leur prochain, dans le même instant (ou presque) sont capables de profonde générosité. Ah ! tout cela me gêne, je me heurte à je ne sais quoi. Mais que le manque d'imagination me choque ; voir un pauvre voler un pauvre (et c'est vraiment une guerre de loup à laquelle nous assistons), je ne peux l'admettre.

Dîné chez les T. Bouleversés par les événements de Nantes et de Bordeaux. Le calvaire de la France — je me le dis depuis deux mois — n'est pas fini. Que verrons-nous ?

Cette journée fut en somme de dissipation. Et il me reste tant de bouquins à annoter pour mes cours ! J'emploie le système berensonien : tout connaître d'un sujet (ou du moins le plus possible) et attendre une intuition. C'est toujours ainsi que j'ai travaillé : je noircis du papier, notant çà et là toutes sortes de fragments, d'idées contradictoires chipées dans les livres, et c'est de cet humus que je sens se lever quelque chose. Toute la semaine, je la passerai à piller. Il me faut être prêt. Les stimulants ne manquent pas. J'aurai la concurrence de mes collègues et le point d'honneur d'attirer les élèves. J'attends à vrai dire beaucoup des étudiants.

Leur confiance, leur travail et celui que je fournirai pour eux m'immuniseront contre tant d'angoisses. Mais il y a des bornes à la misère, et à la résistance. Je suis ravi d'être occupé, et de travailler. C'est la première fois de ma vie que je suis forcé. Je savais bien que la contrainte me manquait ; j'aspirais après elle.

J'admire qu'ayant *tout* perdu je n'aie rien perdu. Jamais je ne me suis senti plus riche et plus prêt à donner. Je ne suis pas un érudit, mais je vois bien ce qui me reste après tant d'années que rien ni personne ne saurait m'arracher.

*13 décembre, 5 h du matin.*

Vie tout entière dévorée, dévouée. Je suis loin de m'en plaindre. Pour un peu, l'Institut m'ôterait le temps de penser (du moins à moi). Cette idée de l'« action », de l'occupation, qui m'avait toujours épouvan-té comme une sorte de viol, qui me comblait de désespoir jadis si un jour, par exemple, était trop plein de rendez-vous, elle me sourit aujourd'hui. Ce n'est pas une fuite, car au fond je me trouve (du moins en partie) dans mon travail. Enfin on me demande quelque chose, et je suis ivre de don. Je n'aurais pas cru que si tôt sonnât l'heure de restituer tant de lectures, d'heures paresseuses passées à orner un esprit. Je n'ai pour l'heure plus le temps de lire. Je relis, et ceci à l'usage de mes auditeurs. Ainsi tant d'émotions, tant de bouquineries ferventes du passé, aujourd'hui me gagnent mon pain quotidien. Grande chance que je fasse un métier que j'aime, auquel je me passionne. Les semaines sont trop courtes, mes heures de cours trop brèves pour tout ce que je voudrais dire. Comme ils écoutent, mes étudiants ! Je pressentais bien que ceux qui veulent et pensent recevoir une culture s'ouvrent tout entiers à ses inspirations, maintenant je sens autour de moi dans l'extrême silence de leur attention comme le souffle chaud de leur volonté de comprendre et d'apprendre. J'ai dans mes mains un instrument des plus sensibles, et je reçois de l'amour. Aussi je suis heureux. Est-ce honteux ? Alors que dans les deux minutes de chemin qui me conduisent de ma chambre il m'arrive de voir défailir chaque jour plusieurs pauvres ? Depuis longtemps, je ne sors plus pour le seul plaisir de la promenade. Le temps et le cœur me manquent. Faut-il dire le cœur ? Ce qui m'effraie le plus, c'est comme on s'habitue à voir mourir de faim. On devient dur, à force de voir tant d'êtres gisant, râlant. On s'habitue à n'avoir rien à leur donner. Et on est pris d'une sorte d'instinct farouche de conservation qui vous blinde. Aujourd'hui que je suis mêlé aux souffrances de ce peuple (sans en être touché directement, pourquoi ?), il m'arrive de revoir des tableaux de Moscou qui s'éclairent. Les formes de la misère se ressemblent, mais, alors, je manquais d'éléments pour juger. Il faut le dire aussi, dans la souffrance le peuple russe était

plus beau.

Une grande satisfaction encore, c'est mes lectures publiques. Je me sens envahi chaque semaine par l'auteur que je choisis (je viens de traiter deux fois de Claudel). C'est une volupté amoureuse vraiment que d'entrer dans les textes ; de se faire autre, et là encore l'attention d'un public immobile m'invite à ce dédoublement. J'ai trouvé des joies bien inattendues et comme un exutoire à bien des fièvres, une purification, dans ces lectures où tout en me cachant je m'épanche. Je me laisse aller aussi, en présentant mes auteurs, à improviser. Je me suis aperçu, à ma surprise, que j'intéresse davantage en parlant au petit bonheur. Je m'astreignais auparavant (et aussi bien à l'Institut) à préparer, à écrire tous mes dires, et cela manquait de vie.

1942

*1<sup>er</sup> janvier, minuit.*

Je reviens de chez Simony qui part pour Florence. Notre revoir, nos adieux furent calmes, sans heurts, — sans émotion non plus. Cet homme a pourtant tenu de la place dans ma vie. L'amitié exagérée que je lui portai, qui fut enfin déçue (je m'étais trop emballé), m'a appris assez de choses sur moi-même — presque flatteuses, à vrai dire. Je vis que je pouvais aller assez loin dans la préférence d'autrui. Pour S. j'aurais fait l'impossible. Je remuai ciel et terre l'an dernier pour son permis de séjour. Et quel plaisir inépuisable je trouvais à l'écouter ; ses souvenirs européens m'enchantaient, et je ne sais quel dilettantisme qui me semblait un des sommets de la culture. Mais ces fleurs, je le vis bien enfin, trop disposées pour la montre manquaient de racines. À se sentir à la fois, par la connaissance des langues et la vie dans divers pays, un citoyen d'Europe, celui qui ne possède point (fût-ce malgré lui) un lieu d'attache, risque de flotter çà et là au hasard, et pour vouloir tout représenter perd toute signification. Je m'en ouvris un jour à S., lui reprochant surtout son goût des hautes relations où je ne voyais que recherche de satisfactions mondaines ; il me répondit que, son but étant de fonder une Europe chrétienne, il lui fallait fréquenter des gens influents.

La vie matérielle devenant impossible à Athènes, il rentre à Florence pour y travailler. Il sent un pressant besoin d'écrire et va se mettre à un ouvrage sur l'universalisme. « Je me sens vieux, disait-il, il est temps que je fasse quelque chose... » Honte à moi ! Qui me dit qu'à la fin de cette année je serai plus avancé dans mon « œuvre » ? Du moins ma vie prend-elle une tournure que je n'attendais pas ; mon métier s'est mis à m'intéresser ; j'y fais des découvertes. Je dois relire mes auteurs pour les expliquer. J'éprouve sur autrui le talent des autres. Je ne crois point

me détourner de mon but. Mais que diantre, quel retard ! Et quand les autres me considèrent comme un homme mûr, je me regarde encore comme un jeune étudiant.

Chose inouïe, il a neigé pendant deux jours. Ce soir, sous la lune, la ville étincelait. La merveilleuse terrasse de Simony regardait une Acropole transformée en ville arabe, tant les maisons de la Placca accrochées dans le roc étaient blanchies, — une muraille des deux parts barrait la rue Scoufa, muraille éblouissante, l'Hymette et le Parnès. Peut-être est-ce tant de beauté, un froid perçant et lumineux dont le souvenir me tient éveillé. Ce soir, mon pas nocturne sur la glace me faisait rêver de Moscou. Je m'étais enfoncé dans le Zappion, dont tous les recoins fouillés par la lune, dessinés par la neige, s'ouvraient à nu. Ainsi tant de mystères sous la nuit impitoyable entraient-ils dans un jour plus inquiétant que l'ombre.

2 janvier.

Je m'apprêtais — assez lucide — à annoter *Le Grand Testament*, quand je suis convoqué par Tilex (société d'achats) pour recevoir raisins et olives. Importance extrême des provisions ; honte de transporter des sacs par une ville jonchée de mendians. Matinée fichue, mais je profitai du soleil faisant fondre la neige et me livrai au bourgeois plaisir du shopping. Justement je relis *Barnabooth* en vue d'une petite conférence. Tous les livres aimés de mes jeunes années y passent...

Soirée chez Ghyka. Toujours quelques tableaux à me montrer. Si divers, que je n'arrive guère à cerner son œuvre. Toujours de nouvelles recherches, un effort incessant vers le style. Il ne dédaigne pas de peindre la laideur ; une fillette massive vautrée sur un affreux fauteuil parmi d'atroces rideaux roses, avec pour fond l'azur. Rien qui ressemble davantage à une œuvre persane, et où se trouve enclose toute l'atmosphère moderne de la Méditerranée. Nous parlons des écrivains russes, déplorons le pillage d'Isnaïa Voliana. Je raconte ma visite au musée ignoré de Dostoïevsky. Sur Tolstoï, Mme G. prononce plusieurs bourdes, semées d'auteurs de brusques saillies. Cette personne, qui ne se retient pas de philosopher et de rompre par ses cocasseries les entretiens, me rappelle fort la femme de Jouhandeau (qui eut le bon goût de ne point paraître en octobre 39 quand Claude et moi apparûmes de nuit chez Godeau). Nous nous étions perdus de vue depuis des années. Jouhandeau, m'ayant regardé longuement avec envie, s'écria : « Vous avez été heureux... oui, vous avez été très heureux... »

6 janvier.

Je devrais bien — fût-ce pendant ces derniers jours de vacances — me remettre à mon journal. Je sens avec un peu de terreur, de regret aussi, le

vide des années perdues (je veux dire : du journal perdu). Je vivais beaucoup par lui, je sentais toujours à portée de ma main un passé encore chaud. Avais-je un ennui, je m'en purgeais aussitôt, — mais pourtant je m'efforçais de ne tenir compte que de la joie, elle seule, et ce qui peut donner confiance dans la vie et qui réjouit le cœur de l'homme me semblait digne d'être noté. Aujourd'hui, mon métier m'accapare, et puis ce que je vois (pour un peu, je fermerais les yeux) donne une idée trop laide de la réalité pour que j'en veuille garder le souvenir. Il y avait de même chez Papa un parti pris de ne pas voir le mal... Il y aurait certes beaucoup à noter. Mais ce serait vu du dedans. Il me faudrait être dans le bain pour pouvoir faire un vrai témoin, du moins y plonger parfois... Je ne dis pas, d'ailleurs, que je n'aie point de temps en temps la nostalgie de cette vie affreuse que je côtoie... La chance, le bonheur me persécutent. Presque toutes les formes du hasard me trouvent armé. C'est peut-être là ce qui m'empêche d'écrire. Je n'ai pas de blessure, ou plutôt je l'ai fermée. Je sais pourtant qu'un jour l'ébranlement viendra.

Rencontré l'autre jour Simony, précédé d'une carriole<sup>1</sup> ; il transportait ses meubles à l'autre bout de la ville ; je l'accompagne dans un quartier perdu. Curieux personnage ; j'ai été obligé de le juger — et si sévèrement, — et cependant son charme continue d'opérer sur moi. Mais il nous joue la comédie (il s'y prend lui-même) de l'homme religieux et de l'amant de la beauté. Ces deux choses sublimes ne sont pas le tout de sa vie, il y entre encore de l'intrigue, de la ruse, je ne sais quel exhibitionnisme. Je n'ai jamais vu d'homme qui ressemblât davantage à un paon (pas même Letellier). Le naturel lui fait défaut et partant l'oubli de lui-même. Mais rien n'est plus habilement gazé, — du moins je tombai dans le piège, beaucoup d'autres au contraire se méfiaient et s'étonnaient de mon amitié. Il m'avait écrit le mois dernier une immense lettre (huit grandes pages serrées) pour critiquer mon cours sur Poussin. Il avait à peu près raison, et je lui aurais bien répondu... mais cette lettre (un abandon ne se pardonne pas, et nous-mêmes nous faisons payer cher aux gens qui nous ont obligés à changer d'avis sur leur compte) était parsemée de pointes qui sentaient l'aigre. Cela finissait, de plus, en disant qu'on priait pour moi, pour mon bonheur, mon succès etc... Dans le même temps, le saint homme s'introduisait chez mes amies Sp. et leur annonçait que je déteste les Grecs. « Il nous semble jaloux de vous », me dirent-elles en rapportant ce propos. Il est vrai que je n'ai rien fait pour compter quel-

---

1. Quelques objets de ménage et un vase de nuit posé à nu au sommet de la charrette. [Note de R. L. au crayon, en bas de page.]

ques amis dans la ville, tandis que S., pourvu d'un énorme carnet d'adresses, a bien fatigué les sonnettes.

Ce fut pourtant une grande aventure que cette amitié, et quand j'appris le départ de S. je ne pus m'empêcher de courir remonter ses étages. Ce que je m'étais refusé depuis si longtemps (mais j'ai un goût prononcé pour les choses qui finissent bien !). Une des manies les plus drôles du personnage était son « complexe de la terrasse ». Il mettait un véritable point d'honneur à y attirer tout Athènes pour qu'on jouît du point de vue. Il vous faisait ainsi les honneurs de son Parthénon. C'était une de ses dépendances. Je ne crois pas exagérer ; il fallut vraiment que toute la ville défilât, y compris les représentants de tous les pays, dans son obscur escalier. Il tenait d'ailleurs une sorte de tableau de chasse, car il me cita plusieurs fois tel et tel (de ceux qu'il avait connus par moi) qui n'étaient pas encore montés à la terrasse...

Un garçon que je trouve émouvant, qui suit les cours de l'Institut avec une sorte de fièvre, était chez moi l'autre soir. Je l'invite parfois, pour qu'il mange ; il paraît tout à fait misérable ; sa famille est en Égypte. Une alerte survint, et il dut coucher ici. On lui dressa un lit de camp dans ma chambre, le hall étant beaucoup trop froid. Un besoin que j'ai, tenace, de protection, et un goût bien ancien de faire la dinette et de partager mes provisions trouvait de quoi se satisfaire. Mais ce garçon est un pauvre type. Je le savais touchant, mais le croyais normal. Il a, hélas ! (un de plus), l'étoffe d'un raté. Il a voulu être officier, et en même temps est obsédé de philosophie. Obsédé est le mot, c'est une véritable idée fixe. Au lieu d'être simple et bon enfant, il pensait que pour plaire à un intellectuel il fallait lui casser la tête de métaphysique... Je crains plutôt que ce ne fût là son naturel. Les premiers mots qu'il me dit le matin (et vraiment il venait de se réveiller) étaient l'épistémologie.

Promenade avec Théotokas. Compagnie agréable, mais je n'ai jamais vu d'hommes (et, qui pis est, romancier !) moins curieux des choses de la vie. Il me conduit à des rochers dénudés qui se trouvent au-delà de Pnyx, paysage inchangé qui domine la mer et d'où se voit sublimement le Parthénon émerger d'une profonde forêt de cyprès noirs (on dirait des sapins), et derrière lui les murailles de l'Hymette. Rien d'humain. On se croirait dans la haute montagne. Au pied de ces rochers grouillait une foule criarde que nous apercevions à travers une cascade de masures, et ces cris n'étaient point grecs, mais turcs, arméniens et que sais-je ? Nous descendîmes vers ces gens. Dans ce quartier de réfugiés en loques règne la prospérité ; c'est là le centre du marché noir ; aucun de ces personnages ne semblait affamé. Tous étaient occupés du plus illicite trafic qui se fait en plein jour. Tous les produits introuvables dans Athènes (et dont

l'absence cause des milliers de morts) s'étaient là sans pudeur...

Merveilleuse journée hier. Beaucoup transpiré (j'avais des rhumatismes !). Je fus à Képhisia en vélo (la première fois que j'en fais depuis quinze mois). J'attendais depuis bien longtemps un plaisir infini d'une journée d'hiver dans le studio de Saretannis au milieu des plus beaux livres du monde (je veux dire les mieux choisis). Là reposent tous les livres qu'il suffit de connaître. Mes espoirs furent pleinement satisfaits, autant par la cuisine, les vins, que la conversation et le *silence*. On me laissait volontiers parcourir les bouquins. Je me sentais chez moi, dans une maison que Gide eût habitée avec délices.

Dîné le soir à Psycho. Marc m'avait prêté son vélo.

Écouté les nouvelles. Ça chauffe à Paris. Émotion de me trouver en famille, de respirer l'adolescence de Marc. Je lui ai expliqué Pascal l'autre jour. Apporté à sa mère la *Confidence africaine*. revenu à pied dans le froid sonore. On pataugeait dans la neige fondue à Képhisia (et le retour dans la nuit noire, à bicyclette, était bien incommode, mais le danger n'est pas sans m'émoustiller).

Lettre de Jacques (par la valise). Il revient de Lyon où il passa Noël avec Michel. Ces quelques jours de permission furent exquis (conversations, hôtel, dîners, spectacles...). Tout cela très semblable aux dimanches que je passais avec Michel quand il venait me rejoindre à Lyon en 36.

J'aime fort à retrouver chez Jacques ce sens assez noble de la volupté, la jouissance loyale, que possèdent Michel et Henri. On se comprend mieux soi-même quand on a des frères. Tout ce qu'on fait avec eux prend un air d'intimité, de poésie. Que de secrets en commun ! Jacques a regagné maintenant son camp de jeunesse dans les Alpes. Gide lui écrit. Jacques lui fait passer mes lettres.

Donné une leçon au jeune P. (la dernière, il doit soigner maintenant ses mathématiques).

... Couru sous la pluie à l'étrange quartier du marché noir acheter un pain. Payé ce pain plus de 300 f.

Visite à Dimaras. Un vieux monsieur présent parle excellemment de Maupassant. On n'est pas tendre pour Simony, qui fréquenta décidément trop de monde, y compris les occupants.

Soirée pluvieuse presque tiède passée près de Lilika blottie sous des fourrures. Je me grille devant son radiateur électrique. Causons à bâtons rompus, comme il est amusant de le faire avec elle, qui sait mêler de poésie ses folies et sa grande pitié.

## *Lectures gidiennes*

André GIDE et Christian BECK, *Correspondance*, établie, présentée et annotée par Pierre MASSON. Préface de Béatrix BECK. Genève : Droz, 1994, coll. « Textes Littéraires Français » n° 444. Un vol. br., 18 x 12 cm, 294 pp., ach. d'impr. Avril 1994, ISBN 2-600-00019-4, 48 FS. Avec index des personnes, des œuvres et des périodiques.

Dans un éloge de quelques pages, — à lire dans les *Feuillets d'automne*<sup>1</sup>, — Gide raconte sa stupeur lorsqu'en 1916, Beck vint à mourir, prématurément, de tuberculose. Né en 1879, il partait à 37 ans. Dans son éloge raccourci, qui commence à leur première rencontre, relative à *Paludes*, en 1896, Gide esquisse un personnage (jamais le mot ne convint mieux) si impressionnant, par la petitesse de sa taille et la lenteur d'une élocution mâchant ses mots, qu'il semble n'en pas revenir que Beck s'effaçât ainsi sans avoir pleinement joué le rôle pour lequel il paraissait de taille : « C'était un esprit foisonnant, qui promettait d'avoir beaucoup à dire et je ne croyais pas possible qu'il nous quittât avant presque d'avoir parlé. » Dans sa courte carrière, le disparu avait été la tête de turc de Jarry, et là, jusqu'ici, pour le lecteur gidien, était son titre de gloire ; le souvenir marquant du coup de pistolet que l'auteur d'Ubu avait lancé contre le « petit Beck », certain soir de banquet du *Mercur*e à la Taverne du Panthéon, vaut à la victime d'être passée, telle une ombre ressuscitée, sous les traits de Lucien Bercail, dans l'univers des *Faux-Monnayeurs*, où la scène, on le sait, a sa réplique.

Qui était Christian Beck, père de Béatrix — auteur dans ce livre d'une pudique préface, — quel écrivain eût pu être celui qui posa au « génie méconnu », cette correspondance avec Gide permet de l'entrevoir un peu. Il était petit de taille, « on l'eût pris pour un enfant », confie Gide, qui ne se défît pas de cette première impression, et garda toujours à l'égard de celui qu'il considérait comme un enfant terrible, mais doué, un ton de condescendance ou de précaution. Pierre Masson, dans une introduction étoffée, se défend de procéder à une réévaluation

---

1. Éd. « Folio », Mercure de France, 1980, pp. 123-7.

de l'œuvre de Beck, qui, selon lui, pourrait être tentée, — quoique le discours qu'il tient ne soit pas si tentant. Non sans humour, le préfacier souligne dans la ligne de vie de Beck la prédominance de l'échec. Une aspiration à l'authenticité, un amour impossible pour la femme d'un ami proche, une ambition littéraire insatisfait, tout cela cumulé bâtit une sorte de destinée placée sous le signe de la contradiction têtue. Né d'un père commerçant dans le savon, l'enfant se veut poète, mais se lance à plusieurs reprises dans l'entreprise conquérante et commerciale des revues. En vain. Le contraste est grand entre l'enflure des ambitions littéraires et la pauvreté des résultats : quelques livres espacés, qui se dénombrent sur les doigts de la main, et des articles ; on ne compte pas les « romans commerciaux » dont parlent ses lettres, mais qui ne sont pas affichés. La valse des pseudonymes (Voldemar, Bossi, Fabrice) démontre une tendance à se fuir ou à se dédoubler. Mais le dédoublement, au lieu d'offrir une possibilité de libération, n'est ici encore que conduite d'échec, « incapacité à se satisfaire d'une position définitive ». Son mal de vivre fait de lui un errant. Dès qu'une entreprise prend consistance, Beck s'en débarrasse ou s'en laisse déposséder, comme il advint d'*Antée*. Dans ses amitiés, menées au train des montagnes russes, l'homme n'était pas de tout repos : imprévisible, déconcertant, provocateur, cela se vérifie au travers de ses lettres à Gide : 139 missives croisées, où sa part nettement prédomine ; elles s'échelonnent de 1896 à 1913.

Dans les premiers temps, débutant à Paris à l'âge où Rimbaud arriva, Beck se place en position de disciple et de solliciteur. Sans perdre un instant, il lance la *revue paienne*, et cherche à s'adjoindre Gide. Est-ce en farceur ou en courtisan qu'à cette occasion, il évoque la préparation d'une hypothétique édition scolaire de *Paludes avec notes*, — à laquelle Gide, croit-on comprendre, aurait donné créance, puisque, dans son éloge, il rapporte l'affaire à la maison Hachette ? Pourtant, quelle apparence que l'austère éditeur des « petits classiques » ait pu jamais prendre au sérieux cette entreprise extravagante, portant sur une œuvre à peine publiée, d'un auteur dont la réputation n'est pas assise, confié à un annotateur tout juste issu de l'enseignement secondaire ? Mais d'emblée, le ton « gens-de-lettres » de cette correspondance est donné. Ces missives n'ont ni la régularité ni la vibration qui caractériseraient une amitié profondément ancrée, car les élans de Beck se heurtent à la réserve de Gide, mais la sensibilité de Beck, ses frustrations, sa maladie sont parfois d'un pathétique aigu. C'est Beck qui fournit les lettres les plus abondantes et les plus colorées, comme s'il s'y donnait en spectacle, tandis que son interlocuteur observe avec intérêt, intimidé, parfois bluffé par l'étonnant personnage, auquel Gide renvoie parfois quelque roserie méritée : « Quel type épatait vous feriez, si vous ne cherchiez jamais à épater. » (p. 84).

Il ne s'est pas écoulé deux ans depuis leur rencontre que Beck expédie sa première lettre de rupture, une lettre cette fois passionnée, emphatique, dictée, semble-t-il, par le dépit de n'avoir pas été suffisamment reconnu, et l'humiliation d'être maintenu dans la position dominée du disciple, alors qu'il aspirait secrètement à inverser les rôles : « je ne suis plus si jeune que je puisse encore aimer quelqu'un dont je ne serais pas le Maître. » (p.87). Mais nécessité fait loi et six mois plus tard, en février 1900, alors que Beck se lance dans la fondation de *La*

*Vie nouvelle*, revue de tendance naturiste pour laquelle il lui faut à nouveau recruter, une autre lettre ampoulée tente de renouer avec Gide, au demeurant sans succès ; du reste, la revue fait naufrage après trois numéros. Cet échec marque pour Beck le début d'une bohème qui ne cessera vraiment jamais, et qui est l'expression d'un profond mal de vivre. Alors l'écorché se fait routard et part sans le sou pour une longue errance en Scandinavie ; il y recherche ses ancêtres. La Scandinavie sera son voyage initiatique, comme pour d'autres l'Ouest américain ou la steppe russe ; en Russie, d'ailleurs, plus tard, il ira, en tant que précepteur. De l'époque scandinave (été 1900) date une de ses lettres prophétiques, alors qu'il patauge momentanément dans le mysticisme. Humour ou provocation, la lettre désinvolte est expédiée sans affranchissement... Pour mener à bien le périple, il lui faut faire appel à la générosité de celui qu'il considère toujours comme son Maître ; il se trouve exaucé. Sa lettre de remerciement ne manque pas de toupet : « il m'est presque impossible de ne pas condamner ceux qui ne me donnent pas d'argent » (p. 108). Le bienfaiteur l'avait échappé belle.

Au-delà du raisonnable, — mais peut-être est-ce encore une figure de l'échec, — avec entêtement, Beck s'établit, s'attarde à travers les années dans ce statut de disciple qui lui confère assurément des droits, mais aussi l'enchaîne, tandis qu'à Gide, il crée des devoirs. Le premier droit dont Beck ne se priva pas était précisément celui d'écrire pour admirer, quémander ou vitupérer, car qui aime bien châteie bien, et de ce principe il usa. Dans l'insistance et le sans-gêne, les lettres de Beck atteignent à une sorte de grandeur ou de fureur épiques, comme lorsqu'il se pique d'entrer à l'Institut International de Sociologie de Paris et qu'il demande à Gide, de manière impérieuse et presque comminatoire, de s'entremettre pour qu'il y parvienne (20 juin 1909). Mais le chef-d'œuvre, le morceau de bravoure du recueil est cette lettre du 8 novembre 1909, précédée d'un avertissement solennel : « lettre à brûler après lecture ». Cette lettre est le grand air du quémandeur. Elle suit de quelques jours un premier télégramme envoyé de Monte-Carlo, dans lequel Beck réclame d'urgence un prêt de dix louis. Or le télégramme est resté sans réponse. Et Beck, à toute extrémité, on le comprend, regimbe contre l'injure et l'humiliation infligée. Tout y passe, l'historique de leur relation, de ses demandes réitérées d'argent, agréées, ou le plus souvent refusées, le tableau contrasté, accusateur, de la richesse de l'un opposée à la mendicité de l'autre, puis le délabrement de sa santé, la coûteuse nécessité d'une nourriture abondante, et partout l'horrible question d'argent qui fait obstacle. En même temps qu'elle aligne les chiffres, la lettre à brûler vire au règlement de comptes.

Cependant, en cette circonstance, comme en plusieurs autres, un tel esprit de contradiction n'offense guère son interlocuteur et plutôt le pousse au paradoxe, de sorte que Gide, exquisement, quand il feint d'assentir, prend son compère à revers : « Je vous remercie de vouloir ne pas être de mon avis. C'est en quoi vous me ressemblez fort. Car il n'y a personne qui pense plus différemment de moi que moi-même » (p. 114). Plus anticonformiste que moi... De façon générale, pour solliciter un service, Beck n'est jamais en retard. Il s'exprime là-dessus avec une ingénuité directe, confondante, admirablement propre à créer l'embarras : « vous devez me rendre des services, parce que ce n'est qu'à vous que cela me

fasse plaisir d'en demander, je ne sais pas pourquoi » (p. 119). Qui d'autre autour de Gide l'eût osé dire avec autant d'aplomb ?

C'est quand il n'a plus grand'chose à demander, ou qu'il oublie de le faire, c'est coupé de ces ambitions littéraires qui ne le laissent pas tranquille, qu'en Christian Beck l'homme de lettres devient écrivain. Par exemple, lâché en pleine Russie, dans le courant de l'année 1903, il exprime, avec la grâce du cerf-volant, la légèreté et l'euphorie de l'aventure :

J'ai quitté Samara par la Volga, où nous naviguâmes dans des arbres. Le steamer, long de cent mètres, mais plat de cale et sans profondeur, traversa un bois de bouleaux et d'arbres au fin feuillage, qui s'élevaient de cinq à six mètres au-dessus du fleuve débordé. Du pont, on pouvait leur arracher des branches ; ils étaient renversés par la proue, verts et tout vivants, mais le bateau sans ralentir s'avavançait victorieusement. — À Kazan, ville des princes tartares, j'ai vu deux femmes voilées d'or. À Nijni-Novgorod, j'ai pris le train pour Moscou. À Petersbourg en arrivant, j'ai loué une chambre pour un mois. La beauté de cette ville semble faite de ses eaux. Les îles Christovski et les nuits blanches paraîtraient destinées les unes aux autres. La nuit blanche, c'est comme une aube, c'est une nature qui se dessalit et qui se lave, tandis que la nuit blanche flotte et demeure comme si les vaisseaux du Jour étaient chavirés dans des pans d'ombre. (pp. 126-7).

On pardonne à Beck beaucoup de ses défauts qui sont criants pour quelques pages éblouissantes qui sonnent juste. Ainsi de ce développement sur l'errance et la pauvreté, où se croisent le moraliste et l'homme des rues :

Les hommes riches ne vagabondent pas véritablement, car l'argent leur procure partout la fixation, le support et la racine. [...] La dernière fois, j'allais de Liège à Genève. À Épinal, le portier des Franciscains me refusa un asile pour la nuit. À Besançon, je ne marchais plus qu'avec peine et je n'avais plus un sou. À Genève, j'arrivai le soir et un pauvre exilé, le soir même, me procura tout ce qu'il fallait ; cependant nous nous étions rencontrés dans la rue, et je ne lui demandai absolument rien, et je n'avais pas du tout l'air d'un pauvre. (p. 120).

À côté de ces lignes simples et pures, qui, par un certain côté, sont encore un discours au riche, les finasseries contemporaines de la fondation de *La NRF*, qui concernent l'histoire littéraire, n'ont ni la même substance, ni le même charme. On y découvre par quels chemins sinueux Gide évita que Beck se rencontrât dans *La NRF*, en dépit du désir que l'infortuné en avait. Le malentendu se situait dans la définition de l'*antéisme*, qui, dans l'esprit de Beck, et de lui seul évidemment, survivait à *Antée*, troisième des revues par lui créées, en 1905. Le fondateur de l'*antéisme* voulait en faire profiter le fondateur de la nouvelle revue. Deux lettres de 1909 (celles du 25 septembre, et surtout du 2 décembre) se font démonstratives auprès de Gide pour le convaincre que l'*antéisme* est fait pour lui, est sorti de lui : « l'*antéisme* consiste à rechercher des choses diverses (le beau et le vrai) mais jamais par les mêmes méthodes » (p.227) ; « dans une série de deux caractères différents et à ce titre opposés, l'un des deux au moins renforce l'autre. Ainsi, par exemple, un homme à la fois moraliste et poète sera plus moraliste que s'il n'était

que moraliste » (p.248). Mais c'était peine perdue, car si l'antéisme avait un air de famille avec le protéisme gidien, il en différait en ceci qu'au lieu d'exacerber tragiquement les contraires pour les intensifier, le système gidien les pondérait, les équilibrait, et par là se gardait des excès les plus dévastateurs.

Ce que nous avons découvert dans cette correspondance plus pittoresque qu'essentielle, c'est avant tout la trace d'un tempérament, d'un homme d'humeurs parfois insupportable, qui dit fièrement ne relire jamais ses lettres (p. 118), le portrait d'un énergumène et d'une énergie dispersée, qui se démène à plaisir et ne parvient pourtant pas à épanouir ses dons : le « petit » Beck, comme ils disaient avec condescendance. À côté, Gide se place le plus souvent en position de retrait, de réponse ou de repoussoir. Par mansuétude, on veut le croire. Peut-être aussi pour une question de distribution, parce qu'il lui était demandé d'incarner l'autorité du Maître. Peut-être encore parce qu'en Beck il observe avec détachement ou ironie des effets échappés de sa propre pensée, dont il n'a plus le contrôle. Peut-être enfin, par une sorte de résignation sereine, se persuadait-il que l'homme qui paraissait comme son disciple ne le comprendrait jamais qu'à moitié...

DANIEL DUROSAY.

**Catharine SAVAGE BROSMAN, *The Shimmering Maya and Other Essays*. Baton Rouge / Londres : Louisiana State University Press, 1994. Un vol. rel., 149 pp., £ 23.50.**

Auteur de l'indispensable *Annotated Bibliography of Criticism on André Gide, 1973-1988* (New York : Garland, 1990), Catharine Savage Brosman, qui vit et enseigne à La Nouvelle Orléans, cette ville américaine française entre toutes, n'a guère besoin d'introduction auprès des gidiens, non plus qu'auprès des beauvoiriens. Spécialiste également de l'œuvre de Jules Roy, sur lequel elle a donné des études pointues<sup>1</sup>, elle écrit aussi, ce qui est peut-être moins connu, des poésies, ayant publié, jusqu'à présent, trois recueils, dont *Journeying from Canyon de Chelly* (Baton Rouge / Londres : Louisiana State University Press, 1990).

Voici qu'elle s'aventure, d'un pas ferme, dans le domaine de l'essai, tel que le pratiquait Montaigne, où le souvenir personnel voisine avec l'observation sociale, historique ou politique, ainsi qu'avec des considérations culturelles, dans un tout où s'exprime, discrètement tamisée, une préoccupation avec la condition féminine américaine. Y transperce aussi un fort sens du lieu et notamment de la beauté aride de certaines régions du Texas, son État natal. Catharine Brosman passe aisément du détail érudit à l'observation du quotidien, du particulier au général, tantôt d'un saut rapide, plus souvent par des méandres élégants, comme se le doit une écrivaine postée au delta du Mississippi. Dans ses essais on suit les réflexions

---

1 *Art as Testimony. The Work of Jules Roy* (Gainesville : University of Florida Press, 1989, 228 pp.). Voir aussi sa plaquette : *Jules Roy* (Philadelphie : CELFAN Edition Monographs, 1988, 52 pp.).

d'une femme à la recherche de ce qu'ont été et de ce que sont les rapports entre elle et autrui, entre elle et son environnement physique, entre elle et ses nourritures livresques et culturelles, d'où se dégage, avec un charme incontestable, l'image d'un être stylé, d'une sensibilité teintée d'austérité, plein d'une intelligente réserve, d'une mesure aussi, qui informe toute sa pensée. À travers les différents chapitres, qu'on peut aborder dans l'ordre ou dans le désordre, « On Language — and Teaching It », « The Feminist in the Cupboard », « On Husbandry », « Cherry Time », « Desert Silvery Blue », et d'autres encore, se dessine le portrait d'une femme de l'Ouest américain, aussi hantée par les pierres et les fleurs des canyons désertiques que par la verdure, les monuments et la culture de la vieille Europe — et de la moderne, — de la France surtout, et ce Vézelay où elle se plaît à régulièrement retourner converser avec le soldat écrivain qu'est Jules Roy.

DAVID STEEL.

« En un certain ordre assemblées... »

## L'EXPOSITION MAURICE DENIS

*Lyon, Musée des Beaux-Arts, 29 septembre - 18 décembre 1994*

*Cologne, Wallraf-Richard Museum, 22 janvier - 2 avril 1995*

*Liverpool, Walker Art Gallery, 21 avril - 18 juin 1995*

*Amsterdam, Van Gogh Museum, 7 juillet - 17 septembre 1995*

par JEAN-YVES DEBREUILLE

Rassemblement le plus important réalisé en Europe depuis celui de l'Orangerie en 1970, cette exposition prendra après Lyon le chemin de Cologne et de Liverpool, avant de passer l'été prochain, sous une forme quelque peu réduite, au musée Van Gogh d'Amsterdam. Donnant à voir 140 toiles et 160 autres pièces (dessins, pastels, aquarelles, gouaches, croquis, projets, estampes, esquisses, illustrations), elle bénéficie en particulier des contributions de la famille du peintre et du musée Maurice Denis de Saint-Germain-en-Laye. On peut seulement regretter que n'y figure aucune des œuvres importantes que détient le musée d'Orsay, et peut-être aussi, alors même que les organisateurs se défendent de « la persistance de cet *a priori* perspectif qui voudrait que l'artiste vaille d'abord, ou même vaille seulement, par ses débuts », et en particulier par l'éclatante définition du tableau donnée en 1890<sup>1</sup>, que soit absente la production des dix dernières années. Mais ce qui constitue la nouveauté et le grand intérêt de cette manifestation, c'est l'esprit dans lequel elle est organisée : il ne s'agit pas d'un hommage aux survivances de la tradition parallèlement aux déchainements des avant-gardes, ni d'une étude historique et distanciée d'un des aspects de la mouvance Art Déco, mais bien de l'évaluation de ce que peut nous dire aujourd'hui un peintre, également auteur d'une œuvre théorique considérable, qui, tout en adhérant à bien des aspects de la modernité, n'a cessé de mettre en garde contre deux de ses travers : l'individualisme forcené et l'innovation érigée en principe. Au moment où Georges Steiner attire l'attention sur les limites de la déconstruction et réclame un retour non pas aux formes, mais à l'esprit des « arts du sens », on contemple avec un intérêt re-

---

1 « Se rappeler qu'un tableau — avant d'être un cheval de bataille, une femme nue, ou une quelconque anecdote — est essentiellement d'abord une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées. »

nouvelé les grandes œuvres dont l'unité tient moins à la persistance de procédés techniques (ou à la recherche constante de ces procédés) qu'à l'unité d'une quête et à l'exploration des moyens de son expression.

Suivant un ordre qui combine le chronologique et le thématique, tout en soulignant l'évolution qui, partant du nabisme, conduit vers 1898 à l'affirmation d'un nouveau classicisme, puis à partir de 1919 (année de la fondation des *Ateliers d'art sacré*), à la recherche d'une voie médiane entre le néo-académisme et le radicalisme des avant-gardes, l'exposition propose des divisions qui tentent de caractériser des attitudes à l'égard de la création qui se sont manifestées diversement, avec plus ou moins de force, au fil de l'œuvre : « Théories de la synthèse », « Résonances symbolistes », « Le temps et l'éternité », « Le bonheur classique », « L'intuition et la norme ». L'intérêt d'une telle ordonnance est de manifester l'unité de la démarche, par-delà l'histoire événementielle, et la persistance d'un goût de l'expérimentation qui se prolonge très avant dans l'œuvre, même si la prise de risque est évidemment et nécessairement moindre dans les grandes commandes décoratives de la maturité. La continuité est d'abord dans les sujets : sujets religieux d'abord, qui occupent une place tout à fait privilégiée, du *Calvaire* de 1889 à la *Résurrection de Lazare* de 1919 ; mais tout aussi bien sujets de la mythologie païenne (*Galatée*, 1917), ou d'un allégorisme qui conjugue tradition culturelle et fantaisie actuelle (*Ils virent des fées débarquer sur les plages*, 1893) ; portraits, et tout particulièrement, à partir de 1892, de Marthe, la femme très aimée, et de la famille ; paysages, de la *Forêt aux anémones* de 1889 à la *Vasque de la Villa Médicis* de 1928 ; instantanés, des *Couvreurs* (1890) à *La leçon de violon* (1909) ; tableaux bretons, du *Pardon de Perros* (1891) au *Port de Brest* (1932). Ces sujets sont de plus unifiés par une sorte de désinvolture légère à leur égard, qui fait passer très facilement de l'un dans l'autre : un portrait de Marthe est l'occasion de réaliser un *Marthe et Marie* pour lequel est plus modestement proposé le titre second d'*Intérieur* (1895) ; deux enfants de chœur à soutane rouge et surplis blanc assistent l'ange Gabriel dans l'*Annonciation aux chaussons rouges* (1898) ; la *Visitation au colombier* (1894) est l'occasion de peindre un paysage breton, *Laissez venir à moi les petits enfants* (1900) celle de représenter le peintre, ses parents, son épouse et ses enfants dans le jardin d'un couvent de Saint-Germain-en-Laye ; le tableau intitulé *La becquée* (1898) est à la fois l'instantané d'une mère nourrissant son enfant, un pastiche (avoué) de Filippo Lippi, un portrait de Marthe et de sa fille. De fait, il s'agit moins d'une désinvolture que de la conviction d'une circulation du sens dans les apparences du monde, la nature étant « au service des artistes, un langage divin dont ils emploient les mots pour exprimer leurs sentiments, leurs pensées, et où ils trouvent la matière et le prétexte à des renouvellements sans fin <sup>1</sup> ». Ce polymorphisme tranquille se répécute dans la manière, qui ne manifeste pas une continuité technique, ni des expérimentations divisibles en périodes, mais la rémanence de certaines explorations dont coexistent les aspects contradictoires : celle d'un monochromisme des teintes pastel, celle au contraire des violentes oppositions de couleurs (qui fait aussi

---

1. *L'Inquiétude spirituelle de l'art contemporain*, 1943.

bien un visage vert qu'une mer orange), celle du refus de la perspective et du modelé, celle du refus des conventions de la représentation des couleurs, celle de l'effacement des traits des visages, celle de la citation en peinture, celle de l'humour (par anachronisme ou incongruité), celle de la composition décorative, celle de la synesthésie (qui fait porter à un élément le mouvement ou l'émotion qui normalement appartiendrait à un autre), celle de l'expression du temps en peinture (dans un seul tableau, tel le *Portrait d'Yvonne Lerolle en trois aspects*, de 1897, ou dans une suite comme *La légende de Saint Hubert* de 1897). Tout embrasser, tout traverser, tout ordonner, pour devenir à son tour élément d'un monde qui par lui a pris sens, telle semble être l'ambition d'un peintre qui rêve du monde comme un décor dans lequel s'inscrire : ne se bornant pas à reproduire sur les toiles lui-même et ceux qu'il aime, il investit l'architecture et les objets du quotidien, réalisant panneaux, plafonds, vitraux, tapisseries, papiers peints, affiches, abat-jour, faïences...

La première section, intitulée « Théories de la synthèse », ne couvre que les trois premières années (1889-91), mais montre que tous les thèmes et toutes les techniques que Maurice Denis explorera plus tard sont présents dès le début. Et en particulier, extrêmement prégnant, le thème religieux. Ainsi sont présentées quatre versions de ce qu'il a intitulé étrangement *Mystère catholique* (mais la poétique des titres de ce peintre théoricien était également très travaillée) dont la première est peut-être la plus intéressante. On y trouve déjà la citation acclimatée par l'anachronisme : évidente est l'inspiration de l'*Annonciation* de Fra Angelico, mais les ouvertures sont remplacées par une très bourgeoise fenêtre à espagnollette, et les toits rouges du paysage qui se déploie en arrière-plan sont ceux de nos campagnes. Anachronique aussi est le chapelet que tient la Vierge, tandis que l'ange Gabriel a pris l'apparence et le costume — à l'auréole près — d'une prêtre en tenue d'officier, précédé de deux enfants de chœur en surplis blanc et soutane rouge. Cette couleur vive et centrale mise à part, le tableau est entièrement traité en harmonie pastel blanc et jaune dans laquelle se fondent les formes esquissées et comme maladroitement des corps, et ce sont précisément les nuances dans lesquelles se dégrade et varie la relation de ces deux couleurs qui sont chargées de l'expression que n'ont pas les visages — toute surface, qu'elle soit de vêtement ou de mur, étant mouvante d'une multitude de points. Ajoutons que l'incarnation dans le réel d'une telle scène — elle était pour Maurice Denis une nécessité, — déjà préparée par le paysage et le prêtre, est renforcée par les traits de la vierge, inspirée non par un modèle dont la forme serait sans rapport avec l'esprit, mais par « Jeanne la douce » (en réalité Jeanne Dufour), une jeune fille très pieuse qui fut un amour d'adolescence, qui devait prendre le voile, et que l'on retrouve dans plusieurs tableaux. Les différents Christs illustrent une autre manière (*Christ vert*, *Christ orange*, *Offrande au calvaire*). Cette fois, la citation est de Gauguin et de son fameux *Christ jaune* (la seule couleur qui ne soit pas dite, remplacée quand elle est effectivement réalisée par le titre « Offrande au calvaire », comme si était organisé le jeu de la relation secrète). Le premier surtout est paradoxal, dans la mesure où il n'y a pas de dessin, mais seulement un jeu d'aplats colorés : la sil-

houette verte du Christ apparaît sur une croix jaune se détachant sur fond rouge, lui-même posé comme un linge sanglant sur un fond du même jaune que la croix, piqué de feuilles éparées qui ramènent la couleur verte. Le Christ est décentré vers l'angle supérieur gauche (sa main droite est même légèrement tronquée, et sa tête effleure le haut du tableau), comme déjà en ascension, dominant un monde qui a la couleur de la croix sur lequel on l'a crucifié, où se pose la douceur de quelques feuilles envolées. Le même jaune éclatant et le même décentrement se retrouvent dans *La messe*, où le cadrage montre sa force en coupant les personnages, le tableau étant organisé par la diagonale essentielle et ascendante qui relie les deux représentations de l'hostie, au centre de la croix dorsale de la chasuble du prêtre et de l'ouverture du tabernacle. L'irréalisme des couleurs est là encore total : un vert ambiant et périphérique colore aussi bien la chevelure du prêtre que la manche de son aube, la tache rouge centrale (déjà apparue dans le *Mystère religieux*) est répartie sur le col de la soutane du servant et dans sa chevelure, le jaune plus ou moins orangé constitue la traînée lumineuse diagonale, qui aboutit au très surprenant bleu de cobalt du tabernacle, qui fait que l'hostie s'y détache comme sur un ciel qui serait plus profond. Teinte essentielle pour Maurice Denis : elle sera celle du ruisseau dans le *Noli me tangere au ruisseau bleu* (1892), qui situe la scène biblique dans la vallée du ru du Buzot, à Saint-Germain.

Ce besoin d'incarnation rejoint celui d'établir des relations plus ou moins secrètes — autres en tout cas que celle de la figuration pure et simple — entre l'œuvre et le monde, tandis que l'usage incongru de la couleur manifeste la volonté d'y donner à voir ce qui n'y est pas visible. La seconde section, « Résonances symbolistes » (1892-1897), est marquée par l'entrée de Marthe dans l'œuvre, qui va en quelque sorte permettre au peintre de faire passer la vie dans le tableau et de projeter en retour le tableau sur la vie, de réaliser la fusion entre le monde tel qu'il est et tel qu'il devrait être, chaque création étant l'occasion d'un nouvel échange. Un exemple très achevé en est la *Dormeuse* de 1892. Les formes et les couleurs du paysage, ciel, arbres, collines, fleurs, se fondent et de confondent dans un même alanguissement avec les couleurs et les formes de la dormeuse. Les dentelles qui ornent son col et ses poignets entrent en harmonie avec les fleurs, et les arabesques de sa chevelure avec les frondaisons. Le tout est réalisé dans un monochromisme mauve que vient colorer comme à l'horizon du rêve une bande jaune à l'endroit où le ciel rejoint la terre, et la chevelure qui se dore des mêmes reflets. La douceur, la paix et la sécurité sont renforcées par l'absence de toute profondeur qui donne à l'ensemble un aspect de vitrail, accentué par les effets d'encadrement des motifs végétaux, cette même absence de relief et de modelé accentuant paradoxalement la sensualité, en ne donnant à voir que la grâce des courbes. Cette fusion du sacré et du profane va être encore plus nette dans la section suivante, « Le temps et l'éternité » (1890-1899), qui chevauche chronologiquement la précédente, et est encore plus marquée par la présence de Marthe. Ainsi, un tableau comme *La cuisinière* (1893) est apparemment un portrait de Marthe qui, ceinte d'un tablier et tenant une cuiller, occupe tout le premier plan. Mais, selon un usage de la simultanéité fréquent chez Maurice Denis, Marthe est également présente à l'arrière-plan, en un autre temps et un autre lieu que la petite maison bretonne du

voyage de noces qui a servi de décor, puisqu'y est représentée la scène biblique de l'accueil du Christ, reconnaissable à l'auréole, par Marthe et Marie, mise en valeur par la lumière jaune qui traverse une fenêtre sur laquelle les personnages se détachent. Une autre lumière, moins vive, éclaire le visage de la jeune femme au premier plan, dont la douceur est résumée en quelques lignes, sans aucun modelé, rejoignant les courbures souples et simples de la robe. On remarque alors que le regard est comme tourné vers l'intérieur, dans une méditation dont la scène de l'arrière-plan deviendrait sinon le contenu, du moins le symbole. Ainsi est spiritualisé un portrait dans un univers dont l'aspect domestique est souligné par la simplicité des ustensiles, mais dont la temporalité et la spatialité se trouvent universalisées par les nombreuses citations des intérieurs de la peinture hollandaise (céramiques au murs, grès rouge au sol, petits carreaux de la fenêtre). Maurice Denis a choisi la quotidienneté de la vie domestique, mais la douceur de ses charmes est sanctifiée par le sens qu'il lui donne et qu'accepte celle qui l'habite et qu'il aime.

La section suivante, « Le bonheur classique » (1897-1906), est marquée par la vie sociale et artistique du peintre, tandis que demeure la constante de la peinture religieuse, mais c'est la famille qui en constitue le principe unificateur. Le *Grand portrait de famille, bleu et jaune* (1902) retrouve les fondamentales du *Mystère catholique* de 1889, mais en accentuant la franchise des deux couleurs qui se côtoient sans se mêler, comme si le peintre ne craignait plus de rompre l'unité du monde qu'il recrée en en désignant nettement les éléments. Le jaune est au premier plan celui des pommes et de la dorure qui orne le service à thé, au second l'ocre des cheveux des enfants, à l'arrière l'orange violent de la draperie qui couvre la cheminée. Lui répond le bleu outremer de la robe de Marthe, qui s'atténue dans le pointillisme des vêtements des enfants et les yeux des personnages, et devient pâle sur la nappe du premier plan. Une fusion des deux teintes s'opère à l'arrière-plan, dans le vert d'eau de la tapisserie et l'émeraude du miroir qui surmonte la cheminée. L'absence de toute ligne de fuite donne au tableau une planéité qui en accentue l'ordonnance toute en lignes courbes : le modelé blanc, rond et lisse de la théière au tout premier plan résume celui des quatre visages en demi-cercle autour d'elle, dont les nuances roses se retrouvent dans les motifs eux-mêmes curviformes du papier peint qui encadre la scène, tandis que la violence rigide des teintes et des formes du fond referme la scène sur la paix lumineuse et fluide du premier plan. Cette opposition parfois agressive des plans semble être devenue l'un des objets de la recherche du peintre, comme en témoigne la dernière section, « L'intuition et la norme » (1909-1932). Opposition de couleurs, mais aussi de formes. Le tableau intitulé *Anvers, vue prise à la Tête de Flandre ou Port d'Anvers* (1926) est traité dans un monochromisme non réaliste qui pourrait être d'une grande douceur : le gris du ciel, des bâtiments et de l'eau se nuance d'un mauve presque rosé pour le ciel et la mer qui scintille de minuscules points jaunes, et devient violacé dans la ligne des toits dont se détachent les silhouettes élançées des clochers et les mâts des grues. Plus en avant, à gauche, on trouve la note jaune d'un anachronique bateau à aubes, à laquelle fait pendant le vermillon plus énigmatique et plus agressif qui tache à droite la flanc d'un cargo. Mais tout cela

est presque masqué, ou du moins relégué par un monstrueux premier plan, constitué du plot terminal d'une jetée, bloc de béton bleuté à la base salie d'algues, flanqué à droite de hauts pilotis noirs, et à gauche d'un mur de jetée verdâtre. En avant, une étendue de vase où sont échouées quelques barques. Le tableau affirme ici avec rudesse un ordre paradoxal qui n'est pas celui de l'esthétique.

C'est bien en définitive l'impression que laisse cette exposition, fidèle en cela à l'œuvre qu'elle entend servir. En fait, la peinture de Maurice Denis a réalisé dans des directions diverses les affirmations abruptes de son programme théorique, oscillant entre une non-figuration (ou plus exactement une sous-figuration) qui donnait aux juxtapositions colorées toute leur force d'expression, mais dont l'ordonnance devenait sans mérite parce qu'arbitraire, et la collocation soigneusement agencée d'éléments reconnaissables du monde que la coloration à une ou deux dominantes avait alors fonction d'unifier. L'exposition n'a pas cherché à masquer ces deux orientations divergentes, au détriment d'un charme immédiate que Jean-Paul Bouillon signale dans l'une des études liminaires du catalogue<sup>1</sup> plutôt comme une limite de l'œuvre, ou du moins de la manière dont on l'a perçue. Est-ce parce que, à partir de 1920, le peintre semble sortir du dilemme en prenant résolument la voie d'une figuration moins problématique que son œuvre a alors moins intéressé les organisateurs ? C'est en tout cas la dialectique entre l'ordre et le désordre qui les a requis, c'est le « en un certain ordre assemblées », beaucoup plus que la mise au second plan du sujet, qui leur a paru important dans la fameuse définition, et c'est ce qui a guidé la façon dont ils ont eux-mêmes ordonné le parcours. À côté des avant-gardes qui appliquaient le précepte de Rimbaud selon lequel « il faut être absolument moderne », Maurice Denis illustrerait la dualité de la modernité telle que l'a définie Baudelaire : « La modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable. »

---

1. Diffusion Le Seuil.

# Chronique bibliographique

## AUTOGRAPHES

Plusieurs lettres autographes de Gide ont été dispersées lors de la vente aux enchères publiques organisée le 8 mars dernier à l'Hôtel Drouot par M. Jacques Tajan, commissaire-priseur (M. Alain Nicolas, expert) :

L. a. s. de ses initiales, à « *mon ami* » [Pierre Louÿs], La Roque « *hélas* », août 1894, 4 pp. in-8° à l'encre violette, env. — Gide commence par se justifier de sa présence dans la maison de Louÿs : « *À ta place, j'aurais un peu moins confiance en Debussy. Il m'a prêté les clefs de ta demeure... Debussy est "très bien" ; nous avons dîné ensemble ; tu m'as trahi en ne lui disant pas que je détestais et méprisais Mendelssohn, que je détestais et admirais Wagner ; conclusion : nous avons passé le dîner à dire du mal de ce grand homme. Valéry, qui était là, écoutait.* » « *Chez toi, je n'ai pas ramené de femmes parce qu'elles m'auraient empêché de jouer de l'orgue et parce que ton orgue est excellent.* » Gide lui vante les autres splendeurs de sa demeure avant de rendre scrupuleusement compte à Louÿs des journées qui ont suivi : « *Avec Laurens il y a eu quelques conversations merveilleuses que moi je trouvais belles parce que j'écris Pauludes, mais que lui trouvait désolées, je lui ai parlé de toi ; nous avons compris définitivement une possibilité d'amitié ensemble, à nous trois — particulière — quelque chose qui n'eût point été possible sans Biskra. À Paris, ou ailleurs, nous nous réunirons, nous fonderons un dîner, très restreint, et pour cause, car nous l'appellerons "le dîner de Mériem"... Préparons-nous des nuits délicieuses et sachons en être charmés. Méprisons les choses aisées pour mériter de goûter les lointaines. Cher ami, fais des projets, fais des rêves, mais fais des rêves où tu me voyes...* »

L. a. s. à son « *cher Vallette* », Cuverville, s. d., 2 pp. in-12 : il rattrape un oubli de sa précédente lettre au directeur du Mercure, relative à une aide financière demandée par Vallette mais que Gide ne peut lui fournir. Il lui demande par ailleurs de « *faire déposer un cent d'Immoraliste au rez-de-chaussée* » samedi ;

« j'écrirais les dédicaces dans le magasin. Si le magasin lui-même devait être fermé, veuillez me faire tenir ce cent de livres chez Mr J.-P. Laurens, 73 rue Notre-Dame-des-Champs ».

L. a. s. à son « cher [Paul] Fort », s. l. n. d., 2 pp. in-12 : « Samedi 18 courant (sic !) à 8 h 55, gare St-Laz., part le train qui aspire après nous. Arrivez assez tôt pour qu'on ne perde pas la boule les uns des autres... Ghéon est prévenu ». Rendez-vous est donc pris pour La Roque où « nous serons seuls et sauvages ; ça sera plein de boue et de fleurs. N'emportez rien de propre !! Nous mangerons de la crème, et lirons du Fort et du Ghéon ».

L. a. s., Paris, [13 janvier 1896], 3 pp. in-8° sur feuillets de deuil : élogieuse critique de l'étude de son correspondant, « l'une des meilleures, sinon peut-être la meilleure que j'aie pu lire sur le mouvement contemporain » des Néoromantiques français. « J'aime d'ailleurs que cette étude ne soit point faite autour d'un nom propre, mais autour d'une idée... Votre article est délicieux à lire et vous placez si bien chaque œuvre en son temps que la mienne s'en est éclairée pour moi-même et a pris à mes yeux une signification plus précise... »

L. a. s. à son « cher jouisseur », s. l. n. d., 4 pp. in-8° dûment remplies. Gide remercie de prime abord son ami de n'avoir pas encore prélevé « la somme des exemplaires de luxe » et lui exprime son regret de n'avoir pu le rejoindre. « Que n'avons-nous pu rôder ensemble sous les falots du port d'Anvers, nous lever à l'aube, marcher, nous baigner à midi, manger n'importe où, causer, marcher encore, n'en plus pouvoir le soir ? » Puis il se lance dans une longue digression critique, pleine de verve, sur la chronique littéraire publiée dans la toute jeune revue, « que je tutoie », de son correspondant : « J'aimerais te parler plus longtemps de votre revue et, naturellement mes louanges t'étant d'abord connues, n'insister que sur les critiques — tout en remarquant d'avance ceci : c'est qu'une telle revue se met (heureusement) par son heureux titre, d'avance, hors critique... De la première à la dernière page, je cherche en vain le nom de Dionysos ! Ô stupeur ! il n'y est pas ! Mais n'avez-vous donc pas lu Les Bacchantes d'Euripide — qui "vient de paraître" !!! — Ami, si tu sacrifies trop à Paphos, tu feras de moi un protestataire, car le grand Lydien ne transige pas sur sa gloire ; elles ne sont pas tant amoureuses, ses mystérieuses orgies, mais très calmes, rythmées et pouvant devenir furieuses, lyriques toujours... Et puis il a été dans les Indes, comme Baudelaire ! — Et puis il y a aussi Apollon... De sorte que ce que je te reproche, ce n'est pas tant, dans ta dernière page (11), d'avoir employé quatre lignes à énumérer la même chose (le même dieu, si tu préfères) — mais c'est alors de n'avoir pas employé tels et tels autres paragraphes à dire "Et nous chanterons aussi la seule lumière du jour, et celle encore de la nuit qui est un reflet de celle du jour — comme Diane est sœur d'Apollon — Et aussi Bacchus qui a conquis "l'Orient Vierge" avec des Hyrses et qui donne aux hommes le tremblement mystérieux des Poètes. Et aussi la laborieuse Cérès qui change en blé, en fruits la sueur des hommes. » Gide poursuit avec Cérès et conclut : « (Si tu veux) tu mettras encore en queue, pour la forme (si j'ose m'exprimer ainsi) ton cher dieu Phallos, car il "peut rudement se venger". Et professant ton adoration pour ceux-là, tu pourras encore te nommer toi-même (s'il te plaît) Jouisseur : mais ta jouissance te

*paraîtra à toi-même plus diverse, large, belle, lyrique, extasiée et tout ce que tu voudras encore comme épithètes... »*

L. a. s. à Eugène Montfort, Biskra (Algérie), 12 décembre, 4 pp. in-4°. C'est lors du lancement de sa revue *Les Marges* en 1903 que Gide lui écrit cette lettre, lui envoyant « pour la réussite des Marges mes vœux les plus chauds. *Puis-ent-elles durer plus longtemps que ne surent faire les précieuses Taches d'encre, à quoi seul en effet elles se laissent comparer. Et déjà j'en aime l'aspect, les caractères, et le plaisir qu'on sent que vous y avez pris.* » Suit alors une intéressante comparaison entre le Père des Romantiques et Nerval, après laquelle Gide développe quelques remarques sur l'art d'écrire de Montfort. « *Votre étude sur Gérard de Nerval est délicate et d'une écriture charmante... Tout ce que vous dites sur Hugo — je pense exactement ainsi — comment ne le trouverais-je pas très juste ? Il est en effet spécialement intéressant de constater que Nerval, le seul des Romantiques (que je sache) qui fréquentât les étrangers et fût mieux que semblant de connaître une littérature étrangère, qui possédât, en plus de la sienne, une sérieuse culture allemande, fut précisément le mieux armé pour réagir contre la moins française des influences — celle du romantisme de Hugo — ou tout au moins pour ne pas se laisser entamer par elle... Ce que je ne vous pardonne pas, c'est au cours aimable de cet article, d'écrire : "S'il avait possédé plus de hauteur dans l'esprit et un style moins plat" ... Vous me connaissez assez pour comprendre que ce n'est pas en pion que je vous parle. Bien écrire est notre devoir. Vous le sentez, et paraissez avoir en vous tout ce qu'il faut pour bien écrire. Donc soyez exigeant envers vous, et pardonnez à ma sympathie cette indiscrette intervention* ». Un long post-scriptum livre quelques réflexions de Gide sur ses récentes publications : « *Je suis heureux que vous ayez senti, dans mon article sur Oscar Wilde, les larmes que j'y ai versées. Dans vos prochaines Marges, vous parlerez... de Saül. N'oubliez pas que Saül sera bientôt vieux de 6 ans. J'ai beaucoup cheminé depuis, comme vous avez pu le voir dans Candau, et regarde aujourd'hui Saül avec un œil hostile... Pourtant j'ai désiré que vous le connaissiez car il y eut un temps où celui que j'étais, l'aimait.* »

2 l. a. s. à Ducoté. — Alger, 8 novembre, 4 pp. in-4°. L'Espagne : « *Je vois que nous nous entendons sur l'Espagne. — Grenade et Corfou excepté, moi aussi... Car n'est-ce pas que ce terrible peuple est anti... tout ce que nous aimons. Vous et moi sommes parbleu sensibles aux danses de la Soledad (encore que pour ma part je lui préfère Hélène sur les marches de Troie) mais le perpétuel escamotage de la beauté par "le caractère", de l'intelligence par l'infatuation, me sont cause là-bas de presque perpétuelle souffrance. Et tout ce qui m'est odieux dans notre littérature vient de là-bas : Hugo, Corneille et Rostand... Je suis extrêmement sensible à ce que vous me dites de mon Saül... Je n'en pense rien moi-même, mais m'amuse à le voir voguer* ». Puis l'écrivain évoque Alger, où il « *travaille... mieux qu'à Cuverville ; ce qui ne veut pas encore dire beaucoup, — mais je vais beaucoup mieux et travaille chaque jour un peu plus...* » ■ Paris, février 1902, 4 pp. in-4°. La Sicile et *L'Ermitage* : avec nostalgie, Gide évoque Palerme où se trouve Ducoté avant de l'informer des travaux littéraires de la revue *L'Ermitage*. Il lui parle enfin longuement de l'éventuelle

publication du roman *Le Tentateur* de l'écrivain belge André Ruyters, futur co-rédacteur de *La NRF*. « *Peut-être mon grand goût des voyages n'était-il qu'un effort déguisé d'être en plusieurs lieux à la fois. Mais à ce jeu l'on vieillit vite. Pensez un peu à moi devant le San Giovanni des Ermites : il y a là des petites coupoles d'un rouge... J'ai, depuis, des morceaux d'esprit de cette couleur... puis un petit jardin très clos que je ne connaissais heureusement pas quand j'écrivais mes Nourritures, je n'aurais parlé que de lui. Écrivez le Frédéric II qui nous manque pour que nous connaissions enfin ce que c'est que du Nietzsche appliqué...* » « *Ruyters ne se dissimule pas que L'Ermitage est un médiocre tremplin pour la gloire et n'a comme maison de lancement que de très maigres qualités. Ruyters sait en vous présentant son manuscrit et à quoi il prétend et à quoi il renonce... Mais aussi bien son Tentateur ne s'adresse-t-il qu'au public choisi que prétend servir L'Ermitage... Les renonçants au succès ne sont que trop rares. Les monopoliser ne serait pas déjà si mal... Il ne peut s'agir cette fois d'une "maison d'édition nouvelle" ; il serait bien entendu d'avance que Ruyters ne pourrait exiger de L'Ermitage aucune dérogation à ses mœurs.* »

L. a. s. de Gide à son « *cher Ducoté* », faisant suite à la l. a. s. que Copeau lui écrivit, s. l., [1905], 3 pp. 1/4 dont 2 de la main de Copeau et 1 1/4 de la main de Gide, plis renforcés. Copeau annonce tout d'abord qu'un départ imprévu pour Bruxelles a fait ajourner « *la première leçon de votre cousin Paul... Je vous dirai quelle fut ma première impression* », puis il lui fait part de ses inquiétudes au sujet des prochaines manifestations littéraires : « *J'ai vu à Bruxelles André Ruyters avec qui j'ai déjeuné. Il paraît qu'Octave Maus est en France. Ne pourrait-on le joindre et s'arranger avec lui pour une conférence, cet hiver, à la Libre Esthétique ? Je suis toujours en pourparlers avec M. Schlesinger pour le Cercle artistique. Ducoté m'écrit que les mois choisis pour une chronique théâtrale à L'Ermitage sont février et août. Je veux bien, mais quelle sera la matière de ma première chronique si l'on tarde encore à obtenir le service des théâtres ? Je n'ai pu voir ni Notre jeunesse ni L'Escalade. Voici qu'ont lieu les premières au Théâtre Molière, aux Bouffes Parisiens, au Gymnase, aux Capucins. Je n'ai des entrées nulle part ! Voulez-vous en parler à Ducoté ?...* » Gide écrit donc audit Ducoté en regard de la lettre de Copeau, en y ajoutant ses propres commentaires. Il lui fixe également rendez-vous « *au tennis mercredi* » ou chez lui en cas de mauvais temps : « *Hier Paul Gide et moi nous sommes succédé rue de Civry sans nous rencontrer ; et nous n'étions pas plus tôt partis que les deux Schlumberger sont arrivés qui ont fait un match sur un terrain excellent...* » Cette lettre n'apparaît pas dans les *Cahiers André Gide 12, Correspondance Gide-Copeau*.

L. a. s. à un journaliste de la *Critique indépendante*, s. l., 17 février 1912, 4 pp. in-4°, petits trous de classeur. « *Quand La Nouvelle Revue française a été fondée, nous avons convenu, entre collaborateurs, entre collaborateurs, que nous n'y parlerions point les uns des autres ; nous en avertissons ceux qui viennent à nous : ce qui paraît chez nous, c'est sur quoi nous ferons silence. Et c'est ainsi que La N.R.F. s'est tue aussi bien sur L'Otage, sur Fermina Marquez, que sur La Porte étroite, sur Isabelle, ou sur mes Nouveaux Prétextes. Pas d'encens : tel est notre mor d'ordre.* » Gide se plaint que cette règle ne soit malheureusement pas remarquée,

sinon à mauvais escient : « Notre attitude désintéressée serait-elle vraiment trop insolite, trop unique pour qu'on y croie ?... Et comme, fidèles à notre horreur du battage, nous ne faisons pas montre non plus de notre discrétion, elle passe complètement inaperçue. On n'apprécie pas, on ne remarque pas, on n'entend pas notre silence. Des jeunes gens (je ne compte plus comme un "jeune homme", mais il est reconnu que de plus jeunes se groupent auprès de moi) s'assemblent, c'est donc pour s'entrelouanger. Et comme rien n'est plus irritant, plus accusateur, en face des mœurs littéraires, qu'une attitude un peu fière, comme rien n'est plus propre à nous faire détester, il advient que la voix de nos ennemis se fait entendre d'autant plus haute... » Au demeurant, il le félicite d'une judicieuse remarque sur la nouvelle littérature dans laquelle, « pour qu'elle soit française, l'intelligence doit prédominer ».

L. a. s. à Paul Souday, rédacteur au *Temps*, [Paris, 23 septembre 1915], 4 pp. in-4°, cachet en-tête du *Foyer Franco-Belge*, env. « Le Foyer franco-belge qui dans mes préoccupations prend aujourd'hui la place qu'y tenait en temps de paix La N.R.F. ne limite pas son assistance aux réfugiés belges, mais aussi bien (et dans une proportion beaucoup plus grande même) des réfugiés français qui, trop souvent, ne trouvent que notre porte où frapper ». Puis il donne des nouvelles de La N.R.F. interrompue : « Croyez bien qu'elle n'est pas morte et qu'elle sortira toute vaillante de ce sommeil forcé. Ses éléments les plus actifs ont été réquisitionnés et auraient honte de ne pas l'être : Jean Schlumberger et Ghéon se sont engagés. Moi-même en attendant l'appel, je donne tout mon cœur et mon temps aux réfugiés. »

À la même vente, deux manuscrits poétiques :

Ms. autogr. d'un poème de 38 vers, avec quelques corrections, 1 p. 1/2 in-4° :

*Si la fragilité de tout ce passé te désole*

*Dis-toi que seul le plus léger des cœurs peut surnager,*

*Un cœur que ne leste plus ancre ou boussole*

*Ni foi, ni loi, ni souvenirs, ni regrets.*

Ms. autogr. s. d'un poème de 16 vers, 1 p. in-f°. Belle invocation au Printemps et au Soleil, qui a été publiée dans *Les Nouvelles Nourritures*, livre I. On notera une variante inédite au quatrième distique :

*Un engourdissement tendre*

*Me pénètre de miel*

est devenu :

*Un ruissellement tendre*

*Me pénètre de miel...*

## LIVRES

Paru en 1963 dans la célèbre collection des "Écrivains de toujours" des Éditions du Seuil, le *Gide* de Claude MARTIN n'a cessé depuis plus de trente ans d'être en librairie, retouché çà et là à l'occasion de chaque nouveau tirage. Mais la collection n'avait plus produit de titre nouveau depuis 1981, après le *Racine* de Jean-Louis Backès (n° 106). L'éditeur, depuis quelques mois, la relance avec la

sortie de nouveaux volumes et la reprise de certains autres, anciens mais revus, "mis à jour" et souvent amplifiés, bénéficiant d'une typographie entièrement nouvelle et "moderne", et avec une abondante illustration toute en couleurs : ainsi le *Gide* vient-il de paraître, tout rajeuni (un vol. 18 x 12 cm, 224 pp., ach. d'impr. janvier 1995, ISBN 2-02-023491-2, 69 F).

EXCUSES. — Nous en devons à nos lecteurs, qui ont eu la surprise, dans notre dernière chronique bibliographique, de voir remplacées par des points de suspension les quelques lignes qui complétaient la mention des biographies récemment consacrées par Jean Lacouture, Richard Ellmann et Roger Duchêne à, respectivement, Rivière, Wilde et Proust. Erreur de manipulation informatique de dernière heure... (Du livre de R. Ellmann, v. le compte rendu de Bernard Métayer dans les « Lectures gidiennes » du prochain numéro.)

#### ARTICLES ET COMPTES RENDUS

Frank WILHELM, « À propos des relations d'André Gide avec le Luxembourg », *Luxemburger Wort / Die Warte Perspectives*, n° 32, 24 novembre 1994, pp. 1-11. [Panorama rapide des relations de Gide avec les Mayrisch, et surtout un état présent des recherches et publications récentes sur la question.]

Anne BERNET, « Les Provinciales », *Le Libre Journal*, n° 57, 20 janvier 1995, pp. 16-7. [Art. d'ensemble sur Gide, avec renvoi au *Gide* d'Éric Deschodt. Citons-en la conclusion : « Quarante-cinq ans après [sa mort], Gide sulfureux et démoniaque, mais hanté par son éducation protestante, fait pâle figure auprès d'un Cyril Collard... Gide écrivain magnifique, styliste de grande classe, se défend mieux. Reste qu'on est tenté de suivre son conseil à Nathanaël : "Et quand tu m'auras lu, jette ce livre !" »]

P. My., c. r. du *Gide* de Claude Martin (Seuil, 1995), *Le Soir* (Bruxelles), 8 février 1995.

Claude MARTIN, « La jeunesse de Gide revue et corrigée », *Magazine littéraire*, n° 330, mars 1995, p. 110. [Sur les *Retouches au portrait d'André Gide jeune*, de Marianne Mercier-Campiche.]

# *Les comptes de l'AAAG*

## BILAN 1994

### *RECETTES*

En caisse au 31.12.93 (v. BAAG 102)	94 092,01	
CCP	4 671,82	
Banque	89 420,19	
Cotisations	135 473,24	
Vente de publications	30 449,01	
Intérêts d'épargne	1 546,46	
Subvention CNL 1993	30 000,00	
Subvention CNL 1994	25 000,00	
Reliquat Livret Poste	2 501,77	
<i>Total des recettes</i>		319 062,49

### *DÉPENSES*

Trésorerie	432,25	
Secrétariat	6 628,16	
Publications (CAG, BAAG, etc.)	192 617,03	
Frais postaux	22 716,10	
Manifestations	1 015,37	
Divers	1 509,83	
<i>Total des dépenses</i>		224 978,74
En caisse au 31.12.94		94 083,75
CCP	21 792,82	
Banque	72 290,93	

### *Observations*

Un chèque de 50 000 F tiré au bénéfice des Éd. Gallimard (avant-dernier acompte sur la facture des CAG 15 et 16, le solde dû se montant, après ce versement, à 50 000 F), émis en décembre, n'avait pas encore été encaissé au 31 du mois.

## BUDGET PRÉVISIONNEL 1995

## RECETTES

En caisse au 31.12.94	94 083,75	
Cotisations	120 000,00	
Vente de publications	34 416,25	
Intérêts d'épargne	1 500,00	
Subvention CNL 1995	30 000,00	
<i>Total des recettes</i>		280 000,00

## DÉPENSES

Trésorerie	500,00	
Secrétariat	6 000,00	
Frais postaux	20 000,00	
Publications (Cahiers et BAAG)	252 500,00	
BAAG	72 500,00	
Cahiers	180 000,00	
Divers	1 000,00	
<i>Total des dépenses</i>		280 000,00

## Observations

Nous espérons que la subvention 1995 du Centre National des Lettres sera rétablie au niveau de 1993.

Reste dû au 31.12.94 : à l'Imprimerie de l'Université Lumière, pour fabrication du BAAG n° 103/104 (juillet-octobre), non encore facturée : env. 12 500 F ; aux Éditions Gallimard, sur leur facture concernant les CAG n° 15 (cahier 1992-93) et 16 (cahier 1994) : 100 000 F (sur lesquels ont été virés 50 000 F en décembre).

Le Cahier 1995 (*Correspondance Gide-Levesque*) sera publié par les Presses Universitaires de Lyon (comme l'avaient été les cahiers 1990 et 1991 (t. I et II de la *Correspondance Gide-Ruyters*).

***Soutenez votre AAAG !***

*en vous acquittant sans retard de vos cotisations  
et en lui commandant ses publications*

## V A R I A

**PALIMPSESTES \*\*\*** [À propos du dernier livre de Daniel Moutote, v. les « Varia » du dernier BAAG.] Il y en a qui lisent Gide, d'autres qui l'étudient ; il en est, plus rares, qui le vivent, non par mimétisme religieux ou passéisme stérile, mais par infusion, dans les moments les plus réfléchis de leur existence, de cet esprit de liberté si particulier, qui permet de se regarder vivre, lucide et pourtant spontané, riche de se savoir agissant. Daniel Moutote est de ceux-là ; vagabondant parmi ses souvenirs, il n'en restitue pas l'ordre, mais la saveur, composant son livre en vrai palimpseste où se superposent plusieurs manières de dire et de sentir, récits, pages de journal, survols, méditation. La guerre de 40, la guerre d'Algérie, mai 68 sont ainsi évoqués de biais, en des anecdotes où se révèlent aussi bien le courage amusé du narrateur que la gravité de l'événement. Mais ces scènes, comme celles qui les suivent, participent aussi d'une réflexion plus générale sur l'art, l'écriture et la vie, la plume ne les retraçant que pour leur donner place dans une recherche que la souffrance transforme en une quête de l'autre et de l'absolu. Pour ceux qui connaissent déjà Daniel Moutote, l'essayiste ingénieux, le plus enthousiaste des chercheurs gidiens,

c'est l'occasion d'approfondir une relation qui ne pouvait déjà être que chaleureuse. Pour tout lecteur, ce sera la découverte d'un écrivain sensible et émouvant, humaniste par la culture mais aussi dans ses actes, un homme « fait de tous les hommes », mais que tous les autres ne valent pas forcément. [P. M.]

**RETOUR DE LA VIEILLE DAME DES RUES \*\*\*** Réédition, chez Flammarion où il avait paru en 1930 (après avoir été publié en 1899 dans *L'Ermitage*), du roman d'Henri Ghéon *La Vieille Dame des rues* (un vol., 20 x 13 cm, XVIII-289 pp., 95 F). Les pittoresques aventures de Mme Bourre dont Jacques-Émile Blanche écrivait à Gide qu'elles faisaient « se rouler une société de personnes distinguées » auront-elles, un siècle plus tard, le même effet hilarant ? M. Michel Drouin, dans sa préface à cette réédition, estime que le livre, « sans précédent dans l'histoire du roman français, [...] n'a pas vieilli » et, « mettant en branle un processus de transformation du récit romanesque très original, [...] demeure, comique ou sinistre, une réussite étonnante, fruit de la meilleure des esthétiques : celle qui vise à donner d'abord du plaisir »...

NOURRITURES ! JE M'ATTENDS À VOUS, NOURRITURES !  
MONCEAUX DE GRAINES, JE VOUS LOUERAÏ,  
CÉRÉALES, BLÉS ROUX ...



**GUY BURGAI \*\*\*** Nous avons appris le décès subit de Guy Burgai, libraire à Metz et qui était membre de l'AAAG depuis quatre ans, décès survenu le 30 décembre dernier. Homme d'une rare culture, assidu à toutes les rencontres de l'Association, chaleureux et discret à la fois, Guy Burgai était un expert en bibliophilie connu dans la France entière. [H. H.]

**EDGAR DINE ? \*\*\*** Sous cette signature, p. 65 des *Portraits devinettes d'auteurs illustres* d'Anne Trottereau et Philippe Dumas (L'École des loisirs éd., 1994), une page qui permet — vite — de décrypter l'anagramme : « Mélandoël, je te parlerai de ma vie. Une aventure pathétique, Mélandoël. Je vous louerai, calmes demeures bordant le Luxembourg. Salons de reys grenat, je vous ai connus ! [...] Ah ! petite chapelle d'Uzès ! Tièdes chaufferettes glissées sous les pieds de l'aïeule pendant la messe [*sic*]... [...] Puis ce furent les touffeurs de l'adolescence. [...] Chanter la poire, chanter la pomme ! Car le fruit du bananier s'appelle banane, Mélandoël, et parfois la seule vue de mon nez au centre de mon visage m'emplissait d'un salutaire étonnement. [...] À présent c'est ton tour, Mélandoël. Suis ta pente, mais préfère à toute autre une pente grimpanche, et que rien jamais ne te rassasie. » Le pastiche est illustré d'un portrait que — sans autorisation des auteurs — nous reproduisons ci-contre.

**VILLA MONTMORENCY \*\*\*** Le 4 février dernier, Maria-Catherine Boutterin a ouvert le beau salon de sa maison de l'avenue des Sycomores, Villa Montmorency, pour la remise à Claude Martin des « Mélanges » (*Lec-*

*tures d'André Gide*) qui lui étaient offerts à l'occasion de sa retraite de l'Université. Jean-Yves Debreuille, ancien étudiant, et Pierre Masson, ancien « thésard » du jeune retraité, avaient réuni les vingt articles de ce livre. Accueillis par Marie-Françoise Vauquelin-Klincksieck et Bernard Métayer, de nombreux contributeurs, français et étrangers, universitaires ou spécialistes, tous liés par leur passion pour l'œuvre de Gide et leur amitié pour Claude Martin, étaient présents pour rendre hommage au fondateur et actuel président de l'AAAG. Les deux maîtres de cérémonie ont su peindre avec précision et fidélité le portrait de Cl. M., dire avec des mots justes, simples et sincères, et aussi avec brio et humour, comment celui qui, comme Gide, cherche toujours à « faire l'amitié », accueille en accordant toute sa confiance, guider par son exceptionnelle faculté d'écoute. Pour restituer le charme des instants éternels, et faute de pouvoir citer les propos brillants de nos deux amis, c'est vers Claude Martin lui-même qu'il faut se tourner. Celui qui met depuis toujours son œuvre et sa vie au service de la recherche gidienne, s'étant expliqué un jour (c'était à sa soutenance de thèse, en 1973) en disant simplement de Gide : « Il m'aide à vivre », se trouve sans doute assez dans son modèle pour que nous, qui avons le bonheur de le connaître, puissions le reconnaître dans ces lignes qu'il écrivit sur l'auteur des *Faux-Monnayeurs* : « non pas maître à penser ni gourou, mais amoureux exemplaire de la vie et des êtres dans le libre épanouissement de leurs différences ». Le reste, laissons-lui le soin de le montrer, pour notre plaisir, sur Gide dans sa biographie qui paraî-

tra prochainement (*André Gide ou la vocation du bonheur*), et sur ses propres racines dans le livre qu'il va consacrer à... Claude Martin, son ancêtre, étonnant aventurier dans l'Inde du XVIII<sup>e</sup> siècle... [C. Dh.]

#### LE TRADUCTEUR TCHÈQUE DE GIDE \*\*\*

Nous avons signalé (BAAG n° 103/104, pp. 509-10) une traduction d'*Isabelle* en tchèque, publiée à Prague en 1919 avec les seules initiales, A. P., du traducteur. Notre Ami George Pistorius perce ce semi-anonymat. Il s'agit en effet d'*Arnost Procházka* (1869-1925) qui, poète au début de sa carrière, fut plus tard surtout connu comme critique littéraire et traducteur, un des plus importants du premier quart de siècle à Prague. Il appartient à la première génération des traducteurs tchèques de Gide (il est né quelques jours avant lui, le 15 novembre 1869) et c'est lui qui, en 1914, avait publié la traduction du *Roi Candale*. En 1894, il avait fondé l'importante *Moderní Revue*, sorte de *Revue blanche* tchèque, qui fut jusqu'en 1925 l'organe des « Décadents tchèques », groupe de poètes, d'écrivains et de critiques inspirés par le Symbolisme français.

#### CENT ANS APRÈS, OSCAR WILDE... \*\*\*

Le 28 février 1895, Oscar Wilde lisait la carte insultante que le marquis de Queensberry avait fait déposer chez lui peu après la première de *The Importance of Being Earnest*, et intentait contre le père de « Bosie » le fameux procès en diffamation qui se retourna contre lui et lui valut sa condamnation, au nom de la loi anti-homosexuelle de 1885, aux deux années de « hard labour » qu'il

passa dans la geôle de Reading. On se rappelle avec quelle passion Gide suivit les comptes rendus de ce procès retentissant, en avril-mai 1895. On sait que la loi de 1885 a été abrogée en 1967, mais ce n'est que le 14 février dernier — 100<sup>e</sup> anniversaire de la création de la plus célèbre pièce du grand Irlandais — qu'a été inaugurée, dans le « coin des poètes » de Westminster Abbey, une plaque à la mémoire de l'écrivain, aux côtés de celles de Shakespeare et de Milton... Prochainement, une pièce de théâtre et un film sur sa vie consacreront aux yeux du grand public cette réhabilitation, longuement attendue, d'Oscar Wilde.

#### DEUILS \*\*\*

Nous ont quittés *Raymonde Fourcault-Sillou*, avocate honoraire au barreau de Paris, membre de l'AAAG depuis 1971 ; née le 15 mai 1914, elle est décédée le 2 février dernier — et *Charles Krier*, journaliste luxembourgeois, correcteur au *Tageblatt*, qui avait rejoint l'AAAG en 1990.

#### POÉSIE NAZIE... \*\*\*

Remarqué par notre Ami Robert Héral dans le dernier catalogue (n° 66, 1995) de la Librairie Henri Laffitte (Paris) : « *Anthologie de la poésie allemande des origines à nos jours*, par R. Lanne et G. Rabuse. Stock, 1943, in-12, 560 pp., rel. édit. (La poésie vue par les nazis et quelques morceaux choisis de poètes nazis. Ont participé à cette édition parue sous l'Occupation : A. Gide, J. Tardieu, A. Vialatte, P. de la Tour du Pin, etc.) 400 F. » [On sait que Gide avait en effet été sollicité par Stock, avant la guerre, pour la préparation d'une anthologie de la poésie allemande dans la même collection où

parurent des anthologies de la poésie française (par Marcel Arland, 1941), italienne, russe... Mais à notre connaissance — et nous n'avons pas eu le volume de 1943 sous les yeux — il n'a finalement pas apporté sa collaboration — sinon, peut-être, verbalement, en suggérant à René Lasne, qu'il connaissait un peu, le choix de quelques poèmes classiques, de Goethe, Heine, Rilke... ?]

**CERISY 96 \*\*\*** Nos amis Alain Goulet et Pierre Masson ont été chargés par le Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle d'y organiser, la semaine du 24 au 31 août 1996, un colloque sur *l'Écriture d'André Gide*. Ce sera, après celle de 1964 qu'avaient dirigé Marcel Arland et Jean Mouton (et

dont les actes furent publiés en 1967 sous le titre *Entretiens sur André Gide*, Paris-La Haye : Mouton & Co), la deuxième semaine spécifiquement gidiennne dans l'histoire de Cerisy. Il est actuellement prévu que les communications devront s'y regrouper autour de deux axes de recherche : d'une part une étude génétique de l'écriture gidiennne, travail sur l'avant-texte (manuscrits, brouillons), de façon à cerner une écriture mouvante, en devenir ; d'autre part la diversité des écritures gidiennes, aussi bien selon une perspective diachronique que selon la diversité des genres abordés.

[ Notes rédigées par Céline Dhérin, Henri Heinemann, Pierre Masson et Claude Martin. ]

**ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE****COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1995**

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. nominatif)	300 F
Membre fondateur étranger (+ 50 F pour frais divers)	350 F
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. numéroté)	250 F
Membre titulaire étranger (+ 50 F pour frais divers)	300 F
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	160 F
Abonné étranger (+ 50 F pour frais divers)	210 F

**Règlements :**

par virement ou versement au

**CCP PARIS 25.172.76 A**

(30041.00001.2517276A.020.81)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide et  
envoyé à notre Trésorier :

M. Jean Claude

Association des Amis d'André Gide

**B. P. 3741**

**54098 Nancy Cédex**

(Compte 14707.00020.00319747077.97, Banque Populaire de Lorraine,  
54000 Nancy)

**Tous paiements en francs français et stipulés SANS FRAIS**

Publication trimestrielle      Comm. paritaire : 52103      ISSN : 0044-8133

Imprimerie de l'Université Lumière (Lyon II) — 14, rue Chevreul, 69007 Lyon

*Composition et mise en page : Claude Martin*

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Mai 1995



CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES

FACULTÉ DES LETTRES

Chemin de la Censive du Tertre  
F 44036 NANTES CÉDEX